LE YARD — N° 13

Publication policière paraissant tous les mois

ALAN KENNINGTON

LA NUIT A DES YEUX

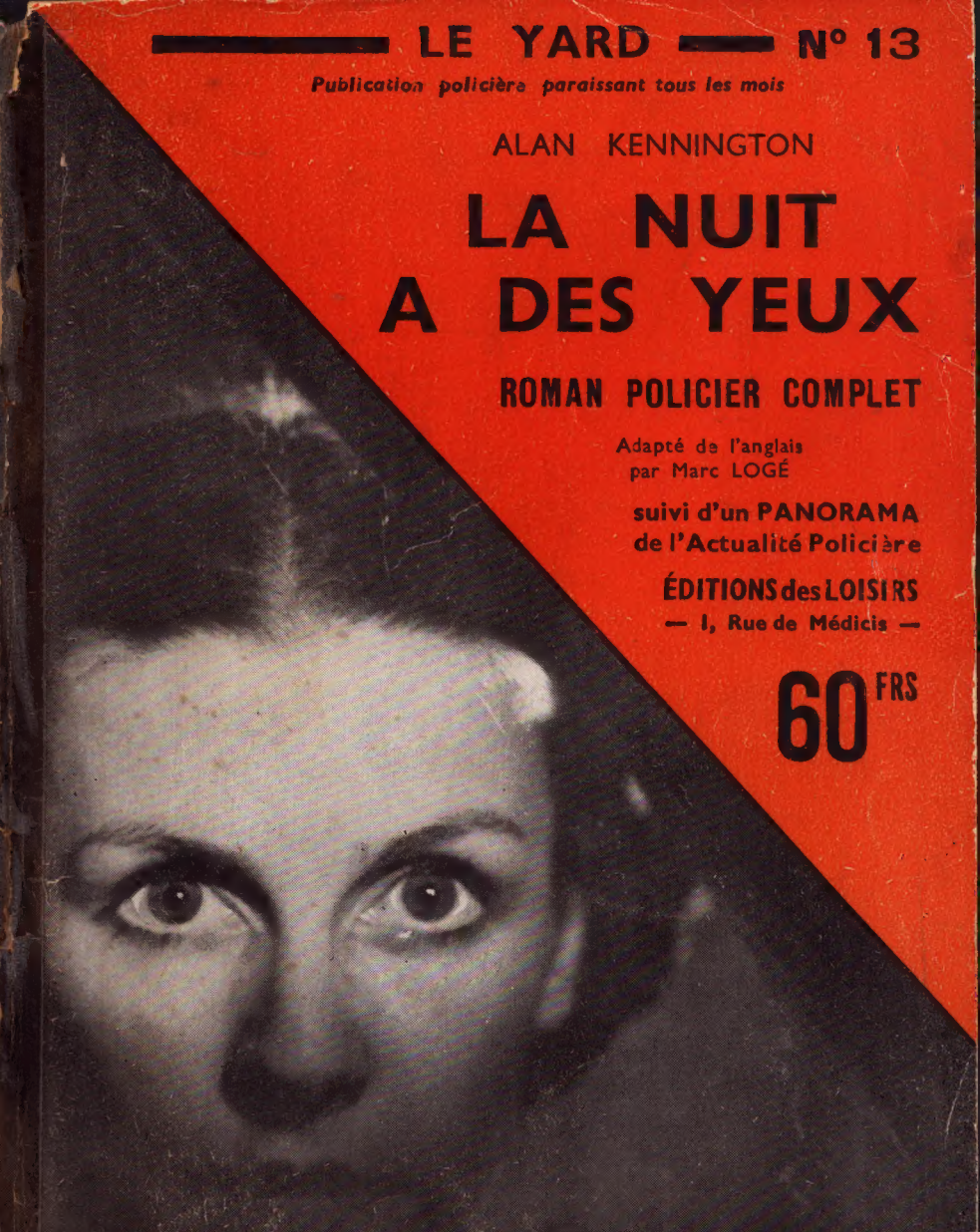
ROMAN POLICIER COMPLET

Adapté de l'anglais
par Marc LOGÉ

suivi d'un PANORAMA de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS



PHOT. KEYSTONE

5 heures de lecture

LA NUIT A DES YEUX

par Alan KENNINGTON

Adapté de l'anglais par Marc LOGÉ.

Personnages du Roman.

Marian IVES, professeur à l'école de Corne (Sussex).
Stephen DEREMID, châtelain.
Evelyn PRENTISS, amie de Marian et disp.
Mrs. Alma RANGER, gouvernante et infirmière de DEREMID.
STURROCK, jardinier et homme à tout faire de DEREMID.
Barry RENDALL, médecin et aviateur.
Deux automobilistes.
Deux policiers.

La scène se passe dans un manoir près de Pensley, au sud de l'Angleterre, au centre d'une région de marais dangereux.

CHAPITRE PREMIER

Elle se trouvait encore au pied de la colline quand l'orage éclata. Le vent était si fort qu'elle pouvait presque s'appuyer sur lui, tandis que les arbres s'agitaient et se courbaient derrière elle. Le crépuscule et le ciel de plomb se fondaient l'un dans l'autre, et les premières gouttes de pluie rejaillissaient durement contre son visage.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait maintenant. Pensley pouvait encore être éloigné de cinq milles; elle avait perdu tout sens de l'orientation, depuis qu'elle s'était engagée dans cette région marécageuse et sans chemins. Il se pouvait que le monde civilisé se trouvât sur l'autre versant de la colline ou bien peut-être un autre boqueteau roussi était-il pelotonné entre ces deux éperons?

Cependant, il lui fallait à tout prix se reposer un moment malgré la violence sans cesse accrue de la pluie. Ses chaussures étaient trempées et éculées, et son imperméable qui lui semblait mince comme du papier, était moins une protection qu'une molle entrave lorsque la rafale s'y engouffrait. Pourtant, c'était son propre manque d'endurance qui la désolait le plus. Elle avait fait en vain de grands efforts pour devancer l'orage, et, maintenant, son cœur battait à coups précipités et la respiration lui manquait.

Elle découvrit un creux et s'y accroupit, courbant son corps afin d'épouser la forme du terrain. Le vent déferla au-dessus d'elle loin dans le ciel et elle éprouva une poignante sensation de lassitude et de chaleur. Affaissée en avant, aplatie, les yeux mi-clos, une délicieuse sensation de langueur l'envahit et lui rendit même la pluie supportable quelques minutes. Elle éprouva une sympathie soudaine pour les malades qui s'abandonnent au bienfait de quelqu'anesthésique, pour les voyageurs perdus qui s'effondrent et se couchent dans la neige. Seule l'obscurité grandissante la poussa à se remettre en marche, et cela lui parut le plus gros effort de sa vie : Il fallait bander ses muscles torturés, se soulever sur les genoux, et se relever, de nouveau, la tête fonçant dans la rafale.

La colline formait une tache sombre sur le ciel. Elle se releva et chancela sous la force du vent qui la tirait, de nouveau, par son imperméable. La pluie lui cingla le visage de sorte qu'elle dut marcher, tête baissée, se protégeant les yeux de son bras gauche. Le col de sa blouse n'était plus qu'une pulpe molle, et ses pieds semblaient des poids de fer rivés aux jambes d'un prisonnier.

En approchant du sommet, elle se mit à prier, convaincue qu'elle ne réussirait jamais à gravir une autre colline. S'il y avait encore un boqueteau dans le prochain vallon, il lui serait impossible de le traverser ainsi dans les ténèbres. Elle ne pourrait que s'y étendre roulée dans son imperméable, et profiter de l'abri précaire que pourraient lui offrir les arbres dépouillés. Elle se rendait compte, maintenant, combien elle avait été imprudente de quitter Brickfell si tard dans l'après-midi, se fiant avec beaucoup trop de confiance

à son sens de l'orientation et à sa résistance. Il aurait mieux valu passer la nuit et y visiter les ruines de l'Abbaye comme elle l'avait d'abord projeté. Et, sans doute, l'aurait-elle fait si sa valise n'était pas déjà partie pour Pensley. Il faut dire aussi qu'il ne lui restait plus que neuf jours de vacances.

Maintenant, elle se trouvait à un pied au-dessous de la crête. L'endroit était nu comme une banquise et la force du vent si violente qu'il lui était difficile de se tenir debout. Ses lèvres étaient gercées, et ses cheveux flottaient en arrière comme ceux d'une ménade. Immobile, là, elle ferma presque inconsciemment les yeux, redoutant le choc qu'elle ne manquerait pas d'éprouver si réellement aucune lumière, aucune route ne devaient apparaître à ses pieds. Sur la crête même, elle s'étendit de nouveau de tout son long, et, allongeant le cou, regarda. Son cœur fit, tout à coup, un grand bond : il y avait des lumières, là-bas, au pied de la colline....

Sa première pensée fut que ce devait être Pensley, et que, malgré tous ses vababondages, le dieu des voyageurs l'y avait menée tout droit. Mais elle remarqua, presque aussitôt, que les lumières n'étaient pas éparpillées comme celles d'un groupe de cottages, ni rangées comme le long d'une rue. Au contraire, elles étaient rapprochées les unes des autres comme si elles appartenaient toutes à un seul bâtiment. Ce n'était donc pas un village qu'elle apercevait dans le creux du vallon, mais une maison. Elle se rendit compte aussi, d'après l'espacement des points lumineux, qu'il s'agissait d'une grande maison. Elle supposa que c'était peut-être ce vieux manoir que l'aubergiste de Brickfell lui avait vaguement décrit; mais, l'important était maintenant, de découvrir le sentier qui y conduisait. Et, au moment même où elle se remit en marche, elle vit, sur sa gauche, un petit chemin plein d'ornières, qui paraissait remonter de la colline en serpentant, et venir justement de là-bas, près des lumières qu'elle voyait.

La descente, la force du vent se trouvant atténuée, lui parut tellement plus facile, qu'elle eut l'illusion d'être brusquement remise de sa fatigue. A moins de mille mètres devant elle, se trouvaient un abri, la chaleur d'un foyer, et elle parcourut la moitié de la descente sans penser à quoi que ce soit. Mais, alors, une vague de cette timidité qui toute sa vie avait été son point faible, s'éleva brusquement en elle, et la força d'arrêter sa course. Elle imagina la scène avec une netteté impitoyable : les propriétaires inconnus du manoir passeraient rapidement par trois réactions successives : surprise, agacement, indifférence. Il n'y aurait sans doute pas de sonnette, seulement un heurtoir en fer, avec lequel elle frapperait et dont l'écho résonnerait dans un hall vide. Puis, elle percevrait des pas traînants, dont la lenteur n'exprimerait que de l'hostilité. La porte d'entrée soigneusement verrouillée, serait alors entr'ouverte, par un maître d'hôtel sans aménité, juste au moment où elle-même se sentirait prise de l'aveugle désir de s'échapper à nouveau dans l'obscurité. La lumière bondirait sur elle comme un chien détaché de sa chaîne, révélant ses vêtements trempés et ses cheveux emmêlés...

Elle continua pourtant à avancer en trébuchant; ses pieds glis-

saient sur le sol mouillé; des brindilles lui fouettèrent le visage. Les deux taches dorées s'agrandirent devant elle, et elle se rendit compte qu'elles étaient beaucoup plus hautes que larges, suggérant cette forme gracieuse qu'elle avait déjà remarquée dans d'autres manoirs de cette région. En dépit de sa timidité, elle tira quelque réconfort de ces lumières, car il y avait quelque chose de rassurant dans leur douce lueur, affrontant ainsi, avec sérénité, la tempête déchaînée. Elle regardait, toujours, dans leur direction quand elle se rendit tout à coup compte qu'une troisième lumière, beaucoup plus petite, venant de la maison, se dirigeait vers elle.

Cette lueur semblait être à mi-hauteur d'un homme, et, comme elle semblait plutôt projeter un faisceau lumineux qu'un rayon égal et diffus, elle devina qu'il s'agissait d'une lampe de poche et non d'une lanterne. Elle se demanda si on avait pu l'apercevoir ou entendre son approche, mais elle comprit aussitôt que cette hypothèse était impossible. Pourtant, elle accueillit avec joie la vue de cette torche. S'il s'agissait du maître de céans, peut-être pourrait-elle s'en faire un allié avant d'affronter les autres habitants de la maison?

Le sentier s'élargit un peu. Elle vit la pluie oblique un instant prisonnière du rayon lumineux grâce auquel elle put distinguer une grille basse et blanche. Elle et le porteur de la lampe de poche allaient y parvenir presque en même temps, et elle éprouva, de nouveau, un sentiment d'embarras qui venait de ce qu'elle sentait qu'on la voyait sans qu'elle-même put rien distinguer.

La lampe la prit dans son faisceau lumineux comme elle parvenait à la grille. Elle s'arrêta et entendit une voix d'homme s'exclamer : « Mon Dieu! » Ces deux mots avaient une inflexion qui retint son attention car ils exprimaient plus d'ennui que de surprise.

Elle demeura immobile pendant que le rayon se promenait sur sa personne, fouillant, avec une lente minutie, ses vêtements trempés, ses bas tordus et ses souliers coupaillés. Elle éprouva de l'agacement à sentir le jet lumineux remonter sans hâte jusqu'à son visage, et s'y attarder un instant. Enfin, comme s'il eût deviné son énervement, l'homme renversa la lampe de poche dont il fit jouer le rayon sur son propre visage.

C'était un visage qu'elle ne pourrait oublier; telle, fut sa première impression. Un visage d'homme célèbre; un visage de tableau; un visage qui se détacherait dans une foule. Elle devait comprendre, par la suite, qu'aucun de ces premiers jugements n'était complet par lui-même, mais que chacun, séparément, contenait bien, en effet, un grain de vérité. Elle remarqua, plus que toute autre chose, sa pâleur et l'étrange lueur de ses yeux bruns tirant sur le vert. La bouche avait une certaine dureté qui pouvait être la marque soit de la maladie, soit de la réserve. Le regard avait quelque chose de distant, presque d'hostile, comme s'il était prêt à fuir tout contact, et, en tout cas, à l'éviter elle, en particulier.

Il pouvait avoir entre trente et quarante ans; son expression était pleine d'une ardeur assagie, sans âge, comme quelqu'un dont le caractère a mûri tôt, et a été ensuite brusquement arrêté. Des rides profondes révélaient une tranquillité superficielle. Pourtant, les

contours de ce visage l'attirèrent malgré son expression fermée. C'était un triangle pâle qui rappelait le visage de Pan, et qui s'élargissait vers un grand front abrité sous de courts cheveux noirs. La bouche était grande et mince, retroussée aux coins avec une épaisse lèvre inférieure qui avançait un peu.

Il abaissa de nouveau la lampe. Sa voix, quand il parla, était lente, traînante, comme celle de quelqu'un ayant été éloigné pendant longtemps de toute conversation.

— Vous êtes sur la voie privée, dit-il.

— C'est vous qui habitez cette maison?

— Elle m'appartient.

— Je crains de m'être perdue. Je traversais les *moors*, lorsque j'ai été surprise par l'orage et j'ai perdu mon chemin.

— Vous étiez sur les moors, sur les marécages par ce temps-ci?

— Oui! Ce n'était pas si terrible. Du moins, jusqu'à maintenant.

— Ç'aurait pu l'être. Il y a des fondrières par ici. On peut s'y noyer facilement.

—Eh bien! je ne l'ai pas fait. Mais je suis trempée, et j'ai très faim. Pourriez-vous me venir en aide?

Elle vit l'expression soupçonneuse s'intensifier dans son regard, et elle s'empressa d'ajouter :

— Je ne peux aller nulle part ailleurs.

Il détourna les regards et les abaissa vers le sol en fronçant les sourcils. Alors, elle sentit la colère la gagner et vaincre sa timidité, parce que la répugnance évidente de cet homme l'obligeait à assumer le rôle de suppliante. Il aurait dû lui offrir spontanément un abri et de la sympathie, au lieu de l'obliger à l'implorer ainsi...

Il releva le visage et elle vit l'homme hocher gravement la tête.

— Très bien. Je me rends compte, en effet, qu'il n'y a pas d'autre endroit où vous puissiez aller. J'ai un peu de nourriture, pas beaucoup, mais je puis la partager avec vous. Si vous voulez entrer vous reposer un peu... Je désire me promener dans la tempête.

— Vous aimez être dehors par une tempête pareille?

— Oui. J'aime la tempête.

Il lui ouvrit la grille regardant loin derrière elle vers le crépuscule. Puis, il se retourna et lui fit de nouveau face.

— Je crains, que, quel que soit le temps, je ne puisse vous permettre de demeurer ici au delà de cette nuit.

CHAPITRE II

Il marchait derrière elle, faisant jouer, sur le sentier, à ses pieds, le rayon de la lampe. La lumière débordait un peu des deux côtés, et elle put voir quelques asters aplatis par le vent. Le sentier était dallé et, à mi-chemin, comme l'inconnu soulevait la lampe à hauteur de sa taille, elle vit les verdures sombres et toutes détrempées

des grands ifs, entre lesquels ils avançaient comme entre les flancs d'un tunnel.

La porte d'entrée était blanche et toute simple, surmontée d'une fenêtre en éventail. Avant qu'il ne la dépassât et ouvrît une porte, elle aperçut, des deux côtés, des murs en pierre gris-jaunâtre. Elle eut, alors, une impression fugitive de froide grisaille, d'un vide obscur, et de murs tendus de tapisseries foncées sur lesquelles étaient accrochées des armures. Le sol en pierre lui glaça les pieds. Puis, l'homme la dépassa de nouveau et la fit passer par une porte sur la gauche.

Il se dégageait de la pièce où elle pénétra alors une impression de personnalité si puissante qu'elle essaya, en entrant, de l'analyser rapidement.

Son regard fut tout d'abord attiré par une cheminée massive en pierre de taille grise, avec des armoiries noircies en guise de plaque. A côté, étaient placés d'anciens tisonniers et des pelles en fer, tels des instruments de torture du Moyen Age, tout dentelés et couverts de suie; deux ou trois bûches dont le dessous s'effritait en cendre blanche, sifflaient en dégageant une odeur agréable. Devant le feu, était placé un canapé en cuir, long et large comme un lit, et dont on apercevait le rembourrage d'un gris blanchâtre à travers les déchirures du dossier. L'éclairage provenait d'une grande lampe de travail posée sur un haut piédestal, à gauche du feu, dont les flammes sautillantes projetaient sur les murs des taches rougeâtres. Le tapis était épais et moelleux. Cependant, ce ne fut pas tant l'ameublement que l'ambiance de la pièce qui la frappa. Elle éprouva le sentiment bizarre que tout cela n'était qu'un décor, aménagé, préparé pour une scène particulière.

Il lui indiqua le canapé.

— Asseyez-vous, dit-il.

Puis, se penchant en avant, il jeta une nouvelle bûche sur le feu.

— Ce sont des bûches de pommier, dit-il. Ecoutez-les geindre. Parfois l'on dirait que l'on brûle un martyr.

De nouveau, son attention fut attirée par cette remarque. Etait-ce à cause de sa personnalité, ou de l'habitude qu'il avait d'accentuer fortement tout ce qu'il disait, mais les moindres paroles de cet homme lui semblaient contenir une signification particulière.

Elle se débarrassa de son imperméable et tendit ses pieds trempés vers le feu. Elle sentit le cuir se resserrer et se recroqueviller à mesure que la chaleur le pénétrait, mais une certaine gêne l'empêcha de se déchausser en présence d'un inconnu.

L'impatience de son hôte ne pouvait lui échapper. Aussi fût-ce un soulagement lorsqu'il dit très vite, et en détournant les yeux :

— Je vais ressortir de nouveau pendant que vous vous chauffez.

Il n'avait pas soufflé mot de la nourriture dont elle ressentait maintenant un urgent besoin. Elle devina qu'il avait voulu écarter momentanément toute décision qui pourrait troubler sa propre tranquillité d'esprit, comme ces gens qui se refusent à lire les nouvelles désagréables de crainte de bouleverser leur propre quiétude. Un instinct de révolte, qui sommeillait généralement en elle, se réveilla alors. Elle allait dire :

— Apportez-moi, s'il vous plaît, quelque chose à manger avant de sortir.

Mais avant qu'elle pût prononcer ces paroles, il était déjà parti.

Elle éprouva un double sentiment en entendant la porte d'entrée se refermer, et cela ressemblait un peu à l'intrusion d'un tiers dans une conversation intime.

Elle sentit que quelque chose venait de se rompre dans un enchaînement d'événements passionnants, et, pourtant, en même temps, elle ne pouvait se retenir de ressentir une espèce de soulagement et de détente en entendant le bruit du lourd battant.

Elle se pencha en avant et secoua ses cheveux mouillés. Jetant un regard sur sa montre, elle vit qu'il était six heures et quart. Elle fut reprise, un instant, par son ancienne timidité en songeant qu'elle avait presque contraint cet inconnu à lui permettre de rester là, mais elle se dit que l'indifférence même qu'il lui témoignait pourrait précisément lui venir en aide. Elle n'avait encore aucune idée des autres habitants de la maison, mais elle était déjà certaine qu'ils faisaient peu de cas des conventions. Elle les imaginait fort bien l'invitant à s'installer, aussi confortablement que possible, sur ce canapé pour la nuit, tandis qu'elle n'insisterait pas pour leur demander autre chose.

Tout à coup, elle remarqua combien toute cette maison était silencieuse. A part l'incessant fracas et le choc de la pluie cinglant les vitres branlantes, elle ne pouvait entendre, si attentive qu'elle se fît, aucun de ces bruits intérieurs qui sont généralement perceptibles dans toute demeure habitée. Elle entendait bien le sifflement du feu, le tic-tac d'une horloge cachée quelque part dans les ombres de cette pièce. Mais elle ne pouvait distinguer ni musique, ni rires, ni aucun bruit lointain de vaisselle. Nulle voix, nul bruit de pas...

Cependant cette pièce n'avait rien de vide. C'était, au contraire, une des chambres les plus peuplées qu'elle eût jamais vues. Elle lui communiquait le même respect qu'elle avait éprouvé, une fois, dans le bureau garni de livres d'un écrivain, le sentiment d'une pièce en parfaite harmonie avec son propriétaire, au point qu'elle semble même lui apporter une sorte de complément de personnalité.

Sa tête roula de côté contre le cuir du canapé. La chaleur était intense et le sommeil l'assaillit. La fatigue déferlait sur elle comme une vague. Ses paupières se refermèrent, elle cligna des yeux et les rouvrit aussitôt, sachant qu'elle ne devait pas dormir bien que son besoin de sommeil fût presque irrésistible.

Elle baissa la tête, arrondissant le dos afin d'épouser la forme du canapé, sur lequel elle s'étendit. Elle finit par s'enfoncer dans le sommeil et les ombres parurent s'épaissir et se refermer furtivement sur elle.

Lorsqu'il ressortit dans la tempête, il songea de nouveau à la jeune fille. Son esprit avait noté la première impression qu'il avait eue sur son milieu, ses qualités, son allure... Il l'admirait d'une façon toute impersonnelle, et la jugeait avec sympathie, sans attacher d'importance à son aspect crotté, ni à son trouble momentané. Son visage était empreint d'une vaillance naïve qui était désar-

mante, et qui s'accordait avec son expression impétueuse. Elle ne paraissait manquer ni d'intelligence ni de caractère; son front était large et beau; son menton résolu. Sa bouche... il hésita un instant : sa bouche ne s'accordait pas aussi bien avec cette réserve voulue. Elle ressemblait à la sienne, large et ferme avec une lèvre inférieure épaisse et légèrement humide qui avançait un peu. Il éprouva, pour la première fois, pour elle — du moins consciemment — un vague intérêt personnel. La bouche de l'inconnue prenait une importance nouvelle. Elle semblait se révolter contre les autres traits de son visage, trahissant la présence cachée d'une nature plus ardente. Le reste de son visage n'avait encore rien de secret. On y lisait l'honnêteté sans logique, la persévérance sans allant, l'affection sans passion. Elle aimait très probablement les enfants, et en politique devait être de tendance libérale. *Sic vos non vobis :* elle ferait un excellent professeur.

A cette pensée, un frisson le parcourut. Elle venait d'éveiller en lui quelque chose qu'il allait lui falloir mater.

Il hâta le pas, s'enfonçant dans la tempête. Il courba la tête et plongea dans l'ouragan. Mais lui, sentait tous ses nerfs tendus. Il était possédé du désir de défier les éléments déchaînés, il savait se servir de la violence et de l'effort, même de la souffrance physique comme de narcotique pour engourdir ses pensées. Le chemin était submergé et il s'y enfonçait jusqu'aux chevilles. Maintenant, il était trempé et glacé, car la pluie semblait avoir découvert chaque ouverture de son imperméable. Il se sentit prêt à regagner la quiétude et la chaleur du *living-room.* La tempête lui avait livré tout ce qu'en attendait son insatiable soif d'évasion. A travers l'obscurité et le froid, il lui était maintenant loisible de surprendre la pénombre veloutée du living-room, et le rougeoiement du feu. Le canapé n'était plus inoccupé. Il y avait laissé une jeune fille, que cette tempête rendait prisonnière de ses propres décisions. Et, oubliant vent et pluie, il se surprit à songer de nouveau à elle.

CHAPITRE III

Elle sembla s'éveiller, comme avertie par une sorte de télépathie, à l'instant même où il regagna la maison. Aucun bruit ne résonnait dans sa tête au moment de son réveil, mais elle s'éveilla alerte, et le vit debout derrière le canapé. Il la regardait. Ses cheveux étaient plaqués contre sa tête par la pluie, elle vit l'eau ruisseler de ses joues jusqu'à son col trempé. Il lui adressa un signe de tête et des gouttes froides tombèrent de son visage.

Contournant le bord du canapé, il vint s'asseoir sur le tapis devant le feu, le buste en avant, présentant son visage aux flammes. Une légère buée s'élevait de lui, et elle le vit s'étirer sous la chaleur. Tout à coup, en le regardant s'étirer ainsi, elle se dit qu'il ressemblait un peu à un chat. Ce n'étaient pas seulement ses yeux

verdâtres, son visage pointu ni son crâne arrondi, mais tous ses mouvements qui étaient empreints d'une grâce, d'une souplesse félines, et très différentes de l'allure maladroite et assez agressive de certains hommes qui ressemblent à des chiens.

Maintenant, il tournait la tête vers elle avec la même précision rapide.

— Réchauffée?

— Magnifiquement réchauffée, merci.

— Il tombe une pluie de tous les diables.

— Je n'aurais pas pu aller un mille plus loin. Où sommes-nous, du reste?

— Birckfell se trouve à six milles d'ici, et Pensley à cinq. Ici, c'est Lyonesse, perdu entre les deux.

— Mais, alors, comment?...

— Je sais. Comment est-ce que je vis? Comment puis-je me ravitailler? Est-ce que je n'ai pas envie de voir du monde? Eh bien, je me tire fort bien d'affaire.

— Je n'en doute pas. J'aime cette région. Mais je crois pourtant que, venant de Londres, ce silence et ces collines me déprimeraient quelque peu au bout d'un certain temps.

— Moi, j'adore cela. Je suis venu me réfugier ici après la guerre.

— La guerre? La guerre d'Espagne?

— Non, la grande guerre. La première guerre mondiale.

— Mais je n'aurais pas cru que vous étiez assez âgé pour y avoir pris part.

— Je le suis pourtant. J'avais dix-huit ans alors. Mais si nous parlions d'autre chose?

— Bien entendu. Excusez-moi. A propos, je m'appelle Marian Ives.

— Et moi, Stephen Deremid.

Tout en fixant le feu, il parut retomber dans de profondes pensées, arrêtant brusquement la conversation. Et ce fut avec une certaine lassitude qu'il releva la tête, lorsqu'elle s'écria vivement :

— Deremid? Je crois avoir lu une nouvelle de vous, une fois. « Mrs Floss et le Crapaud des Marais... »

Une lueur furtive éclaira ses yeux et la pâleur de ses joues rougit légèrement.

— Oui, c'est de moi. Cela vous a plu?

— Je l'ai beaucoup aimé. Sincèrement.

— C'est très aimable à vous... J'imagine que vous devez être assez difficile... Vous devez aimer Huxley, Wells, Galsworthy, les Coles et un peu de poésie...

— Mon anthologie au complet... Comment avez-vous deviné?

— D'après votre visage. « Libérale », « instruite » y sont inscrits en toutes lettres...

Elle eut l'impression que la conversation s'éteindrait si elle ne l'attisait pas. Elle dit d'un ton un peu forcé :

— Que pensez-vous donc que je fasse? Je veux parler de mon travail...

Elle le sentit se concentrer, arrêtant, avec effort, ses pensées qui déjà s'éloignaient d'elle.

— Infirmière?
— Non.
— Service social?
— Non.
Elle vit qu'il hésita un peu avant de poser la troisième question.
— Maîtresse d'école?
Elle inclina la tête et vit une froideur bizarre envahir soudain le visage de son compagnon. Elle s'en étonna vaguement et reprit :
— Voici déjà quatre ans que j'enseigne. Depuis les deux dernières années, je suis professeur à Corne...
Il se retourna et se redressa brusquement d'un seul mouvement. L'intensité soudaine de son regard et de sa voix l'effraya.
— Où ça? Où avez-vous dit?
— A Corne. A l'Ecole Secondaire de Jeunes Filles de Corne. Pourquoi cela? Connaissez-vous cet endroit? Il se trouve dans le Sussex, à des centaines de milles d'ici.
— Je le connais de nom.
— Oui, dit-elle lentement. C'est une coïncidence tragique...
— Quoi donc?
— Que nous parlions de Corne dans cette chambre. Vous avez peut-être su ce qui est arrivé, il ya un an de cela, à une jeune fille appelée Evelyn Prentiss? Elle aussi était professeur à Corne.
— Eh bien?
— Elle est morte dans ces parages. Elle était venue ici pour faire un voyage à pied, et elle s'est perdue au milieu de ces marais, pendant une tempête. Son corps n'a jamais été découvert. On a dit, à l'enquête, qu'on ne le retrouverait peut-être jamais, les marais étant trop étendus pour qu'on puisse les fouiller à fond. Sans doute, est-elle tombée dans un de ces *moss hags*, une de ces fondrières couvertes de mousse dont vous avez parlé.
— Oui. Ces marais ressemblent aux sables mouvants. Ils ne lâchent jamais leurs morts. Un jour, j'ai vu un poney être aspiré ainsi...
— Evelyn était ma meilleure amie.
— Vers quelle époque de l'année, cela est-il arrivé?
— Vers cette époque-ci. Il y a exactement un an. C'est ce qui m'a décidée à visiter ces marais si tard dans la saison. Il me semblait que je devais venir. Un peu pour lui dire adieu; ici même. Et aussi un peu...
— Un peu... pour quoi?
L'intérêt et la bonté soudain contenus dans la voix de Deremid l'encouragèrent à parler.
— Un peu aussi pour voir si, par hasard, je pourrais découvrir où elle est morte.
— Vous n'aviez donc pas peur? Vous ne craigniez pas que ce qui lui est arrivé, risque de vous arriver à vous aussi?
— Non. J'étais sur mes gardes pour les fondrières, et j'ai toujours quitté les marais au crépuscule. Je suis de nature beaucoup plus prudente que ne l'était Evelyn. Elle était une de ces personnes confiantes, qui se précipitent toujours en avant sans réfléchir. Elle croyait qu'il ne pourrait jamais lui arriver quoi que ce

soit, et elle était sûre d'être toujours et partout bien accueillie. Et elle l'était...

— Et est-ce qu'elle réussissait vraiment bien dans son métier?

— Oui, d'une certaine façon. Elle était très aimée de ses élèves. Mais je ne crois pas, cependant, qu'elle aimait beaucoup le professorat. Elle n'y apportait pas suffisamment de concentration. Elle était beaucoup trop éprise de la vie, de la vie en dehors de l'école.

— Etait-elle jolie?

— A mon avis, oui. Il y avait, en elle, une sorte d'ardeur tragique. Elle n'était pas précisément jolie, mais elle avait de beaux traits et beaucoup d'allure. Elle était grande avec des cheveux noirs et des yeux très bleus. Elle se tenait à l'écart des gens ordinaires, et elle donnait, parfois, l'impression d'être assez dédaigneuse à leur égard.

Il se leva.

— Vous devez avoir faim. Allons voir ce qu'il y a à manger.

Ils dînèrent dans une cuisine dallée et voûtée, pourvue d'immenses broches et de crémaillères. A l'autre bout, on voyait une grande chaudière. Cet endroit était aussi sombre et paisible qu'une voûte d'église, et le rugissement de la tempête ne leur parvenait qu'estompé comme le bruit d'une mer lointaine. Il n'avait pas le temps de converser avec elle, et ses devoirs de maître de maison se bornèrent à lui dire une ou deux fois de se servir elle-même.

Tout à coup, il releva les yeux.

— Etes-vous à cheval sur les convenances? demanda-t-il.

— Cette question est-elle générale ou particulière?

— Particulière. Puisque je dois vous héberger pour la nuit.

— Vous n'avez pas besoin de le faire si vous le prenez sur ce ton.

— Ne soyez pas ridicule. Vous ne pourriez pas franchir cent yards avec cette tempête. Je puis vous donner un lit pour la nuit. Seulement, étant donné les circonstances, je ne sais pas si la Directrice de Corne trouverait cela très convenable.

— Quelles circonstances?

— Ma gouvernante passe toujours les week-ends à Pensley pour y acheter les provisions de la semaine. Nous serons donc seuls dans la maison.

Elle le regarda droit dans les yeux. Il fut de nouveau frappé par la candeur et l'honnêteté de son regard.

— Eh bien? dit-elle. Cela vous ennuie? Pour ma part cela m'est égal.

— Non. Mais je suis content que cela ne vous ennuie pas. Car je n'avais nullement l'intention d'être assez chevaleresque pour aller coucher dans une des granges.

— Néanmoins je sens bien que ma présence vous gêne...

— Pas tout à fait. Cela ne me fait rien tant que...

— Tant que je ne vous demande rien? Entendu, je vous le promets. Si vous le voulez, je puis même fort bien dormir sur le canapé, et je partirai, demain matin de bonne heure, sans vous éveiller.

Le sourire de Deremid perdit tout à coup sa contrainte.

— Voilà qui me fait paraître bien inhospitalier. Mais à vivre comme un ermite, on est gagné peu à peu par une sorte de sauvagerie. Ce n'est pas qu'on n'aimerait voir quelqu'un, de temps en temps, mais on finit par perdre l'habitude du monde. Cela passera. Pardonnez-moi si j'ai été brusque. Il s'agit simplement d'une crampe de mon sens de l'hospitalité, laquelle, du reste, est en train de se dissiper rapidement.

— Ne vous excusez pas, je vous en prie. Moi aussi, il m'est arrivé d'éprouver ce recul en face des gens. Tout cela, c'est de ma faute. J'ai envahi votre monastère... Et aussi un peu de la faute de la tempête!

— Oui. La tempête... J'aime l'entendre essayer de pénétrer par les fenêtres quand je me sens en sécurité à l'intérieur. Alors, il m'arrive de songer... (sa bouche se crispa brusquement)... à d'autres jours...

Elle désigna les assiettes.

— Que faisons-nous de tout ceci?

— On les laisse. Il y en a beaucoup d'autres.

Elle lui sourit par-dessus la table et dit, lentement :

— Tout ceci est très bizarre vous savez...

— Quoi donc, cette scène conjugale?

— Pas seulement ça. Je veux dire qu'il y a à peine deux heures nous étions des étrangers, et maintenant nous parlons...

— Comme de vieux amis? Je sais. Comme si nous nous étions connus toute notre vie. Tous les vieux clichés, quoi!

Elle rougit et le détesta momentanément. Il l'avait rabrouée nonchalamment, sans vouloir la blesser, mais sa peine venait de cette rencontre qu'elle venait de faire avec elle-même, sa remarque semblait si banale et cela semblait une vérité maintenant qu'elle l'écoutait avec ses oreilles à lui. Cependant elle l'avait faite en toute sincérité, parce qu'elle était vraiment étonnée par l'intimité qui venait de s'établir entre eux. Il aurait dû sentir cela au lieu de la rabrouer.

Alors, avec cette déconcertante intuition qui paraissait lui être propre, il eut l'air de comprendre qu'il l'avait blessée. Il n'essaya pas de s'excuser, mais changea brusquement de ton en remarquant pensivement :

— Je crois que vous avez raison. C'est très bizarre. J'avoue qu'au début, lorsque vous êtes arrivée, j'étais fort ennuyé. Mais, maintenant, il me semble que le fait que vous soyez sortie ainsi de la tempête a peut-être été voulu par le destin, et fait partie de ma propre destinée. Aidez-moi à réprimer ma rudesse pour cette unique nuit.

CHAPITRE IV

De nouveau, un rapide frisson le parcourut en rentrant dans le living room. Quand Deremid y pénétra, la pièce chaude lui parut s'éveiller brusquement. Il alluma la grande lampe et quitta Mariam un instant pour revenir aussitôt avec un flacon de porto et deux verres.

Il lui tendit un verre quand elle fut assise sur le canapé, et s'y assit lui-même en s'écartant un peu d'elle. Il dit brusquement par-dessus son épaule :

— Parlez-moi de votre école.

— De Corne? Il n'y a pas grand-chose à en dire. Les élèves sont normales, un peu paresseuses, bornées et sans culture. Elles appartiennent, pour la plupart, à la robuste petite bourgeoisie, ce qui n'offre pas un terrain bien fertile.

— Et les professeurs?

— Je crois que je représente assez bien les plus jeunes d'entre elles. Fenwick, c'est notre deuxième directrice, est assez désagréable, prude et douée d'une langue de vipère. Dieu merci, elle s'occupe peu de moi, parce que je la débarrasse de certaines besognes ennuyeuses. Mais la pauvre Evelyn et elle...

Il se pencha en avant pour repousser une bûche.

— Elles ne s'entendaient pas?

— Pas du tout. Evelyn avait une volonté bien arrêtée, et je crois que Fenwick la respectait à cause de cela. Mais elles se disputaient pour les raisons les plus futiles. On eût dit deux gosses. Certaines fillettes s'engouaient d'Evelyn... Je crois qu'elle était douée d'une espèce de magnétisme étrange... Que disiez-vous?

— Je n'ai rien dit. Et qui a gagné finalement, Fenwick ou Evelyn?

— Fenwick avait officiellement le dessus. Etant la déléguée de la directrice, il lui était facile de manier le fouet... Symboliquement, s'entend. Evelyn était toujours surchargée de travaux supplémentaires. C'était vraiment très mesquin de la part de Fenwick. Mais elle avait la faculté de planer au-dessus des choses.

— Elle avait de la chance! Quand retournez-vous là-bas?

— Dans neuf jours.

— Vous êtes contente de cela?

— Non. Pas maintenant. Je m'adapte mal. Je déteste quitter un endroit que je connais, et je déteste devoir y retourner. Et puis, j'ai beaucoup aimé ce pays-ci...

— Les marais?...

— Je n'ai jamais cru que je pourrai les aimer, et, pourtant, je me sens tout à fait en accord avec la nature de cette région.

Elle rougit, évitant son regard.

— Je sais que cela vous paraît affecté, dit-elle. Je n'y puis rien. Il y a en moi quelque chose qui me pousse à dire des choses vraies d'une façon banale...

Il remplit, de nouveau, leurs deux verres et se rassit. Puis, il la regarda avec douceur :

— Est-ce bien indispensable de continuer ainsi d'être si mal à l'aise avec moi?

Elle se mit à rire.

— Je ne crois pas que cela ait une grande importance : je serai partie, demain matin, avant même que vous soyez levé!

Il détourna la tête, un instant, pour écouter la pluie qui cinglait les vitres des fenêtres.

— C'est vrai. Vous serez partie demain.

— Et, à ce propos, voulez-vous me rappeler de vous demander comment parvenir à Pensley?

— Entendu. Il ne faut pas risquer de vous perdre dans les marais. Il y a un mauvais passage à traverser dans cette direction.

A cela, elle tressaillit avant de remarquer brusquement :

— Voici encore une chose que je désire vous dire et que je ne sais comment exprimer... C'est encore au sujet d'Evelyn. Je crois que j'ai pensé à elle, chaque jour, depuis que je suis dans ce pays. Je me suis parfois demandé, dans ces marais, si je ne passais pas précisément à l'endroit où elle s'est perdue, et où elle est morte. Et je me disais que si une communication entre les morts et les vivants était possible, c'était bien l'endroit où l'éprouver.

Il dit, assez mal à propos, lui sembla-t-il alors :

— Vous n'avez pas dû passer le « Puddock Hag » qui se trouve en allant vers Pensley.

— J'en ai passé d'autres.

— Vous étiez très attachée à cette jeune fille?

— C'est drôle que vous disiez cela. Justement, pendant toute cette dernière quinzaine, c'est précisément ce que j'ai éprouvé moi-même. On eût dit que je me rendais compte, pour la première fois, à quel point je l'aimais; et combien elle me manque. Je ne m'en doutais pas auparavant. Peut-être ne mesure-t-on jamais exactement une amitié avant qu'elle ne soit perdue? Je vois, maintenant, à quel point Evelyn m'était supérieure.

— Pouquoi dites-vous cela? Vous ne pouvez savoir encore ce que vous serez. Personne ne le peut. Tous, tant que nous sommes, nous nous trouvons poussés, malgré nous, dans quelque grande aventure...

— Telle que?

— Je pensais à la guerre. Ce fut la mienne. Je suppose que la vôtre, ce sera l'amour.

Elle regarda fixement le feu.

— Alors, je voudrais bien que cela vienne bientôt. Pouvez-vous comprendre à quel point on peut être terrifié d'une vie médiocre et bornée?

— Fort bien. De votre point de vue, du moins. Vous craignez de finir par aimer vos chaînes?

— Oui. De finir par aimer mes chaînes. De finir par aimer mon petit train-train. Et que ce petit monde monotone deviendra, pour moi, le monde véritable au point que je me sentirais mal à l'aise quand j'en serai éloigné. Quel âge me donnez-vous?

— Vingt-sept ans.
— Oui. Vingt-sept. Et...
— Vous avez été amoureuse?
— Non. Jamais. J'ai bien rencontré des hommes dont le caractère me plaisait, dont la douceur me calmait et dont j'ai admiré l'intelligence, mais je ne me sentais pas attirée vers eux. Et j'ai rencontré d'autres hommes stupides et brutaux qui...

Elle soupira. Puis elle dit tout à coup :

— Evelyn avait une idée curieuse; elle possédait une sorte de fétiche secret. Elle portait, toujours sur elle, un petit cœur en or accroché à une chaîne. Sans doute, au début comme talisman. Puis, avec le temps, cela devint autre chose pour elle. Ce petit cœur devait être le symbole de sa soumission.
— Elle devait le donner à l'homme qu'elle aimerait enfin?
— Oui. Elle le portait toujours sur elle. Elle me confia, un jour, qu'il lui arrivait parfois de le haïr parce qu'il était devenu pour elle comme une sorte de conscience. Je sais comme elle aspirait à rencontrer celui qu'elle aimerait vraiment et à qui elle pourrait donner ce petit cœur...

Il hocha la tête.

—Je trouve cela assez beau.
— Et, maintenant, il est englouti avec elle.

Elle appuya la tête contre le coussin. Deremid se leva brusquement.

— Il faut vous coucher, je crois. Vous devez être épuisée après votre course. Je vais vous mener à votre chambre et, pendant que vous ferez votre toilette, dessiner un plan de la route menant à Pensley.

CHAPITRE V

Il éloigna, d'un coup de pied, une bûche trop rapprochée du feu, et remit la carafe en place; puis, il alluma deux bougies dans des bougeoirs d'argent et éteignit la lampe. Il lui tendit un des bougeoirs et ouvrit la porte. Le hall en pierre lui fit l'effet d'une glacière lorsqu'ils y pénétrèrent; elle frissonnait involontairement.

— Je sais, dit-il. Cette maison est froide comme une tombe. Je vous apporterai des couvertures supplémentaires pour votre lit.

Les marches de l'escalier étaient basses et larges, fort bien cirées, de sorte qu'elle faillit tomber deux fois et, comme ils les gravissaient, elle distingua le reflet d'or terne de cadres entourant de sombres peintures.

Elle s'arrêta sur le palier. Un long corridor s'étendait à droite et à gauche, et les deux extrémités étaient aussi sombres que l'entrée d'un tunnel. Sensible à l'atmosphère de tout ce qui l'entourait, elle compara cette maison avec les deux milieux qu'elle avait connus; l'élégante médiocrité de la villa de ses parents et l'ambiance utilitaire de l'Ecole. Elle se sentait plutôt entourée de toute une

vie amicale qu'elle écoutait, comme autrefois, lorsque, étendue sur l'herbe chaude, elle percevait l'existence d'un monde qui passait; oui, ces murs n'avaient rien d'hostile : nul secret à cacher et il lui semblait qu'ils l'accueillaient avec bienveillance. Elle éprouvait, alors un étrange amollissement de tout son être, le sentiment d'un événement imminent et comme l'annonce d'une révélation.

Près d'elle, le murmure de Deremid rompit le charme.

— Tenez votre bougie dans votre main gauche. Maintenant, glissez votre bras sous le mien.

Ils avancèrent sur le plancher ciré, tels que des danseurs de menuet. Toute la vieille maison s'était tue brusquement, pour les voir passer. Une faible odeur — curieux mélange de vieux livres et d'odeur de lavande — s'attardait dans l'air.

Après avoir parcouru environ une vingtaine de mètres, il la poussa doucement vers la gauche, avant de soulever le loquet de fer d'une porte. Ils entrèrent ensemble dans la chambre, et elle sentit un vieux tapis sous ses pieds. Cette pièce avait une vague odeur de renfermé, une odeur de linge qui venait d'être aéré. A la flamme de sa bougie, Deremid en alluma d'autres placées dans des appliques, et, tout à coup la chambre et tous les meubles apparurent dans une lumière vacillante. Elle entrevit un haut plafond rempli d'ombre, une cheminée blanche sculptée et un grand lit à baldaquin. Le silence planait comme un brouillard sur la pièce, amplifiant le bruit de la pluie qui fouettait les fenêtres à meneaux.

— Ne craignez pas que les draps soient humides, dit-il, ils n'ont pas servi depuis cinquante ans mais ils ont été serrés dans une armoire pleine de lavande. Et puis, il y a une bassinoire dans le lit depuis trois heures. Je l'ai enveloppée d'un vêtement de nuit. Vous trouverez de l'eau froide dans ce récipient. Je crains que vous ne soyez obligée de vous en contenter.

Elle s'assit sur le couvrepied piqué et commença à enlever ses souliers. Deremid paraissait interminablement grand dans la pénombre. Il dut se baisser pour lui parler.

— Je vais, chez moi, maintenant, vous dessiner cette carte. Vous serez, sans doute, prête quand je reviendrai.

Il sortit et elle fouilla dans le lit pour y prendre le vêtement roulé autour de la bassinoire. C'était une chemise de nuit démodée, en soie bleue, à manches courtes, décolletée en carré.

Et, tout à coup, elle songea à Evelyn. Elle ne savait à quoi attribuer cette sensation, mais elle devinait que *quelque chose* était en train de parvenir jusqu'à elle. Peut-être était-ce le lit? Il lui était arrivé, si souvent, de s'asseoir sur le bord du lit d'Evelyn dans sa chambre, à l'Ecole. Peut-être avaient-ils parlé d'Evelyn une heure plus tôt? Peut-être, encore, cela provenait-il de pensées qu'elle avait dû accumuler dans son subconscient au cours de la dernière quinzaine? Mais d'où qu'elle vint, cette impression s'imposait à elle avec une intensité étrange, supranaturelle. Car, en ce moment, dans cette vieille chambre glacée et inconnue, elle se sentait plus près d'Evelyn que pendant toutes les heures passées sur les marais.

Elle se déshabilla et jeta sa jaquette de tweed sur ses épaules pour se diriger vers le lavabo. L'eau froide la frappa comme une

gifle. Elle serra les dents et ferma les yeux en faisant couler l'eau glacée sur ses épaules. Elle enfila ensuite la chemise de nuit bleue. L'éclat terni d'un haut miroir attira son regard, et elle se dirigea vers lui en levant la bougie très haut. Dans le reflet poussiéreux de la glace, elle vit que ses joues étaient colorées et ses yeux brillants.

S'asseyant dans le lit, elle garda sa jaquette sur ses épaules. Elle espérait que Deremid ne tarderait pas à revenir avec la carte, et, presque aussitôt, elle se demanda si elle était décoiffée ou non? C'était bizarre, songea-t-elle, comme elle se sentait en sécurité avec Deremid. Sans doute, cela tenait-il à ce qu'elle devinait de lui. Il s'agissait, autant pour lui, d'une question d'honneur ou de chevalerie, que de l'éloignement dédaigneux où il se tenait du monde.

Elle avait retiré la bassinoire, et les draps lui parurent d'une agréable tiédeur lorsqu'elle se glissa dans le lit. Elle éprouvait un grand bien-être, mais demeurait, pourtant très éveillée. Elle avait la curieuse sensation d'être flottante entre deux mondes, comme dans un rêve.

Un coup retentit soudain contre la porte. D'un geste instinctif, elle serra la jaquette plus fortement autour de ses épaules, avant de dire à Deremid d'entrer. Il avait revêtu un pyjama sur lequel il avait passé une robe de chambre couleur de flamme, d'un dessin Chinois, et dont les dragons semblaient se tordre à la lueur des bougies. Ainsi vêtu, il paraissait encore plus mince et plus pâle qu'auparavant. Il s'assit et la regarda sans sourire. Il tenait une feuille de papier dans sa main gauche. Et, en le contemplant, elle éprouva de nouveau ce sentiment de sécurité.

Il dit froidement :

— Vous ressemblez à un tableau de Lély. Non, plutôt à un Romney, je crois, avec vos cheveux défaits ainsi, sur ce bleu. A la lueur des bougies. Et vos cheveux paraissent presque bronzés.

— Mais quelle impression ressentez-vous dans cette demeure?

— Que voulez-vous dire?

— Tout ceci vous effraye-t-il?

Elle réfléchit un instant en mordillant sa lèvre inférieure. Elle se rendait compte qu'il la surveillait étroitement, et elle eut, tout à coup, l'idée qu'une arrière-pensée bien définie se cachait derrière sa question. Elle se demanda ce qu'il fallait qu'elle lui réponde au juste.

— Non, dit-elle enfin. Je ne le crois pas. Je n'ai pas d'autres réactions que celles que toute personne douée d'un peu d'imagination pourrait avoir dans une vieille demeure comme celle-ci. Pourquoi cela? Y a-t-il une légende? Ou un revenant? Ou bien a-t-on commis un crime ici? Parce que pour ma part, je ne le sens pas.

Il hocha la tête.

— J'en suis heureux pour vous.

— Et moi pour vous. Car je ne crois pas qu'une maison dans laquelle il s'est passé quelque chose de mauvais, puisse jamais être heureuse.

— Et vous sentez que rien de ce genre ne s'est passé ici?

— Je me sens en parfaite sécurité ici.

— J'en suis content. Maintenant, vous pouvez dormir en paix.

**

Il étendit la carte sur le couvrepied, tenant un bougeoir dans sa main gauche. Elle eut l'impression que, au cours de ces dix dernières minutes, leurs rapports avaient franchi une étape. Elle lui avait menti délibérément, et maintenant elle lui cachait un secret. C'était un petit secret, personnel. Il lui sembla que le fait même de le lui avoir caché avait créé un lien entre eux.

Puis tout à coup, elle se rendit compte d'une autre chose. *Elle pourrait avoir peur de lui.* Elle pourrait avoir peur de lui parce que, même s'il s'abandonnait à la colère, elle ne pourrait jamais se sentir supérieure à lui. Malgré son visage pâle et sa minceur, il était doué d'une force physique propre à l'effrayer. Ses longues mains aux doigts minces trahissaient une puissance infinie.

Elle nota également que si terrifiant qu'il put être, il ne serait jamais, ni répugnant ni méprisable. Quoi qu'il fit, il serait si sincère qu'on pourrait tout excuser.

Il vit sa distraction, et la façon dont elle se détournait du papier qu'il lui tendait.

— Cette carte, dit-il, est parfaitement claire. Pour aller à Pensley, vous vous dirigerez vers le Nord-Est, et franchirez cette autre colline. Ne suivez pas le sentier par lequel vous êtes descendue, mais tournez à gauche, dès que vous avez franchi la grille, pour remonter la vallée. La pluie devrait avoir cessé d'ici demain matin. Une fois parvenue à la crête, vous trouverez facilement votre route. Il y a là-haut une sente qui vous mènera vers Pensley. Mais prenez garde, toutefois, au « Puddock Hag »...

Il se leva.

— Je vais me coucher, dit-il. Avez-vous tout ce qu'il vous faut?

— Je suis sûre que je dormirai. J'ignorerai la pluie.

— Oui. Et vous pensez partir de bonne heure demain matin?

— Sans doute. En tous cas, je ne vous dérangerai pas.

— Adieu et bonne chance.

— Adieu. Et encore mille mercis.

Elle lui tendit la main. Il la serra rapidement et se dirigea vers la porte. Là, il s'arrêta un instant, et la regarda. Sa voix, lorsqu'il parla enfin, contenait de nouveau cette espèce d'atonie lointaine, qu'elle y avait tout de suite remarquée.

— Il y a une chose que je vous demanderais de faire : Je désire que vous fermiez votre porte à clef.

Il lui fit un signe de tête et sortit.

CHAPITRE VI

Elle dut s'endormir immédiatement, car il lui sembla que le rêve commença dès que la porte fut fermée.

Elle rêva qu'elle faisait partie d'une troupe de touristes qui visitaient cette maison sous la conduite d'un guide. C'était en plein jour, par une après-midi ensoleillée, et chaque détail était très net,

Elle remarqua, en particulier, les dalles carrées rouge et noir de l'antichambre, qui ressemblaient à quelque échiquier géant.

Enfin, ils montèrent au premier tandis que le guide débitait, d'une voix monotone, l'histoire de la demeure. Les autres touristes s'attroupaient autour de lui, mais elle manqua presque tout le commentaire, car elle restait toujours en arrière, se laissant distancer par ses compagnons, de sorte qu'enfin elle entendit la voix du guide s'éteindre dans le lointain, et qu'elle resta seule.

Un tableau, dans un cadre doré, était suspendu sur la boiserie; il représentait une femme en costume du XVIII[e] siècle. Elle le regarda, mais bien que les détails de la robe fussent très nets, elle ne pouvait pas distinguer le visage de la femme. Celui-ci vacillait et s'effaçait tour à tour comme dans un film qui n'était pas au point, donnant l'impression d'une mouvante tache blanchâtre. Elle n'expliquait cela, ni n'en était surprise. Elle comprenait qu'il lui fallait simplement se tenir devant le tableau et attendre.

Maintenant, la maison était silencieuse et aucun bruit ne lui parvenait. Dehors, la brise qui avait agité doucement le lierre, s'était tue. Alors, un bruit s'éleva dans le silence, d'abord faiblement et très lointain, mais qui s'enfla peu à peu au point d'être aussi fort que celui d'une rafale de mitrailleuse : un espèce de grattement derrière les lambris et contre les boiseries, qui semblait provenir directement de l'arrière du tableau. C'était un bruit étrange qu'elle ne put identifier, car cela ne ressemblait à aucun autre bruit, et il était trop fort pour être causé par un rat. Et, dans le rêve, réellement, il ne lui rappela aucun autre bruit. Et, comme le bruit s'intensifiait, elle vit tout à coup que le visage du tableau se déformait, et que c'était celui d'Evelyn.

Un vaste bourdonnement remplit ses oreilles. Le tableau tomba en avant au moment où le panneau, derrière lui, se fendait avec un craquement sonore qui s'amplifia au point de devenir assourdissant, et grandit jusqu'à éclater en un coup de tonnerre qui l'éveilla.

Elle ouvrit les yeux en tremblant. Elle était trempée du sueur. Il lui sembla que tout ce qui l'entourait se désagrégeait, les murs de la pièce et la terre. Le visage d'Evelyn demeura un instant suspendu et éclairé dans son esprit, avant qu'elle ne comprît qu'il était sur le point de s'effacer. Elle était à la fois stupéfaite et effrayée, moins par la signification du rêve, que par la façon dont il s'était terminé. Ce n'était, bien entendu qu'un cauchemar, mais, maintenant, la maison entière semblait trembler. Dehors, elle perçut un sifflement et un grondement qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. Elle se dit que la tempête avait atteint son point culminant et que cela avait coïncidé avec la fin de son rêve. Une heure se passa avant qu'elle ne parvint à se rendormir. Cette fois, elle n'eut pas d'autres rêves.

CHAPITRE VII

Elle se réveilla et son cerveau se mit à fonctionner presque aussitôt. Les aiguilles lumineuses de son bracelet-montre marquaient sept heures et demie. La chambre était encore presque obscure, mais la pluie ne cinglait plus les vitres.

Elle se leva et alla jusqu'à la toilette placée sous la haute fenêtre faisant face au lit. Elle tira les cordons des épais rideaux, et la poussière du vieux drap effrangé vola dans l'air comme la corde se brisait dans sa main. Elle essaya alors de tirer les rideaux eux-mêmes, mais les anneaux devaient être coincés sur la tringle; alors, elle alluma deux bougies et, à leur lumière, elle se débarbouilla à l'eau froide et s'habilla rapidement.

Elle eut quelque difficulté à faire tourner la lourde clef de fer dans la serrure. Elle marcha très lentement le long de la galerie et descendit les escaliers en tenant très haut sa bougie. Elle cherchait en particulier un tableau mais n'en vit pas trace. Elle parvint, ainsi, au hall et l'avait presque traversé quand elle remarqua le damier de carreaux rouges et noirs qui couvraient le sol, comme elle les avait vus dans son rêve.

Inconsciemment, elle s'était arrêtée au milieu du hall. Son cerveau semblait prêt à noter tous les détails, et son regard fit lentement le tour de la pièce. Elle avança d'un pas ou deux puis, se pencha en avant en abaissant la bougie afin d'examiner le dallage avec plus de soin. Et, ce faisant, elle remarqua que des filets d'eau brunâtre filtraient sous la porte d'entrée, et se répandaient sur les carreaux. Elle nota aussi, mais sans y prêter grande attention, qu'aucun rais de lumière ne se voyait sous la porte; la fente paraissait avoir été grossièrement mais sûrement calfeutrée à l'aide d'une toile quelconque.

C'était bizarre! Bizarre à cause du moment où cela avait dû être fait. En rentrant de sa promenade dans la pluie, Deremid était revenu directement au salon. Elle se rappelait nettement qu'il y était rentré quelques instants après qu'elle avait entendu la porte d'entrée se refermer avec fracas. Il n'était certainement pas ressorti ensuite avant qu'ils fussent montés, car, dans ce cas, elle eût remarqué la pluie sur ses habits. Donc, si c'était lui qui avait calfeutré la porte, il avait dû le faire quelque temps avant qu'elle se fût couchée. Sa curiosité était maintenant éveillée; elle alla à la porte et, soulevant le grand loquet de fer, la tira à elle. La porte était fermée à clef et celle-ci n'était pas dans la serrure.

A sa propre surprise, la première réaction qu'elle éprouva fut de la peur. C'était comme si elle avait été prise à un piège et impuissante à se libérer. Le silence parut s'approfondir et elle se mit à songer, avec une netteté poignante, aux mots qu'il avait prononcés la veille : « Bien entendu, la porte sera ouverte. Elle n'est jamais fermée à clef. »

Et, dans le premier moment de panique, elle fut prête à attribuer un sens sinistre à ces paroles.

Mais sans doute ne s'agissait-il que d'un simple oubli? Deremid avait dû fermer la porte à clef par mégarde, et avoir oublié de la prévenir; ou bien, peut-être, pensait-il se lever assez tôt pour l'ouvrir avant qu'elle ne descendît? Il lui serait du reste facile de trouver une autre sortie dans une maison aussi ancienne et vaste que celle-ci. Elle songea d'abord à sauter par la fenêtre, car elle n'était pas certaine de savoir retrouver le chemin menant à la cuisine. Elle entra dans le living-room et tira les rideaux. Elle regarda dehors et vit un spectacle aussi irréel et effrayant qu'un mirage. A un pied au-dessous de la fenêtre, il y avait comme une sorte de mer intérieure, qui s'étendait à perte de vue. L'eau s'étalait placide sans la moindre ride, jusqu'à l'horizon, et le pâle soleil en rehaussait la teinte brunâtre de mouchetures dorées. On ne pouvait voir ni haie, ni arbuste dans le jardin, ni même les poteaux de la grille blanche par laquelle Marian était entrée la veille. Elle n'éprouvait même pas la sensation d'être sur une île, car il n'y avait pas de plage en pente : la mer était là immédiatement, à ses côtés, léchant les murs. Elle avait bien plutôt l'illusion de se trouver sur un navire, car il n'y avait pas d'arbres de ce côté de la maison. Elle songea que quelque barrage ou réservoir avait dû se rompre pendant la nuit, et, se reportant en arrière, elle comprit ce qu'avait été ce grondement confus qui s'était mêlé à la fin de son rêve.

Elle jeta un regard sur la vieille horloge. Il était huit heures et quart. Il ne lui restait plus qu'à attendre que Deremid descendît. Peut-être disposait-il d'un bachot ou d'une barque à fond plat? Pareille inondation avait, sans doute, déjà dû se produire par temps d'orage ou de grande pluie, et, c'était justement parce qu'il avait dû prévoir quelque événement de ce genre qu'il était descendu au milieu de la nuit afin de calfeutrer la porte. Certainement, il n'allait pas tarder à apparaître car, dès son réveil, il irait regarder par la fenêtre.

En attendant, elle se sentait déprimée et glacée; maintenant, elle s'imaginait sentir l'eau suinter à travers les murs. Elle ratissa les cendres et les bûches calcinées du feu de la veille; elle mit, dans la cheminée, les deux bûches qui restaient et, avec un peu de petit bois et des journaux, ralluma le feu. Elle parvint à le faire prendre, mais il brûlait mal, avec beaucoup de fumée et sans dégager de chaleur.

Lorsqu'elle se réveilla, il lui sembla avoir bouclé une autre boucle du cycle, car Deremid se penchait de nouveau au-dessus du dossier du canapé et la regardait fixement. Avant qu'il pût changer d'expression, elle remarqua qu'il fronçait les sourcils avec une expression dans laquelle l'émotion et l'ennui se mêlaient en parts égales.

Il se dérida rapidement, mais sans perdre son trouble; elle savait, cependant, que ce n'était pas par véritable sympathie pour elle. En le regardant, elle devina, avec une certitude absolue, que cette inondation qui allait l'obliger à prolonger son séjour chez lui avait contrarié directement quelque plan ou quelque désir secret de

Deremid. Elle savait, aussi sûrement que s'il le lui avait dit lui-même, qu'il ne voulait pas qu'elle restât davantage ici.

Il dit :

— J'imagine que vous pouvez deviner ce qui est arrivé. Les digues du *Tarn*, du lac qui se trouve dans les collines derrière la maison, ont dû céder, sous la pression des eaux. Cela est déjà arrivé, mais pas de mon temps. Maintenant, l'eau du lac a rejoint celle des rivières pour former cette nappe d'eau.

— Sommes-nous complètement coupés de tout?

— S'il ne continue pas à pleuvoir, il est probable que l'eau s'écoulera assez rapidement par la rivière. Autrement, je crains que vous ne deviez rester ici jusqu'à ce que l'inondation baisse.

— N'avez-vous pas de bateau? demanda-t-elle en se levant.

— Non, et, même si j'en avais un, il serait impossible de s'en servir. Nous ne ferions pas un quart de mille avant que le fond de la barque ne soit crevé par quelque tronc d'arbre submergé.

— Pourtant, il doit y avoir un moyen quelconque de sortir d'ici? Ne pourrais-je pas passer par la fenêtre et nager jusqu'aux collines derrière la maison?

— Peut-être, si vous êtes capable de nager deux milles dans l'eau glacée.

— Ne disposez-vous d'aucun moyen de communication avec Pensley, par exemple?

— Aucun. J'ai refusé d'avoir le téléphone.

— Alors, que puis-je faire? dit-elle en secouant la tête.

Son impuissance parut irriter Deremid.

— Que pensez-vous pouvoir faire, sinon rester ici? Il est inutile de m'en vouloir. Je ne vous ai pas demandé de venir. Je n'ai nulle envie de vous garder ici. Juste Ciel! C'est bien la dernière chose que je désire!

Elle hôcha la tête.

— Je suis désolée. Je me rends fort bien compte que la situation est très ennuyeuse pour vous. Mais je songeais, je le crains, surtout à moi. Enfin, comme il paraît inévitable que je doive rester, je vous propose un marché. Je ferai tout mon possible, non seulement pour ne pas vous porter sur les nerfs, mais pour me tenir presque complètement à part. Vous n'aurez qu'à me dire les pièces dans lesquelles vous ne désirez pas que j'entre.

Il la considéra un instant.

- Oui. Je vous le dirai.

Il continua à la regarder jusqu'au moment où une bûche tombant du feu le tira brusquement de sa rêverie. Alors il dit brièvement et d'un tout autre ton, comme s'il sortait d'un rêve :

— Il y a quelques œufs à la cuisine. Venez avec moi et voir ce que vous pourrez nous préparer pour notre petit déjeuner.

CHAPITRE VIII

Ils mangèrent, de nouveau, dans la cuisine, à la lueur d'une lampe à huile suspendue au plafond.

Deremid mangea en silence avec une distraction évidente. De son côté, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler le déplaisir très net que lui causait sa présence. Lorsqu'ils eurent terminé, il se leva brusquement et la regarda, les mains appuyées sur la table de la cuisine.

— Je vais avoir pas mal de choses à faire, dit-il. Il y a un chemin couvert qui mène aux écuries et aux dépendances. Je veux m'assurer si l'eau y a pénétré. Et puis, il y a plusieurs fenêtres à barricader et à calfeutrer. En somme, j'ai une grande matinée de travail. Et vous? Qu'allez-vous faire? Il y a pas mal de livres dans la bibliothèque.

— Cela vous ennuierait-il si je visitais la maison?

— Pour quoi faire?

— Parce que les vieilles demeures m'intéressent. J'aime leurs boiseries et leurs vieux meubles.

— Je comprends. Mais je préférerais que vous ne vous mettiez pas à chercher des panneaux secrets, ou quelques cachettes mystérieuses.

— Merci. Je ne suis pas tout à fait aussi crédule que cela.

— Au contraire, c'est que, précisément, il y en a de nombreuses dans cette maison! Il existe même, à ma connaissance, une chambre secrète. Quand j'étais enfant, j'ai joué une fois au jeu de suspendre des serviettes à toutes les fenêtres de toutes les chambres, et je me suis ensuite amusé à les regarder dehors. Eh bien, il y avait une petite fenêtre recouverte de lierre qui n'avait pas de serviette. Je n'ai jamais pu découvrir l'entrée de cette chambre. En tous cas, je préférerais que vous ne vous mettiez pas en quête de cette pièce mystérieuse ni d'autre chose d'analogue.

— Peut-être craignez-vous que je ne déniche quelque squelette de famille, au sens exact du mot?

— Admettons. Mais il serait fort désagréable que vous parveniez à vous faufiler dans quelque trou et ne puissiez plus en sortir ensuite. Cela amènerait la police à venir ici.

— La police? Pourquoi s'inquiéterait-elle si je disparaissais?

— Cette maison est la dernière sur les confins des marais. Ils présumeraient que vous vous êtes enlisée en les traversant. Mais ils viendraient ici pour me demander si je vous avais vue avant votre départ.

— Et vous ne voulez pas être ennuyé par la police?

— Non, précisément.

Il s'éloigna un peu, puis revint vers elle :

— A propos, il y a deux chambres où je vous demande de ne pas entrer. Du reste, il n'y a aucune raison pour qu'elles vous inté-

ressent. Ce sont : ma chambre et mon bureau. Alors, je vais les fermer toutes deux à clef.

Une impulsion soudaine la poussa à murmurer légèrement :

— C'est donc la chambre de Barbe Bleue?

Le visage de Deremid devint brusquement vide et secret, mais il sourit presque aussitôt.

Il sortit et elle se mit à ranger la vaisselle. La pile d'assiettes du repas de la veille était toujours sur l'évier. Elle se mit donc au travail et lava les assiettes tant bien que mal avec l'eau de la bouilloire. Tout en les essuyant, elle songeait à l'expression secrète et lointaine du sourire de Deremid. Elle éprouvait, maintenant, un désir plus vif d'examiner cette maison aussi minutieusement que possible. Il ne s'agissait plus d'un désir romanesque de vivre un autre temps à travers la trame tissée par les siècles, mais plutôt de ce sentiment qu'on éprouve parfois quand une impression volète autour de vous en attendant d'être saisie. Elle sentait, maintenant, qu'il existait une sorte d'harmonie entre elle et un événement quelconque qui était arrivé ou qui était en train de se passer dans cette maison. Peut-être, au fond, désirait-elle seulement mieux connaître Deremid, en examinant en détail la maison où il vivait. Quelque chose en lui l'intriguait. En apparence, il se montrait tout à fait indifférent à son égard; il la traitait soit avec hauteur soit avec une bonhomie qui était tout aussi distante. Il semblait éviter tout point de contact avec elle. Et, pourtant, malgré ces deux évidences, son instinct ne cessait de l'avertir qu'une réelle sympathie pourrait, maintenant, s'établir entre eux.

Elle décida de parcourir, pour commencer, la longue galerie car le souvenir du tableau entrevu dans son rêve était toujours présent à son esprit. Mais elle eut beau examiner méthodiquement chaque mur, elle ne put trouver aucune trace et, à la fin, elle le chassa de son esprit.

Alors, elle se mit à explorer les étages supérieurs de la maison aussi systématiquement que possible. Elle aperçut, par une des fenêtres, Deremid qui, en contrebas, marchait lentement le long du toit d'un hangar. Et, pour une raison qu'elle ne parvint pas à analyser, le fait qu'il se trouvât dehors parut ajouter un sentiment de satisfaction et de sécurité à l'intérêt qu'elle prenait à la maison. Elle était prête à croire que cet intérêt n'était que celui d'un amateur de choses belles et anciennes. Pourtant, à mesure qu'elle poursuivait ses explorations, elle se reprit à songer à l'allusion que Deremid avait faite à une chambre secrète, et, bien qu'elle en rît comme une écolière jouant à la chasse au trésor, elle éprouva, maintes et maintes fois, le désir de calculer la longueur des murs, de sonder les panneaux, et même de suspendre des serviettes aux fenêtres!

Elle était maintenant parvenue au corridor où se trouvait la chambre où elle avait dormi la veille, et où elle passerait sans doute encore cette nuit. Elle se dit, tout à coup, que la chambre de Deremid donnait également sur ce corridor, et, mue par une curiosité qui semblait accrue depuis qu'elle avait monté les escaliers, elle se sentit maintenant poussée à y jeter un coup d'œil, car sa

chambre, plus que toutes les autres pièces de la maison, devrait la renseigner sur sa véritable personnalité. Elle serait, peut-être, meublée avec une sévérité toute monacale, ou, au contraire, avec une opulence imprévue encore plus révélatrice de son tempérament.

Tout à coup, elle se souvint des paroles d'avertissement qu'il avait prononcées, et de sa défense. Elle éprouva, alors, une hésitation, en y songeant, mais elle les repoussa aussitôt. Pourtant, dans son for intérieur, elle savait que c'était beaucoup plus que du défi, que de la curiosité qui la poussait. Elle se rendit compte qu'il lui fallait, à tout prix, qu'elle sache davantage sur lui. Il était, encore pour elle, un livre fermé qu'elle désirait ardemment déchiffrer, et il ne lui restait plus que quarante-huit heures pour le faire.

Elle jeta, de nouveau, un regard par sa fenêtre avant de traverser le corridor. Deremid était, maintenant, étendu de tout son long sur une large gouttière en pierre, occupé à marteler un tuyau. Le bruit des coups montait jusqu'à elle dans l'air tranquille.

Elle quitta sa chambre et traversa le corridor. Les deux premières pièces sur le côté opposé étaient sans tapis ni rideaux et presque vides de meubles. Elles contenaient quelques vieilles malles, et des douzaines de tableaux, à l'huile pour la plupart, fort mal peints, couvraient tous les murs comme si on les eût accrochés afin de s'en débarrasser. Elle s'attarda dans chacune de ces chambres, pendant quelques instants, jetant un regard distrait sur les toiles.

La troisième porte donnant sur le corridor était fermée à clef et, aussitôt, elle sut que c'était sa chambre. Afin d'en être sûre, elle essaya la quatrième et dernière porte du corridor, qui, comme elle s'y attendait, s'ouvrit facilement : cette pièce était également vide, sauf quelques tableaux.

Elle éprouva, alors, un sentiment à la fois de soulagement et de privation. Elle était soulagée d'avoir été empêchée de fureter, de faire une chose qui n'était pas très honorable. Et, cependant, elle se sentait frustrée du fait même que la porte fût fermée. Cela semblait épaissir le mur que Deremid avait dressé autour de lui.

Tout à coup, elle eut l'impresion d'un changement d'atmosphère, et il lui fallut, au moins une minute, pour comprendre ce que c'était. A l'extérieur, le martèlement avait cessé.

Elle se remit à marcher et, longeant le corridor, s'engagea dans un autre couloir. Alors, elle se perdit dans un dédale de couloirs et, à un tournant, son pied patina, tout à coup, sur le plancher ciré, et, après une courte glissade, elle tomba à terre en heurtant violemment la boiserie du mur qui émit un son si creux et si sonore qu'elle se releva d'un bond, oubliant sa douleur.

Elle frappa le mur et, ensuite, le panneau opposé. Il y avait une différence très distincte entre ces deux sons. Toute l'ardeur d'un chasseur de trésor se réveilla en elle comme elle ouvrait la porte la plus proche. Cette fois, elle n'éprouva aucun remords, car Deremid lui avait donné la permission de visiter tout le reste de la maison, la défense ne s'appliquant qu'aux deux pièces qu'il occupait.

Cette chambre-ci ne contenait qu'un lit de fer rouillé, sans literie. Elle essaya de se rappeler exactement comment se pratiquait l'épreuve des serviettes. On suspendait une serviette à chaque

fenêtre puis, on faisait le tour de la maison à la recherche de quelque petite fenêtre sans serviette, et l'on déduisait, de ce fait, que l'entrée de cette pièce avait été murée. Il était clair qu'elle ne pouvait pendre des serviettes à toutes les fenêtres de cet étage; pourtant, elle pouvait faire encore autre chose. Si elle se penchait hors de la fenêtre de cette chambre, peut-être pourrait-elle apercevoir un signe quelconque prouvant qu'une fenêtre était placée entre cette pièce et la prochaine?

La fenêtre était rouillée et coincée, et Marian dut tirer dessus pendant quelques instants avant qu'elle ne s'ouvrît brusquement avec un grincement qui l'effraya. Alors, grimpant sur le rebord, elle réussit à glisser son corps à l'extérieur en s'agrippant fortement des deux mains à l'appui. Elle cherchait encore à découvrir jusqu'où elle pouvait voir quand elle remarqua quelque chose devant elle. Elle abaissa ses regards et vit Deremid qui, debout sur la petite plate-forme d'un fenil placé exactement en dessous d'elle, la regardait.

Leurs yeux s'affrontèrent un long moment et elle eut le temps d'étudier l'expression de son visage : il ne trahissait pas de colère bien qu'elle eût pu jurer qu'il contenait une trace d'inquiétude. Il exprimait une espèce de résignation vigilante, comme s'il s'était brusquement produit une situation qui lui déplaisait, mais dont il avait été prévenu.

Puis, comme elle le regardait, son visage se vida soudain de toute expression. Il se détourna, et, courbant la tête, rentra dans le fenil. Elle referma la fenêtre, devinant ce qui allait arriver. Elle descendait les escaliers comme il les montait à sa rencontre.

Il lui sourit et peut-être parce qu'elle l'avait encore trop rarement ressenti, le charme de ce sourire la fit tressaillir. Et, bien qu'elle comprit qu'il n'était monté que pour pouvoir la surveiller, elle éprouva, cependant, à sa vue un sentiment de cordialité.

Il dit, sans hâte ni gêne :

— J'avais des remords à la pensée que vous étiez toute seule dans cette grande baraque. Vous devez en avoir vu tout ce que vous désiriez maintenant?

A cela, il lui parut préférable de murmurer quelque chose de vague.

— Laissez-moi essayer de réparer mon accueil si bourru d'hier soir, continua-t-il. Qu'aimeriez-vous faire? Je vous propose de visiter la bibliothèque. Ou bien voulez-vous jouer aux échecs? Je crains qu'il me soit impossible de vous faire faire le tour du propriétaire.

Il s'interrompit, mais reprit aussitôt :

— Bien qu'en fait... Je suppose que vous n'aimeriez pas m'aider à réparer les hangars? Il reste encore beaucoup de choses à faire.

— Mais si, naturellement. Dites-moi seulement ce que vous voulez que je fasse et je le ferai.

— C'est très aimable à vous. Je commençais à être fatigué de travailler tout seul. Venez donc avec moi. Je vais vous donner quelques vêtements.

CHAPITRE IX

Parvenus au rez-de-chaussée, il l'emmena dans une partie de la maison qu'elle n'avait pas encore vue; elle devina qu'ils se trouvaient derrière la cuisine. Il s'arrêta devant une porte.

— Voici la chambre de Mrs. Ranger, ma gouvernante, dit-il. Nous allons lui emprunter ses bottes en caoutchouc, car il y a des flaques d'eau assez profondes dans le passage couvert menant aux dépendances. Elles devraient vous aller, car Mrs. Ranger a de très petits pieds.

Elle se demanda s'il l'entendait comme un compliment?

La grande chambre claire était presque exactement ce qu'elle attendait, d'après l'idée conventionnelle qu'évoquait pour elle le mot de « gouvernante ». Une nappe fort gaie en damiers rouges et blancs recouvrait la table; et des rideaux en chintz fleuri pendaient aux fenêtres. Des « souvenirs » en faïence décoraient la cheminée, et plusieurs almanachs aux couleurs vives étaient suspendus bien en vue autour de la pièce. Des piles de magazines féminins étaient placés çà et là, et deux fauteuils d'osier très usagés faisaient face à la cheminée. Un canari chantant gaîment dans sa cage, complétait la scène.

Deremid se mit à fouiller dans un placard en lançant derrière lui les objets qu'il en retirait à la façon d'un terrier qui creuse un trou.

Elle dit :

— Etes-vous certain qu'elle ne sera pas mécontente?

Il se retourna pour répondre :

— Grands dieux non! Mrs. Ranger n'est jamais mécontente de rien. J'ai trouvé ses bottes. Maintenant je cherche deux ou trois grosses épingles de sûreté pour attacher vos jupes.

Son attitude détachée, presque arrogante de la veille avait maintenant disparu. Il se montra d'une douceur et d'une gaucherie juvéniles lorsque, muni de deux longues épingles de sûreté, il releva un pli de sa jupe et s'agenouilla pour l'aider à enlever ses souliers et à chausser les bottes. Lorsqu'elle se releva, il la regarda un instant les mains ballantes.

— Vous ressemblez à une jeune cosaque ainsi, dit-il, avec ces bottes et cette jupe plissée. C'est curieux comme cette unique touche barbare fait ressortir le caractère de votre bouche!

. . . . . .

Elle travailla sans relâche sous sa direction, pendant une heure, à éponger les flaques et à boucher les trous par où l'eau avait suinté Il lui parla à peine, sauf pour lui donner des ordres; pourtant, elle ne sentait pas diminuer la sympathie qui s'était établie entre eux.

Après une heure, il dit brièvement :

— Arrêtons-nous un peu. Asseyez-vous sur ce tas de bois. Cigarette?

Elle s'assit, obéissante, et ils fumèrent en silence, pendant quelques instants, côte à côte. Elle abaissa ses regards vers ses bottes et leur vue lui fit poser une question.

— Parlez-moi de votre gouvernante.

— Mrs. Ranger? C'est un chic type. Elle vous plairait beaucoup, mais vous serez partie avant son retour.

— Mais je ne puis pas partir encore avec ces inondations.

— Mais si. L'eau baisse déjà, très vite. Cette masse d'eau qui nous entoure va s'écouler dans quelques heures. Je sais que cela paraît incroyable, c'est pourtant vrai. Presque toute cette eau provient du *Tarn*, qui s'est rompu hier soir. La rivière est en train de l'emporter très rapidement vers les basses terres, là-bas. Le chemin sera bientôt praticable et demain matin vous pourrez partir.

Elle hocha la tête en s'efforçant de cacher la peine soudaine que cette nouvelle lui causait. Il l'y aida en ajoutant :

— Mais nous parlions de Mrs. Ranger. Comment la décrirai-je? Elle est petite et rablée, avec des joues roses et des yeux bruns, vifs et alertes comme ceux d'un écureuil. Elle est très maternelle, pour employer un terme assez pénible, mais non pas d'une façon agressive. Et, enfin, elle m'a été profondément dévouée.

— Comment cela? Je ne suis pas indiscrète?

— Nullement. Nous nous sommes rencontrés pendant la guerre — l'autre. Elle était infirmière dans un des hôpitaux privés des environs. Non content d'attraper la malaria à Salonique, j'avais été enterré par l'éclatement d'une marmite.

Elle poussa une sourde exclamation, puis hocha la tête en se mordant la lèvre.

— J'avais besoin de soins... maternels... alors. J'avais tout juste dix-huit ans. Elle m'a soigné, et a réussi à me persuader que je m'en tirerais à la longue. On ne me permettait d'avoir ni rasoir, ni ciseaux, ni bretelles, ni écharpes. C'est vous dire l'état dans lequel j'étais. Quand je fus, enfin, libéré, je suis revenu ici et elle m'a accompagné. Ma mère était morte à ma naissance, et mon père, après l'armistice, me laissa cette maison et de quoi y vivre en menant un train raisonnable. Et j'ai continué à y vivre depuis — à travailler de mes mains et à écrire quand ça me chante.

— Mrs. Ranger est la seule personne qui vive avec vous?

— Non. Il y a aussi Sturrock, un homme à tout faire. Grand, dégingandé, l'air un peu fou. Pas très intelligent, mais un travailleur acharné. C'est lui qui bêche et qui s'occupe de l'auto. Il conduit toujours Mrs. Ranger à Pensley chaque week-end.

— Et cela vous suffit, vraiment?

— Mais oui.

Il réfléchit un instant, puis il ajouta :

— D'ailleurs, même ici, il arrive que des gens viennent, en passant.

Elle se mit à rire.

— Epaves rejetées par l'ouragan...

Le visage de Deremid s'attrista soudain, ce qui l'étonna, elle devina que, pour l'instant, il l'avait complètement oubliée et elle se demanda combien de temps il allait rester ainsi, à fixer le vide,

les sourcils froncés. Soudain, comme un bouchon d'une bouteille, un gros rat sortit du tas de bois où ils étaient assis, sous le bras replié de Deremid. Elle entrevit un museau gris et pointu, des dents hargneuses, avant que Deremid ne le saisît et lui cassât les reins d'une secousse rapide.

Ce geste l'impressionna vivement, tant il était rapide et sûr. Elle se dit qu'il s'agissait sans doute de l'adresse naturelle aux campagnards habitués, par une longue expérience, à assommer les lapins pris aux pièges, ou les lièvres blessés. Et puis, à ce même moment, il se produisit un autre fait si surprenant qu'elle eut peine à en croire ses yeux. Après être resté quelques instants assis à regarder d'un air surpris le mince filet d'écume sanglante qui suintait de la mâchoire du rat, il avait lancé au loin la petite carcasse molle et, appuyé contre le mur, il vomissait violemment.

Elle se leva d'un bond et se pencha sur lui. Il lui saisit les mains. Elle les sentit trembler dans les siennes; ses épaules tremblaient également et il parlait très rapidement à voix basse. Elle se rendit à peine compte qu'elle lui adressait des paroles calmantes, ni que son bras droit s'était glissé autour des épaules de son compagnon jusqu'au moment où il s'agrippa à elle, la tête appuyée contre sa poitrine. Et puis, tout à coup, la crise se dissipa. Il releva la tête et dit, en détournant les yeux :

— Je suis désolé. La vue du sang m'a rappelé quelque chose — quelque chose d'horrible...

Et il ajouta en fixant toujours le mur :

— Voulez-vous me débarrasser de ce rat, s'il vous plaît? Et, allons-nous-en d'ici.

L'accident se produisit, alors qu'ils avançaient tous deux à quatre pattes le long de l'échelle posée à plat et dont ils avaient fait un pont improvisé. Deremid était déjà parvenu au mur au bout de l'échelle, et elle se trouvait encore au milieu, quand il en descendit; alors l'échelle vibra tout à coup, elle perdit l'équilbre et tomba dans l'eau. La chute, en elle-même, n'était pas sérieuse, mais elle se releva trempée et plâtrée de boue de la tête aux pieds. L'eau lui arrivait aux aisselles, et il était impossible à Deremid de la tirer jusqu'à lui. Elle fut donc obligée de patauger dans l'eau jaunâtre jusqu'à ce qu'elle pût trouver un pan de mur lui offrant un point d'appui suffisamment solide pour lui permettre de l'escalader. Lorsque, enfin, il l'entraîna vers la maison, elle était épuisée et transie de froid.

Il l'emmena tout droit au salon où le grand feu de bûches dégageait une chaleur presque accablante. Il la poussa sur le divan sans cérémonie, et s'agenouilla, devant elle, pour la déchausser et lui enlever ses bas.

Il lui dit :

— Otez tous vos vêtements, et puis, accroupissez-vous, aussi près du feu que possible, sans vous brûler. Je vais chercher ma robe de chambre et vous la lancerai par la porte.

Il sortit. Tous ses habits étaient croûtés de boue et ne seraient pas utilisables avant plusieurs heures. Puis, Deremid parut, tenant

la robe de chambre. Elle se dévêtit rapidement et enfila la robe de chambre.

Cinq minutes plus tard, il frappa à la porte. S'enveloppant étroitement dans la robe de chambre elle lui dit d'entrer. Il jeta un regard vers ses vêtements raidis de boue, en tas près de la cheminée et les repoussa du bout de son pied.

— Il est impossible que vous les mettiez aujourd'hui.

— Je sais. Sans doute, n'avez-vous rien que je pourrais porter, qui ne serait pas trop grand pour moi? Une paire de culottes de cheval, par exemple. N'importe quoi. Cela m'est égal.

Il lui sourit.

— Est-ce bien vrai? N'importe quoi?

— Oui. A quoi donc pensez-vous? Des shorts et un blouson?

— Vous allez voir, dit-il en ressortant.

Il revint portant un grand panier et, quand elle aperçut les vêtements qu'il contenait, elle eut un mouvement de plaisir et d'étonnement, car la robe était en satin bleu poudré, à la mode du XVIIIe siècle. Elle caressa doucement la guimpe de sa main et il la regardait faire en souriant.

— C'est une toilette authentique, dit-il.

— C'est la robe la plus ravissante que j'aie jamais vue.

— Elle est en bon état. Bien entendu, elle est un peu fanée mais elle a été conservée dans la lavande.

Elle tira du panier le reste de la robe et les accessoires, éventail peint, souliers à boucles, bas transparents, et les étala sur le divan.

— Croyez-vous que je prendrai une autre mentalité avec cette toilette, la mentalité d'un autre siècle?

— J'ai presque envie... si je ne craignais...

— De quoi?

— Peu importe. Ecoutez-moi! Dès que vous aurez aéré ces choses, voulez-vous vous habiller?

CHAPITRE X

Après déjeuner, Deremid ressortit travailler et elle monta dans sa chambre afin d'essayer de dormir un peu. Avant de s'étendre, elle ouvrit la fenêtre et regarda au dehors. Le niveau de l'eau avait considérablement baissé. L'inondation en décrue ressemblait à un sablier qui se vide. Et, avec chaque centimètre de baisse, l'heure de son départ approchait...

...Quand elle s'éveilla, la pièce était sombre, et les aiguilles de sa montre marquaient six heures et demie. Elle se débarbouilla à l'eau froide puis, à la lueur des deux hautes bougies placées sur la coiffeuse, elle essaya de se peigner. Pour faire honneur à sa toilette, elle se fit une coiffure très haute, faisant boucler ses cheveux, afin d'imiter ainsi la mode du XVIIIe siècle. Puis, obéissant à une impulsion soudaine, elle se farda beaucoup plus que de coutume, se poudrant et s'aviva la bouche avec un soin tout particulier.

Le salon était vide lorsqu'elle y entra. Elle se laissa choir sur le divan, étalant ses jupes avec soin, en jouissant du bruissement de la soie. Son contact lui donna même tant de plaisir qu'elle se releva et se fit plusieurs révérences solennelles dans le haut miroir placé au bout de la pièce. Elle découvrit une vieille boîte à musique qui égréna un air grêle, et elle se mit à esquisser quelques pas de menuet au son de cette mélodie vieillotte.

Elle était au milieu d'un tour, quand la porte s'ouvrit et un autre personnage du XVIII[e] siècle entra dans la pièce. Il était en jaune serin avec un gilet à fleurs, une cravate en dentelles de Malines, et une perruque blanche.

Il lui fit un salut solennel.

— Vous me faites trop d'honneur, Milord.

Ils restèrent un instant ainsi à se dévisager. Elle eut le sentiment bizarre de se trouver dans un autre monde et aussi, un sentiment de parenté et d'égalité, comme si ces habits et cette atmosphère eussent créé entre eux un brusque et complet accord.

Il alla vers la boîte à musique et la remonta. Puis, il lui tendit la main et ils dansèrent un menuet très lent. Lorsqu'ils eurent terminé, il lui fit un profond salut et la raccompagna jusqu'au divan. L'illusion ne se dissipa un peu que lorsqu'il sourit en disant :

— Permettez-moi de vous offrir mon bras pour vous conduire à la cuisine, Marquise. Car, même à une fête champêtre, il faut manger.

Lorsqu'ils furent revenus dans le salon éclairé aux bougies, il sortit, de nouveau, le carafon de porto, tout en disant :

— Voulez-vous chanter quelque chose qui soit en harmonie avec l'ambiance dans laquelle nous nous sommes replongés?

Elle réfléchit :

— J'ai chanté autrefois quelques airs de l'*Opéra des Gueux*. Mais pas sans accompagnement.

— Je puis accompagner. Je connais tous ces airs par cœur.

Il s'assit au piano. La voix de Marian n'était pas très étendue mais claire et juste. Elle chanta *Before the Barn Door Crowing*, et *I'm Like a Ship on an Ocean Test*, et il la félicita sincèrement en lui demandant de continuer. Alors, elle chanta *Black Eyed Susan*, puis refusa de chanter autre chose en secouant la tête avec un sourire. Elle retourna vers le divan.

— Votre voix est charmante, dit-il. Elle s'adapte bien à la perfection du XVIII[e].

Il soupira.

— Ah, pouvoir y retourner! soupira-t-il; être libéré pour une fois de ce cauchemar de l'entre deux guerres. N'éprouvez-vous pas cela?

Elle acquiesça, distraitement. Car elle ne songeait pas, quant à elle, au changement que cette ambiance avait apporté en lui. Elle sentait naître, entre eux, cette sympathie mutuelle qu'elle avait pressentie. Elle se rappelait maintenant la remarque qu'il avait faite dans sa chambre à coucher, que le XVIII[e] siècle était son climat spirituel, et elle se demanda si cela expliquait son aisance actuelle si dépourvue de toute gêne. C'était la première fois qu'ils étaient

parvenus à une sympathie qui ne fût pas teintée, de sa part à lui, de quelque réserve.

Elle se dit tout à coup, qu'il y avait plusieurs choses au sujet de Mrs. Ranger qu'elle aimerait savoir. Elle remarqua :

— Mrs. Ranger doit être une femme très capable. Est-ce elle qui fait tout le travail de la maison?

Il sortit de sa rêverie avec un brusque tressaillement.

— Vous disiez? Oh, Mrs. Ranger. Oui, elle fait tout. Je lui donne une somme fixe par semaine, et elle s'occupe de la nourriture et du chauffage.

— Est-ce que Mrs. Ranger et Sturrock s'entendent bien?

— Admirablement, je crois. Pourquoi?

— Oh, pour rien. Dites-moi, qu'arrive-t-il si l'un de vous trois tombe malade ici? Sans téléphone et avec Pensley à cinq kilomètres.

— Je vous ai déjà dit que Mrs. Ranger est une infirmière diplômée.

Il se mit à rire.

— Mais je frémis en songeant à ce qui arriverait si *elle* tombait malade. Ou, du moins, je le sais. Je devrais rester ici avec elle pendant que Sturrock prendrait l'auto pour aller à Pensley chercher le médecin. Car je ne conduis pas moi-même.

— Ce doit être une perle.

— Exactement. Je ne pourrais jamais vous dire tout ce qu'elle a fait pour moi.

Deremid se leva brusquement. Il lui baisa longuement la main, qu'il tint serrée ensuite pendant un long instant. Puis, il souffla toutes les bougies, sauf une qu'il prit et l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre.

— Verrouillez votre porte.

Elle l'entendit traverser le corridor pour regagner sa chambre avant de verrouiller sa propre porte. La chemise de nuit, la bassinoire étaient de nouveau placées dans son lit; sans doute, était-il monté pendant qu'elle débarrassait la table après le souper.

La chambre lui fit l'effet d'être encore plus froide que la veille. Les flammes des bougies, posées sur la cheminée, vacillèrent soudain, et elle vit qu'un des rideaux s'enflait légèrement sous un souffle d'air froid. Elle alla jusqu'à la fenêtre et, ayant écarté les rideaux, vit qu'une des croisées était entr'ouverte. En l'examinant de plus près elle constata que le pène était brisé. La fenêtre avait déjà dû s'ouvrir ainsi, car une petite cale en papier plié était tombée et reposait maintenant sur le rebord de la fenêtre.

Elle ramassa la cale et allait la replacer, mais, y ayant jeté un coup d'œil, elle vit que quelque chose y était écrit. Elle se rapprocha des bougies, et alors elle vit qu'il s'agissait du programme de l'Ecole de Corne.

CHAPITRE XI

Sa première réaction fut une déception : ce papier ne présentait aucun intérêt en tant qu'antiquité. Ce qu'il lui rappela, tout de suite, c'est qu'il ne lui restait plus que sept jours de vacances. Elle n'avait pas douté, tout d'abord, que ce prospectus fût à elle, et qu'elle l'eût laissé tomber. Mais au bout d'un instant, elle se rendit nettement compte que premièrement elle n'avait emporté aucun programme avec elle, et, deuxièmement, qu'il n'y avait qu'une seule personne à qui il avait pu appartenir : Evelyn. Tout en réfléchissant à cela elle remarqua que le programme était vieux d'un an.

Elle crut, tout d'abord, qu'Evelyn elle-même s'en était servi pour caler la croisée, et, par conséquent, qu'Evelyn avait dû passer une nuit dans cette chambre. Mais l'ignorance totale témoignée par Stephen, au sujet d'Evelyn, paraissait écarter cette hypothèse.

Pourtant, il y avait autre chose : elle n'avait pas oublié le treissaillement rapide, à peine dissimulé, de Deremid en entendant prononcer le nom de Corne.

Elle envisagea les conséquences que cela entraînait, mais chassa, aussitôt, cette idée. Il faudrait admettre que Stephen mentît délibérément et son orgueil lui interdisait d'ajouter foi à une telle supposition. La véritable solution était, devait être toute simple.

Elle demeura un long moment immobile, le programme à la main. Elle faisait le point. Il y avait eu, d'abord, cette étrange communion dans laquelle elle s'était trouvée avec Evelyn; ensuite, le rêve; et, maintenant, ceci. C'était la troisième fois, en quelque sorte, qu'elle rencontrait Evelyn dans cette chambre.

. . . . . .

Elle s'éveilla, le lendemain matin, sans penser au programme. Tout était, maintenant, effacé pour elle par l'imminence de son départ, et la décision de Deremid qui avait décrété qu'elle devait s'en aller aujourd'hui même. Elle s'attarda, quelques instants, dans la chaleur du lit, en proie à une amertume pleine de révolte. Une vie nouvelle avait surgi pour elle, comme une fleur, pour être aussi vite coupée. Elle supposa qu'elle le reverrait tout de même avant son départ, mais elle éprouva, soudain, le désir de couper court à tout cela, et d'avoir quitté la maison bien avant le retour des deux domestiques.

Elle constata que sa montre s'était arrêtée. Sautant du lit, elle tira les rideaux et vit que le soleil était déjà haut dans le ciel. En abaissant ses regards vers le jardin, elle remarqua que l'eau s'était retirée, au point de n'être plus qu'un mince filet à la base des murs. Toutes les haies étaient de nouveau visibles, et quelques-uns des parterres les plus surélevés étaient déjà secs. Elle devina que la route de Pensley devait se trouver dégagée.

Quand il s'agit de s'habiller, elle se dit que ses propres habits séchaient, sans doute, quelque part au rez-de-chaussée. Elle s'enve-

***

loppa donc étroitement dans la robe de chambre chinoise qu'elle avait conservée, et descendit vivement à la recherche de ses habits.

Elle ne trouva ses vêtements, ni dans le salon, ni dans la cuisine, et il n'y avait pas trace de Stephen. A la vieille horloge, il était déjà dix heures et demie et, pourtant, aucun préparatif n'avait été fait pour le déjeuner. Elle en déduisit qu'il devait être encore au lit et se décida de frapper à sa porte pour lui demander où il avait mis ses habits.

Elle hésita un instant devant la porte. Elle eut, de nouveau, une appréhension de la brusque colère qu'il pourrait montrer. Au moment où elle levait la main pour frapper à la porte, elle perçut un bruit étrange venant de l'intérieur de la pièce. Elle écouta attentivement, et il lui sembla entendre une plainte sourde, un murmure plein d'incohérence ou de douleur. Alors, elle prit une résolution soudaine et entra sans frapper.

Elle vit que le visage de Stephen était d'un gris cireux. Ses cheveux étaient ébourriffés et mouillés de sueur, ses yeux très agrandis et d'un éclat étrange. Dans le silence, elle entendit ses dents claquer faiblement lorsqu'il tourna lentement la tête vers elle pour la dévisager.

Courant à lui, elle tomba à genoux à côté du lit. Elle vit ses traits se contracter douloureusement comme il murmurait d'une voix entrecoupée :

— Malaria.

Se relevant, elle jeta un regard autour de la pièce. Elle se sentait d'autant plus impuissante qu'elle avait grandement besoin d'aide. Bien qu'elle eût suivi des cours de la Croix-Rouge quelques années auparavant, elle ne se rappelait plus que les remèdes courants pour les fièvres les plus ordinaires : bouillons de légumes, pilules, couvertures chaudes.

Stephen parut deviner ce qui la troublait, car il murmura, de nouveau, de cette même voix basse, haletante :

— Cherchez la quinine. Dans mon bureau, en bas. Vous trouverez les clefs sur cet anneau.

Elle prit l'anneau sur la coiffeuse et descendit. La nécessité d'intervenir, la pitié et la crainte qu'elle éprouvait à son sujet, lui firent oublier que, grâce à la fièvre de Stephen, elle avait libre accès aux deux pièces défendues. Tout cela était effacé par la panique qu'elle éprouvait à l'idée qu'il dépendait uniquement d'elle en ce moment. Elle ouvrit la porte du bureau qui était fermée à clef et entra. C'était autant une bibliothèque qu'un bureau, les murs étaient garnis de rayons remplis de livres. Elle vit aussi une vitrine contenant des trophées et des souvenirs de jeunesse, un bureau plat couvert de papiers et une petite commode en acajou verni qui faisait face à la porte. Elle décida de chercher, d'abord, la quinine dans cette commode avant de fouiller le bureau.

Elle put ouvrir ce meuble à l'aide de la plus petite des clefs sur l'anneau. Le devant bombé s'ouvrit révélant des petits tiroirs. Elle tira, d'abord, celui du haut, résolue à les examiner un à un jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la quinine; elle enlevait chaque tiroir hors de son logement pour le mettre en pleine lumière.

Les trois premiers étaient remplis d'un fouillis hétéroclite d'objets conservés soit par raison sentimentale soit par une manie de conservation : pièces de monnaies, timbres étrangers, petites écailles de porphyre, quelque perles de corail.

Le quatrième contenait une petite boîte en carton, fermée par un élastique, comme celles qui servent aux bijoutiers. Elle l'ouvrit et vit un objet en or reposant sur une couche d'ouate.

Elle le posa lentement sur la paume de sa main gauche. Il n'était pas nécessaire de jeter un deuxième coup d'œil sur la broche en or qui reposait dans sa main, la broche en or qui était offerte à tous les professeurs de Corne quand elles avaient terminé deux années de professorat. Il ne s'agissait pas, cette fois, d'une simple coïncidence, d'un bout de papier porté par le vent et ramassé par hasard. Cette broche avait appartenu à Evelyn, qui l'avait donnée à Stephen. Et il l'avait conservée.

En se rendant compte de ceci et de tout ce que cela impliquait, Marian ne songea plus à Stephen. Acceptant, comme elle était bien obligée de le faire, que cette découverte démentait toute coïncidence, elle en demeurait étourdie. En venant s'ajouter au programme calant sa croisée, la broche qu'elle tenait dans sa main unissait d'une façon extraordinaire les deux personnes auxquelles elle tenait le plus : Evelyn qui avait été son amie, et Stephen qui lui avait fait entrevoir un monde nouveau. Déjà, elle ressentait le tourment de se demander combien puissant ce lien avait pu être? Il lui fallait désormais accepter le fait qu'Evelyn avait séjourné dans cette maison, dans cette chambre, avant qu'elle fût partie pour se perdre au milieu des marais. Cela n'impliquait nullement qu'il se fût passé quoique ce soit entre Stephen et elle. Pourquoi, cependant, s'il ne s'était agi que d'une connaissance ordinaire, Stephen eût-il nié connaître Evelyn?

Parvenue à cette impasse, elle renonça d'en trouver l'explication et se rappelant la raison qui l'avait amenée dans le bureau, elle replaça la broche dans sa boîte qu'elle remit dans le tiroir, puis tira distraitement le tiroir suivant. Elle y trouva la quinine.

Lorsqu'elle regagna la chambre à coucher, elle vit que les yeux de Stephen étaient de nouveau grands ouverts, et que sa fièvre paraissait s'apaiser. Il la regarda, les yeux brillants, et ses regards tombèrent sur le flacon de cachets qu'elle tenait à la main. Et maintenant qu'elle le retrouvait, il lui parut presque impossible de ne pas lui parler immédiatement d'Evelyn. Elle dut avoir recours à toute sa force de volonté pour se rappeler dans quel état la fièvre l'avait mis.

Elle chercha un verre d'eau et il avala trois cachets. Il fit une grimace, en essayant de sourire, et il parut ainsi si jeune, si impuissant qu'elle dut faire appel à toute sa volonté pour éviter d'être, de nouveau, maternellement attirée vers lui.

Il se pencha de côté contre l'oreiller et ferma les yeux. Elle put suivre les effets de la quinine, d'après les soupirs qu'il poussait et à la façon dont ses traits se détendaient peu à peu. Sa respiration devint plus régulière, puis plus lourde et elle devina qu'il s'était endormi.

Dès qu'il fut endormi, l'effet exercé par son charme déclina, et elle sentit à nouveau l'amertume d'avoir été trompée. Elle savait qu'Evelyn était venue ici, et que Stephen lui avait délibérément menti; mais elle voulait croire encore qu'il ne s'agissait entre Stephen et Evelyn que d'une rencontre fortuite. Evelyn avait pu arriver à cette maison, la dernière au bord des marais, comme elle l'avait fait elle-même, par un soir de tempête, après avoir perdu son chemin. Elle n'y avait peut-être accepté qu'un abri temporaire et un peu de nourriture. Elle pouvait très bien n'avoir rien offert que sa compagnie dont la valeur se trouvait décuplée dans cette solitude. Le programme de l'Ecole n'avait peut-être aucune signification personnelle.

Quant à la broche... Il était impossible de nier qu'une raison sentimentale, personnelle, s'y rattachait ainsi qu'à sa cachette. En admettant même qu'Evelyn l'eût perdue dans la maison, au lieu de la donner à Stephen, la façon dont ce dernier l'avait conservée évoquait une idée sentimentale.

Peut-être considérait-il la visite d'Evelyn comme un événement dans sa vie? D'ailleurs, même s'il avait simplement trouvé la broche après le départ d'Evelyn, il lui était impossible de jamais la lui rendre.

Mais alors pourquoi ne lui avait-il pas dit à elle, l'amie d'Evelyn, qu'il l'avait connue, qu'elle était venue ici et qu'il avait été le dernier à la voir avant sa mort? Tout revenait à cela. A moins que l'explication fût, comme elle l'avait cru tout d'abord, et comme elle essayait encore de le croire, qu'il ne lui avait rien dit précisément *parce qu'elle était l'amie* d'Evelyn, et qu'il avait décidé de ne pas la tourmenter.

Son instinct et la confiance née de la rapide intimité établie entre eux, luttaient maintenant en elle, avec le soupçon naturel à toute personne qui a été brusquement éclairée, soit par ses propres recherches, soit par des preuves extérieures. Son instinct était sur le point de l'emporter, et elle se sentait déjà réconfortée, quand tout à coup elle songea au cœur en or. Elle connaissait Evelyn et elle savait ce que ce petit cœur en or signifiait pour elle; elle l'avait porté nuit et jour, l'ayant assujetti à son poignet par une mince chaînette. Si Stephen le possédait, si Evelyn le lui avait donné, c'est qu'elle l'aimait.

Tout en examinant la chambre, elle comprit que l'atmosphère de dissimulation et de réticence de cette maison commençait à l'obséder. Portes verrouillées, chambres secrètes, commodes et bureaux munis de cachettes. Elle se surprit instinctivement à faire l'inventaire de cette pièce-ci, cherchant à y découvrir les cachettes pouvant contenir le cœur d'or.

Elle se mit à les compter : à gauche de la haute fenêtre, se trouvait le lavabo, à sa droite, la table de toilette sur laquelle était posé un miroir rond. En face de la cheminée, le long du mur à droite de la porte, il y avait une commode. Plus loin, repoussé dans l'encoignure se dressait un cabinet en acajou, contenant dix tiroirs un peu plus profonds que ceux dont les collectionneurs se servent pour ranger des monnaies ou des œufs d'oiseaux. Du côté opposé

de la pièce, encastré dans le mur au-dessus de la cheminée, elle remarqua une petite armoire carrée avec une poignée en cuivre, qui ressemblait à un coffre-fort.

Son désir d'obtenir une assurance, même au coût d'une désillusion, luttait en elle avec sa conscience. C'était sûrement le moment propice. Stephen était endormi et impuissant, les clefs étaient à portée de sa main, elle avait même une excuse toute trouvée pour expliquer ses recherches au cas où il se réveillerait : elle pouvait donc toujours lui dire qu'elle cherchait un autre médicament pour lui.

Pourtant, c'était précisément le fait de l'impuissance actuelle de Stephen qui l'empêchait de poursuivre ses recherches. Deux fois ses regards allèrent des clefs au cabinet. Sa main s'étendit même pour les prendre, mais se retira. Puis, la décision fut prise, car elle entendit tout à coup le bruit d'une auto dehors dans la cour.

CHAPITRE XII

Elle fut de nouveau envahie par un sentiment de gêne à la pensée de rencontrer Sturrock et Mrs. Ranger. Il lui était désagréable d'être trouvée ainsi dans la chambre de Stephen, d'autant plus qu'elle se rappela brusquement qu'elle n'était pas encore habillée.

Elle jeta un regard vers lui. Il dormait toujours paisiblement et respirait avec beaucoup plus de facilité. Alors, elle sortit et s'attarda un instant dans le corridor. Son premier mouvement fut de regagner sa chambre, mais elle comprit qu'elle avait un devoir à accomplir envers Stephen. Mrs. Ranger savait sans doute ce qu'il fallait faire pour combattre la malaria. Et, en tous cas, il lui fallait retrouver ses habits.

Elle se mit à descendre silencieusement les escaliers. Comme elle parvenait au tournant, un homme fort grand et une petite femme replète pénétrèrent dans le hall venant de l'arrière de la maison. Son pied droit glissa sur les marches cirées et heurta la plinthe. A ce bruit, l'homme releva les yeux et la regarda.

Et, comme il la regardait, une expression surprenante passa sur son visage. Ahurissement, crainte, et résignation : ce fut ainsi qu'elle interpréta les trois vagues successives d'émotion qui altérèrent son visage. En lui rendant son regard, elle vit que ses yeux s'étaient abaissés et remontaient lentement le long de ses jambes jusqu'aux plis de la robe de chambre chinoise, et à cet instant même, elle comprit pourquoi il la regardait ainsi. Tout invraisemblable que ce fût, elle comprit qu'en ce bref instant, il avait cru voir Evelyn.

Puis, quand le regard de l'homme parvint à son visage, il exprima brusquement un vif soulagement, et il lui adressa un sourire mi-furtif mi-embarrassé. Elle vit que Mrs. Ranger la fixait également en souriant, et, comme son sourire était empreint à la fois de

sympathie et de gaîté, Marian en fut comme réchauffée et dit sans autres préliminaires :

— M. Deremid est alité avec une attaque de malaria. Je lui ai donné de la quinine et il dort en ce moment.

Le sourire de Mrs. Ranger se mua aussitôt en une expression de vigilance énergique où se lisait la compétence de l'infirmière. Elle hocha la tête et monta rapidement en poussant Sturrock de côté. Marian s'écarta pour la laisser passer et la suivit ensuite jusqu'au premier étage.

Stephen s'éveilla comme elles se penchaient sur lui. Il bougea, murmura quelques paroles inintelligibles, et ouvrit les yeux. Mrs. Ranger lui sourit et lui caressa doucement le front, lui prit le pouls, puis lui releva la paupière droite et lui examina l'œil. Elle alla, ensuite, vers la petite armoire qu'elle ouvrit. Marian se surprit à noter que cette armoire n'était pas fermée à clef. Mrs. Ranger y prit un thermomètre et sourit à la grimace que Stephen lui adressa lorsqu'il ouvrit docilement la bouche. Ayant pris sa température, elle jeta un coup d'œil sur le thermomètre avant de le laver et de le replacer dans l'armoire. Puis, elle sortit deux bouteilles, mélangea deux cuillers de leurs contenus dans un verre, et y ajouta un peu d'eau. Stephen avala la potion, lui sourit et referma les yeux. Alors, elle fit signe à Marian, et elles quittèrent toutes deux la pièce.

Sturrock les attendait dans le corridor, tortillant sa casquette entre ses doigts. L'inquiétude et l'impatience se lisaient sur son visage, et Marian se dit qu'il ressemblait à un grand chien poilu et fidèle veillant au chevet de son maître. Mrs. Ranger lui adressa quelques paroles rassurantes et Marian les regarda un instant, comme ils conversaient ensemble, notant leur aspect à tous deux.

Ils ressemblaient, en apparence du moins, à la description que Stephen avait faite d'eux. Sturrock pouvait avoir près de six pieds trois pouces de haut, bien que sa façon de se tenir courbé en avant le fît paraître moins grand. Il avait un visage imberbe et maigre, avec un très grand nez, un menton fuyant et une bouche molle. Sous sa toison de cheveux filasse, ses petits yeux bleus avaient cette expression vide, si commune chez ceux qui travaillent seuls dans les grands espaces. Mais, malgré sa structure dégingandée, et ses pas traînants, elle comprit que Sturrock devait être très fort, ainsi que Stephen l'avait dit. Il y avait quelque chose de simiesque dans la façon dont ses longs bras, terminés par de gros poings rouges, pendaient à ses côtés. La petite silhouette alerte de Mrs. Ranger paraissait encore plus menue à côté de Sturrock. En la regardant, Marian se rappela la phrase qui dit que la perfection ne se trouve que dans les petites choses. Elle possédait bien tout le lustre et la fraîcheur dont la brève description de Stephen l'avait dotée : yeux bruns rieurs, cheveux à peine grisonnants, et le teint d'une jeune fille. Pourtant, elle paraissait fort réfléchie, et très capable de ténacité. Marian qui avait déjà pu apprécier sa compétence maternelle, se surprit à l'admirer tout en se sentant très attirée par sa personnalité. Comme ils pénétraient dans le hall, Mrs. Ranger devint tout à coup très affairée.

Elle dit :

— Jim, allumez les feux et allez ensuite nettoyer le gâchis laissé par les eaux à l'arrière de la maison.

Sturrock ricana et s'en fut. Elle se tourna alors vers Marian.

— Maintenant à nous deux, ma petite. Ne me croyez pas indiscrète, mais je crois que vous avez perdu vos habits? Cette belle robe de soie pourrait bien se transformer en linceul par un temps pareil si vous ne vous dépêchez pas de vous habiller.

Marian expliqua la situation, et Mrs. Ranger hocha la tête.

— Il y a une chaufferie derrière la cuisine. Soyez sûre que c'est là que se trouvent vos habits.

En effet, les vêtements étaient là, tout à fait secs mais encore tout raidis de boue. Mrs. Ranger sortit une brosse à habits très dure et se mit à les brosser vigoureusement, jusqu'à ce que la cuisine fut remplie d'un fin nuage de poussière.

— Voilà, ça ira pour le moment, dit-elle enfin. Je suis sûre que vous n'êtes pas trop fière pour porter une paire de mes bas, puisque je vois que vous avez déjà chaussé mes bottes de sept lieues.

Et elle désigna en souriant les bottes crottées.

— Elles m'ont sauvé la vie, dit Marian. Et Stephen... je veux dire Mr. Deremid, va-t-il aller mieux? Ne puis-je rien faire d'autre?

— Mon Dieu! non. Il ira bien maintenant. Vous lui avez administré la quinine à temps, et je viens de lui donner un somnifère; il transpirera dans son sommeil, ce qui fera baisser la fièvre. Je parie qu'il est sorti pendant la tempête?

— Oui, en effet. La nuit où je suis arrivée.

— Il a toujours un accès de fièvre quand il a été trempé. Il a attrapé cela à Salonique. Vous a-t-il dit que je suis infirmière?

— Oui. Il m'a dit beaucoup de choses sur vous.

— Des choses gentilles, j'espère?

— Très gentilles. D'après ce qu'il m'a raconté, vous paraissez l'avoir aidé et réconforté au moment où il en avait le plus besoin.

— J'ai fait de mon mieux. Dieu sait s'il en avait besoin, le pauvre garçon. Allons, ne vous tourmentez pas à son sujet. Il dormira comme une souche tout aujourd'hui et toute cette nuit, et se réveillera demain la langue un peu pâteuse, mais l'esprit et les yeux aussi clairs et nets que l'herbe nouvelle. Allez donc vous habiller, car je n'ai guère envie d'avoir deux malades sur les bras.

— J'y vais immédiatement, dit-elle, ajoutant avec quelque timidité : Croyez-vous que je pourrais déjeuner? Je n'ai pas eu grand temps pour manger.

— Bien entendu. J'ai les provisions de la semaine dans l'auto.

Des œufs, du bacon et du café excellent l'attendaient quand elle fut habillée. Elle dévora, et avait à moitié terminé son repas sous l'œil bienveillant de Mrs. Ranger quand elle se rappela tout à coup qu'elle devrait déjà être partie. Elle éprouva une vive reconnaissance que Mrs. Ranger se fût montrée aussi peu curieuse. Elle eût pu être agressive, indiscrète, fourbe ou sournoise. Au lieu de cela, elle s'était montrée ni hostile, ni servile, mais absolument naturelle et bien élevée, traitant une étrangère non seulement en hôte, mais en alliée.

Marian lui expliqua comment et pourquoi elle se trouvait là, mais un instinct, qui la poussait à essayer de prolonger son séjour aussi longtemps que possible, lui fit omettre de dire que, si ce n'était pour la maladie de Stephen, elle eût été depuis longtemps déjà sur la route de Pensley. Elle commençait à se convaincre que la découverte de la broche d'Evelyn rendait indispensable qu'elle prolongeât son séjour encore un peu. Sa tranquillité d'esprit pour l'avenir se trouvait liée à la recherche du cœur d'or. Si Stephen lui avait menti en lui cachant la vérité, alors, peut-être, sa foi serait-elle mortellement ébranlée. Il lui fallait donc rester, pour savoir. Loin du charme de sa compagnie, elle éprouvait un certain soulagement à songer que la fièvre de Deremid lui donnerait encore vingt-quatre heures de répit pour poursuivre ses recherches.

C'est ainsi qu'elle se mit à converser indifféremment de choses et d'autres sous le regard approbateur de Mrs. Ranger, et elle détourna exprès la conversation de Stephen, de la maison et des marais.

. . . . . .

Plus tard elle pria Mrs. Ranger de lui donner quelques sandwichs et lui ayant emprunté de nouveau ses bottes, elle sortit dans le soleil d'automne. Comme elle pataugeait dans les flaques, elle aperçut Sturrock qui lui sourit en portant la main à sa mèche couleur d'étoupe.

Elle suivit la piste par laquelle elle était venue, deux jours plus tôt, et s'arrêtant à la crête, elle jeta un regard vers la maison. Elle essaya de s'imaginer Evelyn regardant ainsi en arrière avec amertume et amour comme elle avait pu le faire; et, tout à coup, elle se dit avec un choc qu'il y avait encore un côté essentiel à cette affaire qu'elle avait inexplicablement négligée. S'il y avait eu de l'amour entre Evelyn et Stephen, alors ce dernier se trouvait doublement condamné pour avoir accepté l'amour d'Evelyn et l'avoir ensuite renvoyée. Il ne lui vint même pas à l'esprit que le contraire pouvait être vrai. Elle se contentait de se représenter Evelyn, debout à cet endroit même, dans le soleil, un an plus tôt, abandonnant son cœur auprès de Stephen et se retournant une dernière fois pour contempler sa maison.

Et alors une idée plus sombre lui traversa l'esprit. Peut-être Evelyn, ayant d'abord espéré, puis ayant perdu tout espoir, n'avait-elle jamais eu l'intention de regagner Corne et le monde? Peut-être s'était-elle délibérément dirigée, la mort et le désespoir au cœur, vers quelque marais où elle s'était enfoncée?

Le vent qui semblait toujours jouer autour de ces landes, passa en chantant au-dessus de sa tête. Elle remarqua parmi les bruyères plusieurs de ces sinistres taches verdâtres. Ces signaux de danger étaient suffisamment grands et visibles pour être évités de tous. Et Evelyn connaissait les marais.

Un pluvier doré plongea dans le ciel au-dessus de sa tête en sanglotant désespérément. Elle retrouva un peu de son entrain en sentant la bruyère souple rebondir sous ses pas. Elle éprouva, tout à coup, la sensation d'être libérée d'une trame de sortilèges, de

l'attrait de Stephen et de l'exigence d'Evelyn. Et elle put même, pendant quelques instants, songer sérieusement à faire demi-tour et se diriger directement vers Pensley sans regagner la maison du vallon.

Pourtant, elle savait qu'elle devait y retourner autant pour sa propre tranquillité d'esprit que par amitié pour Evelyn.

. . . . . .

Le jardin était vide lorsqu'elle y rentra. Un soleil écarlate se couchait rapidement, faisant clignoter les fenêtres de la façade ouest comme des yeux injectés de sang. Elle la contourna, et puis, reconnaissant le fenil surélevé sur lequel Stephen s'était tenu, elle se mit à examiner distraitement les fenêtres au-dessus. Elle éprouva un légère excitation en constatant que, à peu près en face du bout de lambris qui, à l'intérieur, avait rendu un son creux lorsqu'elle l'avait heurté, se trouvait une petite fenêtre très poussiéreuse, aux barreaux rouillés, et qui paraissait un peu plus rapprochée des deux fenêtres qui la flanquaient de chaque côté que des autres ouvertures de cette façade. Elle résolut, aussitôt, de grimper dans le fenil pour l'examiner de plus près, et elle était en train de monter l'escalier qui y donnait accès, quand elle se rendit tout à coup compte qu'elle était surveillée. Jetant un regard par-dessus son épaule, elle aperçut Sturrock qui la considérait en ricanant. Il portait sa bêche sur l'épaule comme un fusil, et il en frappa maintenant le manche en un salut moqueur. Elle lui rendit son salut, et s'éloignant de l'échelle rentra dans la maison.

. . . . . .

Elle dîna avec Mrs. Ranger dans la cuisine. Stephen dormait toujours profondément et Sturrock avait regagné ses quartiers. Bien qu'il fût presque illettré, il avait, paraît-il, un goût passionné pour la musique, et passait des heures à écouter les disques du gramophone que Stephen lui avait acheté.

Pendant un certain temps, la conversation ressembla à celle de la matinée. Mrs. Ranger se révéla une source inépuisable d'informations sur les oiseaux et les plantes sauvages des marais. Mais Marian fut prise à l'improviste lorsqu'elle lui demanda tout à coup :

— Alors, d'après ce que je comprends, vous ne l'aviez jamais rencontré auparavant?

— Non. Je l'ai vu pour la première fois lorsque je suis venue ici afin de me réfugier pendant l'orage.

— Pourquoi paraissez-vous si certaine de cela.

— Parce qu'il n'est jamais allé plus loin que Pensley depuis que je suis revenue ici avec lui en quittant l'hôpital, voici plus de vingt ans.

— Alors, il a vécu tout seul depuis lors?

— Oui, sauf Sturrock et moi, si vous nous comptez.

— Mais sûrement... Mais cela me paraît fort regrettable. Car il pourrait être si vivant et briller dans n'importe quelle société. Et puis, c'est un écrivain. Comment peut-il trouver des idées, s'il vit ainsi en ermite?

— Il lit. Il réfléchit. Il est heureux ici, et il s'y porte toujours

bien, sauf ces quelques attaques de fièvre. Mais, croyez-moi, la paix et la santé compensent amplement bien des choses.

— Oui, je comprends cela, naturellement. Je me rends compte que cet endroit est ravissant, même s'il me paraît si solitaire. Je suppose que vous avez parfois des visiteurs?

Mrs. Ranger hocha la tête.

— Vous voulez parler des touristes? Cette engeance ne fait pas long feu ici. M. Stephen a une façon à lui de recevoir les touristes, et moi, j'ai la langue bien pendue. Et, si aucun s'avisait de rouspéter, nous n'avons qu'à produire Jim Sturrock, les manches retroussées.

Marian se raidit.

— Pourtant, il doit, parfois, se présenter des personnes que vous ne pouvez pas renvoyer? Des promeneurs égarés sur les marais, ou surpris par un orage qui viennent ici en quête d'abri... comme moi?

Mrs. Ranger la considéra d'un air pensif. Elle semblait hésiter avant de répondre comme si elle se décidait à faire une confidence. Enfin elle dit :

— Bizarre que vous disiez cela! Très bizarre! Peut-être ne devrais-je pas en parler. Du reste, il ne s'agit de rien de confidentiel. Seulement, cela pourrait faire du mal à Mr. Stephen si on lui en parlait de nouveau.

Marian inclina la tête. Il lui était impossible d'articuler une parole. Car elle allait certainement entendre la confirmation de ses soupçons, davantage peut-être...

— Il y a presque un an de cela, jour pour jour, à l'automne, une jeune fille est arrivée ici. Elle traversait les marais à pied, et avait perdu son chemin, comme vous. Elle vint frapper à notre porte. Vous me l'avez rappelée par votre démarche et votre expression. Avez-vous remarqué comme Jim Sturrock vous a dévisagée lorsque vous descendiez les escaliers dans cette robe de soie? J'ai deviné ce qu'il pensait; il a cru qu'*elle* s'était décidée à revenir, comme elle a toujours dit qu'elle le ferait.

Elle remarqua l'expression surprise de Marian, et fit un signe affirmatif de la tête.

— Oui. Elle avait bien projeté de revenir. Je crois qu'elle aimait ces marais et cette maison. Je ne doute pas qu'elle revienne un de ces jours.

Marian faillit s'écrier :

« Mais elle est morte! ».

Car cela semblait à peine croyable qu'aucune nouvelle de la mort d'Evelyn ne fût parvenue même dans cette région écartée. Mais, avant qu'elle pût parler, Mrs. Ranger ajouta :

— On a fait courir le bruit que'lle s'était perdue dans une des fondrières des marais. Nous avons même reçu la visite des policiers de Pensley, — ces grands dadais — qui ont fourré leur nez partout pour découvrir dans quelle direction elle était partie. Comme si elle pouvait se perdre dans une fondrière en plein jour!

— Dans quelle direction est-elle partie?

— Vers Brickfell. Elle était venue de là. Non que je l'aie vue

partir, car Sturrock et moi étions tous deux à Pensley, ce jour-là. Mais je sais qu'elle est partie en plein jour, car elle n'était plus à la maison quand nous sommes revenus, un peu après midi. Mr. Stephen l'a vue partir.

Elle hocha la tête d'un air méditatif.

— Ils s'accordaient joliment bien ces deux-là. Cela lui a fait du bien qu'une femme jeune et jolie entre dans sa vie, même pour si peu de temps. C'est pourquoi je vous demande de ne pas lui parler de tout cela. Je crois qu'après son départ, il a regretté de ne pas lui avoir demandé de rester.

. . . . . .

Plus tard, Marian demeura assise seule dans le salon à fixer le rougeoiement du feu qui s'éteignait. Mrs. Ranger était montée se coucher, et elle se disposait à la suivre, bien qu'elle fût trop lourde de pensées pour dormir. Elle songea à Stephen et à Evelyn nonchalamment, vaguement, comme à deux silhouettes plus grandes que nature, symboliquement unies par la chaîne d'or du cœur.

Le cœur d'or éveilla, comme toujours, l'idée de cachettes possibles. Stephen était dans sa chambre à coucher, son bureau était inoccupé et libre, et elle se rappelait distinctement maintenant que, dans sa hâte, et à la suite du choc qu'elle avait éprouvé en découvrant la broche, elle avait négligé de fermer à clef le meuble dont quatre ou cinq tiroirs restaient encore à examiner. Elle se décida à agir, écartant résolument tous ses scrupules : car c'était peut-être la dernière chance qu'elle aurait de fouiller cette pièce. Demain, à en croire Mrs. Ranger, Stephen serait presque rétabli, mais, cette nuit, il était encore retenu dans sa chambre, de sorte que le bureau devait être encore ouvert.

Elle alluma une bougie, souffla celles du salon, et descendit vers le bureau. Elle avait enlevé ses souliers et les tenait dans sa main gauche mais, même à travers les bas épais de laine de Mrs. Ranger, les dalles de pierre lui glaçaient les pieds.

Parvenue au bureau, elle tourna doucement le bouton de la porte. Celle-ci s'ouvrit, elle entra, allant directement au meuble, et appuya sur la poignée. Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte que quelqu'un l'avait refermé à clef.

Quittant la pièce, elle remonta lentement les escaliers. Quelque chose la poussa à s'arrêter, une minute, au tournant de son corridor avant de s'engager dans celui-ci. A l'extrémité, une faible lueur et un léger mouvement retinrent son attention. Son cœur se serra, mais elle reconnut aussitôt Mrs. Ranger qui, en robe de chambre, sortait de chez Stephen. Elle tira la porte derrière elle et la ferma à clef de l'extérieur. Puis, elle mit la clef dans la poche de sa robe de chambre avant de s'éloigner à pas feutrés.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, Mrs. Ranger vint la réveiller et lui apprit que la fièvre de Stephen était tombée. Il était encore très faible, mais son esprit était, de nouveau, tout à fait clair, comme elle l'avait prévu. Il pourrait même se lever plus tard dans la journée, après avoir pris quelque nourriture. Marian se surprit à espérer qu'il n'en ferait rien, du moins pas aujourd'hui.

S'attardant au lit, elle songea à sa visite de la nuit précédente. La fermeture des tiroirs du bureau était facile à expliquer. Pendant qu'elle se promenait, la veille, Mrs. Ranger avait dû aller voir Stephen et s'était emparée du trousseau de clefs, en bonne gouvernante qu'elle était. Elle avait, sans doute, tenu très naturellement, après son absence, à inspecter les différentes pièces de la maison et avait dû trouver le meuble entr'ouvert. Mais c'était assez bizarre qu'elle n'eût pas fermé également la porte du bureau.

Marian eut tout à coup une pensée étrange : peut-être Mrs. Ranger avait-elle volontairement laissé la porte du bureau ouverte, alors que le meuble était fermé à clef, afin de lui donner un avertissement bienveillant. Maintenant qu'elle y songeait, ce n'était pas impossible. Mrs. Ranger savait que Stephen et Evelyn avaient peut-être été plus que de simples amis, et elle devait aussi savoir qu'elle était allée au moins une fois dans le bureau pour y chercher de la quinine.

Mais il était plus que probable que Mrs. Ranger avait refermé le meuble à clef parce qu'il était une « cache » favorite de Stephen, et elle avait laissé la porte ouverte ayant sans doute l'intention de revenir nettoyer la pièce plus tard.

Quant à l'autre incident, le fait que Mrs. Ranger venait de fermer à clef la porte de la chambre de Stephen *de l'extérieur*, il pouvait également s'expliquer d'une façon toute banale et raisonnable. Peut-être Stephen souffrait-il de quelque phobie inoffensive, une faiblesse mentale laissée par la guerre? Peut-être aussi une fièvre de cette espèce provoquait-elle chez ses victimes des phénomènes de somnambulisme?

Elle revêtit rapidement son costume de tweed, et enfila les bas de Mrs. Ranger. Elle envisagea, un instant, l'idée d'entrer voir Stephen, mais la repoussa.

Mrs. Ranger qui faisait frire du bacon, l'aperçut par-dessus son épaule.

— Est-il vraiment remis? demanda Marian.

— Tout à fait. Peau fraîche, yeux clairs et brillants comme ceux d'une alouette. Bien entendu, il n'est pas encore très solide sur ses jambes, et se sent assez faible.

Et elle ajouta, comme pour elle-même :

— Ce n'est pas un mal qu'il soit faible.

— Pourquoi?

— Je songeais aux nuits.
— Vous voulez dire qu'il dormira mieux s'il est faible.
— Oui, c'est cela que je voulais dire. Tenez, voici votre bacon.
Elle le fit tomber de la poêle sur l'assiette.
— Qu'avez-vous l'intention de faire après déjeuner?
— Je n'en sais rien. Je n'y ai pas songé.
« Mrs. Ranger, je désire vous demander quelque chose. Répondez-moi franchement, je vous prie. Cela vous dérangerait-il beaucoup si je passais encore une nuit ici?
Il y eut une pause imperceptible avant que Mrs. Ranger secouât la tête.
— Non. Vous m'aideriez même en restant cette nuit encore.
— Croyez-vous que cela l'ennuiera?
— Il devrait être heureux de la distraction. Il n'en a pas eu depuis l'an dernier, à la même époque.
Marian se leva.
— C'est cela que je n'arrive pas à comprendre. Vous dites qu'il aime la compagnie et qu'elle est bonne pour lui. Et, pourtant, il a élevé, depuis vingt ans, un mur entre lui et le monde. Pourquoi cela? Il doit y avoir une raison autre que sa santé et son amour de la paix.
Mrs. Ranger inclina la tête, mais elle dit simplement :
— Je m'attendais à ce que vous me demandiez cela. Vous l'aimez, n'est-ce pas?
— Oui.
— Je le savais. Ce fut la même chose avec *l'autre,* l'année passée, et voilà encore un point de plus de contact entre vous. Cela vous fâchera-t-il si je vous pose franchement une question?
— Non.
— Ne sentez-vous pas qu'il pourrait arriver à vous aimer à son tour?
— Si, en effet.
— Je le regrette. Non que je doute pas qu'il éprouve un sentiment pour vous. Comprenez-moi. Je ne suis pas jalouse, comme vous pourriez le croire. Je vous parle comme une femme à une autre parce que vous me plaisez. Je ne veux pas vous voir désespérée, ni lui non plus. Peut-être encore moins lui que vous. Vous, vous avez le monde entier devant vous pour oublier; mais lui, son désespoir serait terrible car il continuerait à le nourrir ici, dans sa solitude.
— Comment pourrait-il être désespéré?
— Oh! Ce n'est pas difficile, mais je ne crois pas que vous le compreniez très bien. C'est l'homme le meilleur que je connaisse. Je l'aime comme mon propre fils. Mais il n'a plus rien à faire, maintenant, dans le monde extérieur.
Son regard s'adoucit.
— Songez à son histoire. En quittant l'école il a passé par des expériences cruelles qui eussent fait blanchir un homme. Vous avez bien vu ce qui est arrivé à ces garçons qui, au début de la Grande Guerre, ont cru qu'il s'agissait d'une magnifique aventure, dans laquelle ils seraient tous des héros. Vous pouvez donc deviner

l'espèce de gosse qu'il était alors. Blessé, on l'a laissé pour mort. Je l'ai vu revenir lentement à la vie. Il détestait la vie alors; il haïssait le monde et tout ce qu'il contenait. Car les choses qu'il avait cru si belles n'étaient pas si belles après tout. Alors, en quittant l'hôpital, il a élevé un mur, comme vous dites, entre le monde et lui. Et chaque année, derrière ce mur, il se retranche un peu plus. Quand, par hasard, le monde réussit à parvenir jusqu'à lui, il pense, tout d'abord, qu'il aimerait bien y rentrer. Au début, il le croit et il est sincère. Maintenant, il est comme un crabe qui a perdu la plus grande partie de sa carapace.

— Vous croyez vraiment cela?

— Je le sais. Et il le sait aussi, dans son for intérieur. Et, comme c'est un chic type, il préfèrera renoncer à tout pour vous épargner, après, une longue souffrance...

— Je voudrais savoir une chose. Est-ce que cela s'est passé ainsi, l'année dernière, à cette époque.

Mrs. Ranger hésita un instant avant de répondre :

— Peut-être. Mais il l'a renvoyée.

— Enfin, d'après ce que vous dites, Stephen pourrait vraiment aimer, ou, du moins, le croire sur le moment, mais il ne pourrait continuer parce qu'il s'est détaché du monde. Parce qu'il n'est vraiment en sécurité que derrière son mur. C'est cela que vous voulez dire?

— Oui, c'est cela.

— Mais si nous consentions à vivre avec lui, séparées du monde, derrière le mur?

Mrs. Ranger secoua la tête.

— Non, c'est inutile, vous dis-je. Il accueillera volontiers un étranger, comme distraction, pour un moment, comme s'il s'agissait d'un oiseau rare. Mais pas pour longtemps. Même s'il vous aimait beaucoup, d'ici un mois, vous mettriez ses nerfs à vif. Je le sais, il le sait, et je désire que vous le sachiez aussi.

— Cependant, je resterai encore cette nuit.

— Oui. Vous le reverrez, cela devrait vous êtres plus facile, maintenant que vous savez.

— Plus facile?

— Quand il vous dira de partir.

Sturrock entra en traînant les pieds avec ses souliers cloutés, faisant jaillir des étincelles des dalles de pierre. Il leur adressa un sourire et passa dans la beurrerie.

Mrs. Ranger lui sourit avec sympathie.

— Croyez-moi. Je regrette d'avoir dû parler ainsi. Mais je ne pouvais faire autrement.

— Je le comprends très bien.

— Je vois ce que vous pensez. Vous croyez que j'ai exagéré. Que ce que j'ai dit pouvait arriver à toutes les autres femmes sauf à vous. Toutes les femmes pensent ainsi, ma chère. C'est pourquoi elles souffrent.

— Oui. Vous m'avez dit ce que vous pensez, et je vous en suis reconnaissante.

Marian hocha la tête.

— Je crois que je vais aller un peu au soleil. Voulez-vous me prévenir s'il descend?

— Je viendrai vous le dire moi-même. Il y aura encore du soleil demain pour votre départ, car le beau temps durera avec la lune. Et maintenant, excusez-moi, mais j'ai du travail qui m'attend.

Dans le jardin, Marian avisa un banc de bois serré entre deux murs croulants. Là, en plein soleil, à l'abri de toute brise possible, il faisait aussi chaud qu'en plein juillet. Des pétales de chrysanthèmes, arrachés par la tempête, étaient amoncelés en tas roses à ses pieds, et des papillons sommeillaient, sur la vigne, au-dessus du mur.

Elle dut s'endormir, un instant, car elle se rendit brusquement compte, avec un sursaut, que Sturrock, avec deux chiens sur ses talons, se tenait devant elle. C'étaient des *border-terriers*, de rudes bêtes, au poil ras, et aux têtes rondes.

Sturrock la regardait en ricanant appuyé sur un rateau. Elle en conçut un certain embarras, et, afin de dire quelque chose, elle lui demanda le nom des terriers.

A cette question, le sourire de l'homme s'élargit.

— Caïn et Abel. Caïn, c'est celui qui a une tache brune sur son derrière. Vous voyez?

Il laissa tomber le rateau, ramassa le chien par la peau du cou, et le lui tendit, se penchant si près d'elle qu'elle put sentir son odeur de sueur et de bière.

— Allons! Faites-lui une caresse. Il ne mordra pas une jolie dame comme vous.

Elle caressa le chien qu'il laissa ensuite retomber. Dans le regard de Sturrock, il y avait un mélange de servilité et d'insolence. Malgré son menton fuyant et son front bas, son visage avait du caractère à cause peut-être de la cruauté de sa bouche, et du regard hardi de ses yeux couleur de porcelaine bleue. Et, notant le renflement de ses muscles sous ses manches retroussées, elle se rappela la remarque de Mrs. Ranger : elle comprit que les touristes pouvaient avoir peur de lui.

Afin de détourner le regard de Sturrock, elle dit :

— A quoi employez-vous ces chiens?

— A chasser les blaireaux. J'y ai, du reste, déjà perdu plusieurs chiens. C'est un chic sport, Miss. Y a des fois, où c'est le vieux blaireau qui gagne et des fois, où c'est les chiens. Mais pour moi, peu m'importe. Car il y a toujours du sang sur les pierres.

L'indignation surmonta l'inquiètude de Marian.

— Comment ça? Pourquoi aimez-vous voir souffrir les animaux?

— Je ne sais pas. Mais ça me plaît. Les humains aussi du reste. Pourquoi pas? Je me souviens que le pasteur m'a dit un jour, qu'autrefois les gens se réunissaient pour voir les sorcières griller sur leurs bûchers.

Ses yeux pâles jetèrent les lueurs étranges.

— J'aurais aimé cela! Par le ciel, oui! Quand j'étais gosse, j'arrachais les pattes des mille-pattes, une à la fois. Maintenant, je chasse les blaireaux. Un jour, j'ai attrapé un corbeau dont l'aile était

cassée. Alors je l'ai suspendu par une ficelle à un poteau et j'ai regardé ses copains le dépouiller vivant.

La lueur s'éteignit dans ses yeux.

— Mais il n'y a pas grand plaisir à tuer des bêtes sauvages. Tandis que des hommes et des femmes...

Toute écœurée qu'elle fût, Marian se demanda un instant s'il ne se moquait pas d'elle, car tout cela paraissait trop fort pour être vrai. Puis elle regarda son visage et fut convaincue. Sturrock était le véritable type du sanguinaire, moins dégénéré que doué d'une imagination morbide, et chez qui la cruauté naturelle subsistait, sans être contenue par la pitié.

Elle vit qu'il promenait sur elle un regard approbateur. Sa lèvre inférieure brillait, humide. Et il ricanait doucement.

Elle se leva brusquement et voulut passer devant lui. Mais il continua à sourire, les yeux presque blancs dans le soleil et lui barra la route. Elle se sentit à la fois furieuse et impuissante, et elle se demanda s'il ne lui fallait pas parler de Stephen, quand elle vit Mrs. Ranger qui se dirigeait vers elle, venant de la maison.

Mrs. Ranger dit :

— Il désire vous voir. Tout de suite. Chez lui.

Et, comme elle s'éloignait, elle entendit Mrs. Ranger s'attaquer à Sturrock.

— Quant à vous, lui dit-elle d'une voix mordante, allez à vos affaires. Allons, ouste! Filez, et plus vite que cela.

CHAPITRE XIV

Stephen était assis sur le bord du lit enveloppé dans une épaisse robe de chambre en laine. Il était encore très pâle et elle vit qu'il frissonnait légèrement.

Il tourna la tête en l'entendant entrer; son visage était vide d'expression. Elle comprit, aussitôt, qu'il était fâché avec elle, ou qu'il allait faire semblant de l'être.

Elle dit, légèrement essoufflée :

— Stephen, j'espère tant que vous êtes remis?

— Je vais très bien. Pourquoi êtes-vous encore ici?

— Vous ne pouviez pas croire que j'allais vous quitter alors que vous étiez malade.

— Pourquoi pas? Vous savez que Mrs. Ranger peut me soigner.

— Oui. Mais il m'était impossible de partir sans savoir que vous étiez rétabli.

— Je vais tout à fait bien maintenant.

— Et vous désirez que je parte?

— Je veux que vous partiez. Je veux que vous ayez quitté cette maison quand je me lèverai.

— Quand cela?

— Cet après-midi. Vous pouvez, soit déjeuner ici avec Mrs. Ran-

ger, ou lui demander de vous faire des sandwichs. Ou bien, je pourrais dire à Sturrock de vous emmener à Pensley, en auto.

Elle s'écria involontairement :

— Sturrock? Ah non!

Il la dévisagea.

— Vous n'aimez pas Sturrock?

— Pas du tout.

Il reprit impatient :

— Du reste, cela n'a pas d'importance. De toutes façons, vous serez à Pensley avant la nuit.

Elle s'assit à côté de lui sur le bord du lit. Le souvenir de tout ce que Mrs. Ranger lui avait dit lui donna le courage de parler.

— Stephen, écoutez-moi, je vous en prie. Vous m'avez dit clairement que vous désirez que je parte. Je sais que je n'ai aucune excuse valable pour rester ici, car je ne saurais espérer que mon désir puisse exercer la moindre influence sur vous. Mais écoutez-moi un instant.

Il ne dit rien, refusant de la regarder. Enfin, il hocha la tête.

— Continuez. Mais je vous préviens que vous perdez votre temps.

Elle prit une longue respiration puis, dit en regardant droit devant elle :

— Je sais pourquoi vous voulez que je m'en aille. Et pas seulement moi, mais toute femme qui pourrait venir ici.

Il se tourna brusquement vers elle, et la dureté de sa voix le fit tressaillir.

— Que voulez-vous dire?

Il approcha son visage tout près du sien, et elle vit l'intensité de son regard.

— Est-ce que quelqu'un vous aurait parlé?

Toute surprise qu'elle fût, elle eut la présence d'esprit de nier.

— Vous m'avez dit vous-même que vous aviez des habitudes trop établies et que vous ne sauriez les changer maintenant. Je me souviens de vos paroles exactes. Elles n'ont pas cessé de résonner dans ma mémoire...

— Qu'ai-je dit?

— Que ce que vous éprouvez pour moi avait été sincère, sur le moment même, mais que cela ne saurait durer.

— Oui. C'était bien ma pensée.

— Vous ne me croirez pas, mais je souhaite que vous me permettiez de rester encore quelques jours, plutôt dans votre intérêt que dans le mien.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne saurais l'exprimer en paroles. Du moins, pas très bien. Je sais seulement que, si je m'en allais sans essayer de vous aider, je ne serais plus jamais tranquille.

Il eut un sourire rapide dépouillé de gaîté.

— Tout cela c'est très magnanime. Vous me considérez comme une espèce de Belle au Bois Dormant masculin, et prêt à y être ramené par votre baiser... Ai-je raison?

— Non. Dites plutôt que je sens que je pourrai vous aider à

****

faire le premier pas vers votre guérison, sachant ce dont vous souffrez.

Il eut un rire bref et amer.

— Vous comprenez ce que j'éprouve? Voilà qui est presque drôle, ma parole.

— Maïs si, Stephen. Je vous l'affirme.

— Alors, dites-le-moi.

— Je crois que sous certains rapports, vous ressemblez à quelqu'un qui est tombé de cheval ou qui a fait une chute d'avion. Or, j'ai toujours entendu dire que, dans l'un ou l'autre de ces cas, le seul moyen de retrouver son courage est de remonter à cheval ou de prendre place dans un autre avion, dès qu'on est remis. Et que, si on tarde trop à le faire, on continue à revivre l'accident jusqu'à ce qu'on devienne enfin absolument incapable de prendre de nouveau le risque...

Elle eut un pauvre sourire.

— Voilà une métaphore assez nébuleuse, mais je pense que vous comprenez ce que je veux dire.

Il hocha la tête.

— Je vois du moins où vous voulez en venir.

— Je crois que vous êtes ainsi vis-à-vis du monde. Votre accident à vous a été la guerre, vos blessures, et vos fièvres, et le fait d'avoir été enterré vivant par cet obus. Je vois l'effet que cela a eu sur vous... Maïs la plupart des gens, des gens ordinaires, ont éprouvé, après la guerre, une sorte de rebondissement vers le bonheur, du moins s'ils étaient physiquement indemnes...

— Et mentalement?...

— J'y arrive. Le seul contact direct que j'ai eu avec la guerre fut, après qu'elle fût terminée, par le truchement d'un de mes oncles. Je m'en suis toujours souvenu très clairement, précisément parce que ce fut le seul. Il était le frère cadet de ma mère. Il doit avoir environ votre âge maintenant. A propos, quel âge avez-vous?

— Trente-huit ans.

— Lui aussi. Il a fait la guerre. Il me la racontait. Avant d'y partir, il avait écrit des poèmes dans le genre idyllique, mais après la guerre, il a écrit de la vraie poésie. Il fut gazé et laissé pour mort sous un amoncellement de cadavres; il a siégé au tribunal qui a condamné à mort son meilleur ami. Cependant, il est sorti de toutes ces aventures sain d'esprit, et même presque serein parce qu'il avait découvert un remède...

Il rit de nouveau.

— Comme la plupart des hommes : la danse, la noce et la joie de retrouver des draps, le soulagement véritable d'être débarrassé de la saleté, du froid et de la peur physique. Moi aussi, j'ai essayé tout cela. Et j'ai même cru, pendant un certain temps, que j'en ressentais un certain soulagement. Puis, j'ai découvert que tout cela n'était que des drogues et je n'ai pas eu la patience de continuer à augmenter la dose.

— Mon oncle a essayé tout cela, mais rien n'y fit. Sa cure fut une philosophie qu'il a conçue à son intention. Il se dit que, si, dans tous les pays, les gens tournaient le dos au monde et se

créaient, le cœur lourd, de petits monastères particuliers alors... alors, tout serait vraiment perdu.

Sa voix se brisa un peu et elle rougit.

— Je me suis mal exprimée, mais je sais qu'il avait raison.

— Qu'a-t-il donc fait d'autre que d'écrire de la poésie?

— Il s'est marié. Il a eu des enfants. Il a mené une vie aussi remplie que possible, et il me dit qu'au bout d'une année ou deux, il avait presque oublié la guerre.

— Et vous croyez que cette ordonnance me convient?

— Vous ne vous êtes jamais donné une chance, Stephen, et je vois bien que ce sera cent fois plus dur maintenant. Chaque année passée loin du monde vous a durci dans votre solitude, de sorte que, maintenant, vous êtes vraiment derrière un mur. Mais il peut encore être démoli.

— De l'intérieur ou de l'extérieur?

— Des deux.

Il demanda d'une voix soudain plus aiguë :

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Servez-vous de moi, Stephen, pour effectuer votre cure. Je vous aime; vous devez le savoir; sans quoi, je ne serais pas ici à vous supplier car, si je ne suis pas orgueilleuse, je suis timide et je vous assure que je dois me flageller pour m'agenouiller ainsi devant vous. Moquez-vous de moi, si vous le voulez. Que vous puissiez ou non m'aimer un jour ou l'autre, voilà qui n'a même plus la même importance qu'auparavant. Je sais seulement que je vous aime, et que, avant de partir, si je dois partir, je veux du moins essayer de vous venir en aide.

— Je comprends. Vous croyez que... votre amour pourrait me rendre le souvenir de joies passées et, en me donnant un avant-goût de joies à venir, me renvoyer guéri dans le monde. Est-ce cela que vous voulez dire?

Elle cilla à ces mots.

— Si vous tenez à l'exprimer ainsi. Mais je donnerais tout au monde, pendant ces cinq jours, pour vous rendre le bonheur.

— Que voulez-vous dire par ces *cinq jours?*

— Passé ce délai, à moins que vous me demandiez de rester, je retournerai à l'école...

— Avec la conscience d'avoir accompli une bonne œuvre. Et vous croyez m'aimer?...

Il se leva brusquement et la domina, la regardant les yeux rétrécis, la bouche dure.

— Allons! Une fois pour toutes, comprenez bien ceci. Vous allez partir. Partir tout de suite. Vous n'obtiendrez rien de moi, rien, entendez-vous? Je ne vais pas vous donner la chance d'éprouver la satisfaction béate de m'avoir « sauvé ». Etes-vous donc incapable de comprendre quoi que ce soit? Dois-je me servir d'une massue? Pourquoi vous permettrais-je de m'ennuyer et de me tourmenter ainsi en vous attachant à moi comme une sangsue? Oui, vous m'ennuyez. Voilà qui vous blesse, hein? Croyez-vous que je désire votre amour? Croyez-vous que j'ai tourné le dos, depuis vingt ans, à des femmes ravissantes, — des vraies femmes — pour changer

ma règle de vie pour une sentimentale de deuxième ordre comme vous?

Fixant toujours le visage blême de Marian, sa voix s'éleva encore davantage.

— Qu'avez-vous? Rien! Ni beauté! Ni intelligence! Ni charme! Rien à offrir que des propos universitaires, et un corps sans grâce. Grand Dieu!

Il contempla Marian, et, tout à coup, sa voix se brisa.

— Maintenant, partirez-vous?

Elle inclina la tête sans pouvoir parler. Il vit qu'elle pleurait silencieusement. Elle se leva, et alla en tâtonnant vers la porte, le regard fixe. Sa main se refermait déjà sur la poignée quand elle l'entendit dire derrière elle :

— Revenez.

Elle se retourna lentement, et il lui tendit les bras. Il dit avec lassitude :

— Je ne puis pas vous laisser partir ainsi.

Elle demeura immobile à le regarder et il secoua la tête en souriant tristement.

— Je suis si faible, Marian. Je construis un scénario qui se tient; je vous dis des choses atroces, et puis, je gâte tout. Chérie, ne demeurez donc pas à me regarder comme cela! Venez près de moi.

Elle se dirigea vers lui, telle une somnambule. Quand elle fut à ses côtés, elle s'arrêta et leva son visage impassible vers le sien.

— Je vous aime, Marian!

CHAPITRE XV

— Nous voici revenus à notre point de départ, dit-il. Je vous aime, Marian. J'ignorais à quel point jusqu'à ce moment. Cependant, je n'ai pas changé d'avis en ce qui concerne votre départ. Comprenez-vous cela?

— Oui. Mais je ne veux pas que vous pensiez à l'avenir pour l'instant. Je crois que c'est cela qui vous a troublé. Ne songez pas au delà de ces cinq jours.

— Je suis égoïste et faible de vous permettre de rester même aussi longtemps que cela. Il sourit de nouveau. Surtout après mon *tour de force* (1) pour essayer de vous obliger à partir. J'étais égoïste alors aussi, mais d'une autre façon.

— Que voulez-vous dire?

— J'avais peur que, si vous prolongiez votre séjour, de me sentir insupportablement privé de votre présence après votre départ.

Elle faillit s'écrier :

— Mais c'est bien sur cela que je compte.

Déjà il reprenait :

(1) En français dans le texte.

Tandis que maintenant avec cette limite de cinq jours, cela me donne un peu de tranquillité. Vous me promettez, toutefois, de partir quand ces cinq jours seront terminés?

— Je le promets. A moins que vous ne me demandiez de rester.

— Je ne pourrai jamais faire cela.

Sa voix changea brusquement et il tourna ses regards vers le meuble aux dix tiroirs.

— Peut-être, au cours de ces cinq jours, trouverais-je le courage de vous apprendre ce que vous avez le droit de savoir.

Lorsqu'il eut dit cela, elle se rendit compte qu'elle avait oublié Evelyn, et que, maintenant, la pensée du séjour qu'Evelyn avait fait dans cette maison ne la peinait plus. Elle comprit, avec un certain remords, qu'elle avait, jusqu'à présent, songé à Evelyn comme à une amie maltraitée, mais que, désormais, elle penserait à elle plutôt comme à une rivale supplantée. Son cœur se mit à chanter triomphalement, et la visite d'Evelyn de l'an passé lui apparut comme un défi. Car Evelyn n'avait pas prolongé son séjour...

Elle prit la main de Stephen.

— Ne dites rien, Stephen. Je n'ai pas besoin de savoir.

Il murmura :

— Cinq jours!... Cela devrait être sans danger maintenant que Mrs. Ranger est de retour...

Ces mots étonnèrent Marian mais, avant qu'elle put parler, il s'était de nouveau tourné vers elle.

— Dites-moi encore une chose.

— Tout ce que vous voudrez.

— Ne craignez-vous pas de partir blessée d'ici?

Marian ne répondit pas.

. . . . . .

Stephen était encore faible malgré le beau soleil. Ils firent donc lentement le tour du jardin, et, au cours de cette flânerie, une autre face du caractère de Deremid lui fut révélée.

Ce fut le propriétaire conscient de la joie de posséder, et naïvement orgueilleux de sa demeure, qui se montra à elle. Il lui en fit voir les parties les plus anciennes, en expliquant le style « North Country », et révélant, sans pédanterie, une véritable connaissance de l'architecture. Il éprouvait un attachement profond pour sa maison, sa beauté et son ancienneté, et même pour sa solitude. Marian se demanda si ce sentiment n'était pas une des causes les plus puissantes de la répugnance qu'il ressentait à s'en éloigner.

D'autres réflexions lui vinrent à l'esprit au cours de la promenade. Ils passèrent devant le hangar où il avait tué le rat et elle crut comprendre, maintenant, la tension nerveuse qui avait provoqué cette scène, et l'orage qui ne pouvait manquer d'éclater chez une personne active, impressionnable, et qui, depuis vingt ans, avait refoulé toute sensibilité.

Près des écuries, ils rencontrèrent Sturrock. Les deux chiens étaient étendus à ses pieds sur les dalles chaudes. Caïn agita paresseusement la queue lorsque Marian l'appela.

Sturrock leur sourit et adressa un salut nonchalant à Stephen. Marian fut plus étonnée qu'irritée par l'attitude de Sturrock, dont le sans-gêne lui causa une vive surprise. Car elle ne pouvait s'empêcher de le comparer avec l'inquiétude évidente qu'il avait témoignée en apprenant la maladie de Stephen. Tout en caressant le chat qui faisait le gros dos sous sa main, elle écouta les deux hommes se parler. A les entendre, on eût plutôt dit deux camarades que maître et domestique. Sturrock se dandinait, les mains dans ses poches et Stephen, avec son sourire insouciant, loin de se choquer de cette familiarité semblait plutôt l'encourager.

Stephen disait :

— Et l'eau, où en est-elle maintenant?

— Elle a baissé partout, sauf dans le dernier champ.

Il fit un signe de tête dans la direction de Marian.

— La jeune demoiselle n'aura plus besoin de porter les bottes de Mrs. Ranger.

— Y a-t-il des dégâts?

— Pour ainsi dire pas. Le mur de l'est s'est écroulé tout près de la grille. Y a une grande brèche.

— Allez-vous le réparer?

— Moi, non. Je vous laisse ce soin...

Son sourire s'élargit et parut à Marian plein d'une signification secrète.

Il adressa un clignement d'œil à Marian, puis envoya un coup de pied à Caïn, et le chien s'enfuit effrayé. Et, comme ils s'éloignaient, elle eut une dernière vision de Sturrock, souriant, les yeux presque blancs dans le soleil.

. . . . . .

Une fois rentrée, elle alla directement à la cuisine où elle trouva Mrs. Ranger. Et ce fut d'une voix de triomphe qu'elle lui dit :

— Eh bien, vous vous êtes trompée. Je reste.

Mrs. Ranger se leva. Elle fit le tour de la table et mit ses deux mains sur les épaules de Marian dont elle scruta le visage.

— Alors, vous êtes heureuse? Inutile de vous le demander. Je voudrais pouvoir l'être aussi à votre sujet.

— Je sais. Vous pensez que je vais être meurtrie. Lui aussi. Nous verrons.

— En effet, nous verrons. Vous n'oubliez pas l'autre, l'année dernière.

— Je ne l'oublie pas. Je ne l'oublierai jamais.

Puis, elle ajouta avec un certain embarras :

— Je ne vous en veux pas de m'avoir prévenue. Je vous en suis reconnaissante, au contraire. Je sais que vous avez raison, à un certain point de vue; lui-même le dit. Mais je me fie à mon instinct.

Mrs. Ranger soupira et secoua la tête. Marian perçut, dans son regard et dans sa voix, une tristesse pensive.

— Votre instinct, vous devez le suivre. J'espère que je me trompe.

. . . . . .

Il lui avait demandé de mettre la robe de satin bleu et elle lui

avait obéi avec joie. Et, maintenant, le dîner terminé, elle s'assit sur le grand canapé du salon.

La chaleur était accablante, tout comme le premier soir. Elle-même se serait endormie si la présence si proche de Stephen n'avait déchaîné ses pensées, et fait battre son cœur. Lui, sommeillait déjà, les yeux fermés et la respiration alourdie. Mais, malgré tout le désir qu'elle éprouvait de rester éveillée, elle dut s'endormir, car elle fut brusquement éveillée. Il marmonnait des paroles inintelligibles, et sa voix s'éleva d'une façon étrange. Il cria, d'une voix puissante, avec un mélange de rage et de terreur :

— Je le tiens! Je le tiens!

Puis sa voix retomba en un balbutiement inquiet. Ensuite, ses paroles redevinrent distinctes, en un rauque murmure où se mêlaient la crainte et le désespoir.

— Oh! Seigneur! Seigneur! Je ne puis pas respirer!

Alors, Marian vit qu'il avait ouvert les yeux. Il la fixait avec un regard de somnambule, le front couvert de gouttelettes de sueur. Elle regarda ses yeux et y vit passer comme un nuage. Au même instant, il s'écria :

— Eloignez-vous de moi. Ne me touchez pas! Allez-vous-en, vite.

Elle devina qu'il se débattait encore dans un cauchemar. Elle lui prit la main puis, elle essuya la sueur qui perlait à son front, en lui murmurant de douces paroles, jusqu'à ce qu'il se détendit enfin avec un profond soupir.

Un peu plus tard, il parla de nouveau avec une voix normale.

— Je rêvais, dit-il. Je rêvais que je me retrouvais dans cette sinistre tranchée, et que je voyais ce nuage vert déferler au-dessus du parapet. Je pensais au premier allemand que j'ai tué d'un coup de baïonnette. Il était plus vieux que moi. On ne voyait que ses dents pendant qu'il courait vers moi. On dit que ce n'est que le premier qu'on tue qui compte. Moi je n'ai jamais pu m'y faire. Tenez-moi la main, Marian. Ne me laissez pas glisser de nouveau vers cette horreur.

Ele mit la main sur son front brûlant.

— N'ayez aucune crainte. Vous êtes en sécurité ici, auprès de moi. Faites-vous souvent ce rêve?

— Souvent. Surtout, dernièrement. Je sais que c'est mauvais pour moi, car il éveille en moi quelque chose d'horrible. Pourriez-vous le supporter, si je vous disais ce qui provoque ces rêves.

— Dites-le moi Stephen. Mais ne cessez pas de songer que, maintenant, vous êtes en sécurité, ici auprès de moi, dans votre propre maison.

Il commença à parler tranquillement, lentement, presque rêveusement.

— Quatre heures de l'après-midi. C'était le plus mauvais moment pour moi, car c'était l'heure où le colonel faisait son inspection.

Il tressaillit de nouveau et elle le calma lui caressant les cheveux.

— Vous êtes désigné pour diriger un raid, ce qui signifie que six vies sont entre vos mains. Tout est noir dans le No Man's Land. On attend. Tout est si tranquille : on dirait que tout le monde retient son souffle et attend que vous agissiez. Quand vous êtes

parvenus à mi-chemin, vous êtes certains qu'*ils* vous ont vus, et attendent que vous parveniez dans leur ligne de mire pour tirer. Votre baïonnette claque contre une pierre, et on dirait la trompette du Jugement Dernier. La respiration de votre voisin résonne comme le tonnerre. Vous continuez à avancer en rampant, et, au lieu de vous éloigner du danger, vous vous en approchez toujours davantage.

« Il y a six hommes avec vous, mais vous êtes leur officier, vous avez charge d'eux, et, de ce fait, loin d'être des soutiens, ce sont des parties vulnérables de votre être. Encore plus près. Vous pouvez distinguer le barbelé de l'ennemi. Vous ne cessez de fredonner, en pensée, deux mesures d'airs de danse que vous répétez incessamment. Mais, cependant, il faut vous rappeler les règles de ce jeu sinistre. Si un obus-fusée monte, il ne faut pas vous aplatir; vous avez cependant bien envie de le faire et de vous coller à terre. Mais il vous est interdit de le faire, à cause de vos hommes. Vous devez vous immobiliser, sur place, comme une statue dans cette lumière blafarde et essayer de prier. On vous a assuré, au cours de votre entraînement, qu'ainsi on ne pouvait pas vous voir. Mais, maintenant, vous savez à quoi vous en tenir.

Ses mains se serrèrent sur les bras de Marian les meurtrissant.

— Maintenant, vous avez franchi un quart de la distance. Vous regardez les poteaux des barbelés. Vous les regardez même si longtemps que vous croyez les voir bouger... Vous pouvez voir des choses que vous *savez* être là comme le nid de mitrailleuse et le ricanement du mitrailleur sous son casque... Vous savez comment ils opèrent. Ils balancent une mitrailleuse comme un tuyau d'arrosage. Un bon mitrailleur peut vous couper en deux ainsi. Je l'ai vu.

Sa voix se remplit soudain de rage.

— La boue, le sang, et l'inutilité de tout cela! Etes-vous étonnée, pouvez-vous me blâmer de désirer demeurer ici? Que le diable emporte la civilisation. Laissez-moi mon petit monde derrière mon mur.

Peu à peu, il se détendit, et leva la tête vers elle en souriant.

— Vraiment, Marian, voulez-vous me quitter maintenant.

Elle s'écria consternée comme une enfant :

— Vous voulez que je parte?

— Oui. C'est dangereux pour votre vie.

Il se releva et se penchant sur elle, il lui prit les mains. Elle le sentit trembler. Mais il la repoussa presque farouchement, et se détourna d'elle pour regarder fixement le feu.

— Très bien, Stephen. Je m'en vais. Qu'allez-vous faire?

Il ne parut pas l'avoir entendue et elle lui posa de nouveau la question.

— Moi. Je vais aller dans mon bureau terminer un travail.

— Mais, vous n'êtes pas encore rétabli. Vous devriez vous coucher de bonne heure afin de dormir un peu.

— J'ai dormi tout mon soûl hier. Je ne puis jamais dormir beaucoup par la pleine lune. Cela m'énerve, et je fais des mauvais rêves.

On frappa à la porte et Mrs. Ranger entra. Elle posa sur une

petite table un plateau sur lequel était posé un verre rempli d'eau et un petit flacon contenant des comprimés brunâtres. Marian lui sourit, mais son visage demeura impassible et elle détourna les yeux. Marian eut l'impression qu'elle était déterminée à ne rien montrer qui put être interprété comme une approbation de la prolongation de son séjour.

— Voici les comprimés. Puis-je me fier à vous d'en prendre deux avant de vous coucher?

— Je les prendrai. Deux suffiront?

— Sans doute. Il ne serait pas prudent d'en prendre davantage.

— La dernière fois cette dose n'a pas suffi.

— Vous être plus faible aujourd'hui.

— Très bien. Vous savez mieux que moi.

Il rencontra le regard de Mrs. Ranger qui le fixait sans broncher.

— Pour l'amour du ciel ne me regardez pas comme cela. Ça ira très bien.

Et il ajouta comme s'il devinait ce qui la troublait :

— Miss Ives va monter maintenant. Accompagnez-la.

— Bonsoir, dit-il en se tournant vers Marian.

Sa brusquerie la déçut, la glaça. Elle avait cru qu'il attendrait pour lui dire bonsoir que Mrs. Ranger se fût retirée. Mais elle resta plantée là, impassible, à regarder le mur d'en face. Marian ne put donc que murmurer « bonsoir » à son tour, avant de se diriger vers la porte, suivie de Mrs. Ranger. Au moment de l'ouvrir, elle se retourna et jeta un regard en arrière. Stephen se tenait toujours au même endroit la suivant des yeux. Elle ne put interpréter le sens exact ni la profondeur de son regard éperdu, humble et triste.

Elle s'attarda un instant dans le hall avant de monter, et l'expression de Mrs. Ranger s'adoucit un peu.

— Montez, mon enfant, dit-elle. Et ne vous tourmentez pas pour lui. Ces comprimés achèveront de le remettre...

Elle s'interrompit en voyant l'expression attentive de Marian.

— Qu'entendez-vous donc? De la musique?

Marian hocha la tête, écoutant toujours les échos lointains de *Peer Gynt.*

— C'est Sturrock, et sa boîte à musique.

Le ton de Mrs. Ranger était nettement mécontent. Marian dit négligemment :

— Vous n'aimez pas la musique?

— Pas celle qu'il fait. Et pas à cette heure de la nuit.

. . . . . .

Il lui sembla qu'elle venait à peine de s'endormir lorsqu'elle se réveilla, tous ses sens brusquement alertés. Ce ne fut pas un éveil graduel, mais plutôt une espèce de brusque lucidité, comme celle qui suit la fin d'un rêve. Elle s'assit dans son lit, tout à fait éveillée, son esprit soudain et instinctivement tendu vers quelque pressentiment. Rien ne s'était passé, il n'y avait rien ni personne dans la chambre, elle ne pouvait entendre aucun bruit et, pourtant, elle savait qu'elle venait de se réveiller avec l'impression d'entendre, ou de voir quelque chose dans les instants qui allaient suivre.

Un large rayon de clair de lune filtra par une fente des rideaux,

dorant le bois de lit. Il coula jusqu'à la porte, dont il éclaira la poignée et elle vit que celle-ci tournait très lentement. Alors elle se rappela qu'elle n'avait pas fermé sa porte à clef.

Elle pensa que c'était Stephen et son cœur se mit à battre; car elle était un peu effrayée. La porte s'ouvrit, et Mrs. Ranger entra dans la chambre.

CHAPITRE XVI

Elle posa un doigt sur ses lèvres en entrant. Son petit visage lisse et rond paraissait plus pâle dans le clair de lune; ses yeux semblaient plus grands, et l'intensité de son regard avait je ne sais quoi d'exalté.

Elle referma la porte doucement derrière elle et avança jusqu'au lit. Marian la surveillait. Elle fut envahie par une vague inquiétude devant cet air d'étrangeté et de mystère. Elle éprouva, ensuite, un malaise indéfini qu'elle ne pouvait encore expliquer.

Mrs. Ranger s'assit sur le bord du lit et se pencha si près de Marian que la soie bleue de sa chemise de nuit fut frôlée par la poignée de la robe de chambre en laine de la gouvernante.

— Ecoutez-moi, Miss Marian. J'ai a vous dire quelque chose, mais il me faut parler vite et bas.

Elle s'interrompit brusquement, et alla à la fenêtre qu'elle ferma. Puis elle tira les rideaux, effaçant ainsi le rai de lune.

— Voilà. Je serai brève, bien que ce ne soit guère agréable à dire. Il faut absolument que vous quittiez cette maison. Sans tarder.

Marian soupira.

— Je vous en prie, Mrs. Ranger. Nous avons déjà discuté de tout cela. Je sais que vos intentions sont excellentes, et que vous croyez avoir raison. Mais moi je sais ce que je fais, et je vais rester. Et après tout, je suis seule en cause.

— Vous avez raison. Seulement, vous ignorez quel est ce risque.

— Mais non; je ne l'ignore pas. Vous me l'avez dit assez souvent. Je puis lui faire du mal en restant et briser mon propre cœur.

— Croyez-vous donc que je m'en soucierais s'il ne s'agissait que de cela?

Il y eut un moment de silence. Et alors, sans nulle raison, Marian eut, tout à coup, la chair de poule. Ce fut peut-être le ton de Mrs. Ranger, impassible mais désespéré. Puis, elle éprouva une réaction inverse. Après avoir tant lutté pour obtenir ce délai de cinq jours, elle refusait même d'envisager la possibilité de le perdre.

Mrs. Ranger se mit à parler de nouveau.

— N'avez-vous pas senti qu'il y a quelque chose d'effrayant dans cette maison?

(Où avait-elle déjà entendu cela? Stephen lui avait posé cette même question...)

Elle secoua la tête.

— Non. Je n'ai rien remarqué. Mais, depuis mon arrivée ici, je n'ai pas cessé de songer à autre chose.

— Très bien. Je vais m'exprimer autrement. N'y a-t-il pas certains faits au sujet de cette maison et de nous tous qui vous ont intriguée? Des petites choses que nous avons dites ou faites? Réfléchissez, et dites-moi si je n'ai pas raison.

Marian ne dit rien. Il n'y avait vraiment rien à dire. Elle eut beau essayer, elle ne put rien se rappeler. L'isolement, l'ancienneté de la maison? Les portes fermées à clef? La broche cachée? La chambre secrète? L'attitude insolente de Sturrock? Tous pouvaient contenir des éléments romanesques, mais rien de bien effrayant.

Mrs. Ranger reprit, parlant très vite.

— Voyons. Ecoutez-moi et rappelez-vous de tout ce que je dis. Je jure sur la Bible que je parle sérieusement, et que vous feriez mieux de me croire.

Elle s'interrompit, inclinant la tête vers la porte.

— Cette maison est mauvaise. Vous devez bien le sentir, vous qui êtes instruite. Moi je le *sais*. Pour quelle raison croyez-vous que nous vivons tous trois ainsi retranchés du monde.

Elle parla plus bas, tenant Marian sous son regard brillant.

— Je ne puis pas vous dire tout. Je suis comme un chien qu'on siffle de deux côtés à la fois. Je suis écartelée entre ma loyauté, et le désir de vous aider. Vous me plaisez. Dieu sait pourquoi, car nous n'avons rien de commun. J'ai voulu vous aider, tout d'abord, et, maintenant, je veux éviter que l'on vous fasse du mal. Je ne puis pas vous dire *pourquoi* vous devez partir : je ne puis que vous assurer *qu'il le faut.*

Marian se mit à rire, mais son rire lui parut manquer de conviction.

— Mais pourquoi? Si vous ne pouvez pas me donner une raison, donnez-m'en au moins une idée. Car vous ne pensez certainement pas que je croirais sans discussion quelque chose d'aussi... d'aussi mélodramatique que cela?

— Je ne puis rien vous dire de plus. Peut-être même, du point de vue de ma propre conscience, vous en ai-je déjà trop dit? Mais je vous dis ceci : vous voudriez ne pas me croire. Vous voudriez attribuer mes paroles à de la jalousie de ma part. Mais, dans votre for intérieur, vous commencez déjà à me croire à demi.

Elle se pencha en avant et prit les mains de Marian dans les siennes. Un sourire soudain, chaud, plein de compréhension, et cependant empreint de tristesse, adoucit les traits tendus de son visage.

— Partez, je vous en conjure. Vous savez que je ne pense qu'à votre bien. Eloignez-vous d'ici maintenant, demain, avant qu'il ne se réveille.

Elles se dévisagèrent. Malgré elle, Marian se sentit gagner par une conviction irraisonnée. De sa main droite, elle froissa la soie bleue de la chemise de nuit tout en réfléchissant. Puis, elle secoua la tête.

— Non. Quel que soit le danger, je reste.

Mrs. Ranger se leva.

— Très bien. J'ai fait tout mon possible. Maintenant, je vais vous quitter. Mais promettez, au moins, une chose.

— Quoi donc?

— Si vous voyez, ou entendez quoi que ce soit d'étrange, quelle que soit la chose qui vous intrigue, ou vous effraye, voulez-vous venir aussitôt me trouver?

— Oui. Je vous le promets.

— N'omettez pas de le faire. Et puis, il y a encore deux règles que vous devez observer dans cette maison : tout d'abord ne vous promenez jamais seule la nuit. Et ensuite, n'oubliez pas de fermer votre porte à clef. Faites-le dès que je serai partie. Bonne nuit.

Quand Mrs. Ranger eut quitté la chambre, Marian demeura quelques instants assise sur le lit essayant de penser; elle était plus impressionnée et plus inquiète qu'elle ne voulait se l'avouer. Enfin, — et cela lui parut presque l'aveu d'une défaite, — elle se leva et verrouilla la porte.

Le froid et le mouvement parurent déclencher tout à coup une inquiétude peu favorable au sommeil. Elle enfila la robe de chambre de soie, les bas épais et alla vers la fenêtre. Tirant les rideaux, elle l'ouvrit, et se pencha sur la barre d'appui.

Elle resta là, malgré le froid qui coulait vers elle, enchantée par la beauté de la nuit. Le jardin était comme baigné d'argent, les parterres, les haies, le cadran solaire et la pergola étant tous transformés par la magie de la lune, et paraissaient faire partie d'un paysage féerique.

Tandis qu'elle regardait ainsi, elle entendit tout à coup une porte claquer. Elle se demanda si c'était Stephen qui allait faire un tour au jardin. Elle éprouva un élan de sollicitude maternelle à la pensée de l'effet que l'air nocturne pouvait avoir sur sa convalescence, tout en songeant tristement que rien ni Mrs. Ranger, ne l'empêcherait d'agir à sa guise.

Après un instant, elle perçut des bruits indistincts de l'autre côté de la maison. L'air immobile était une véritable table d'harmonie et il lui fut presque aussitôt possible de distinguer des pas qui approchaient. Ils étaient à la fois légers et feutrés, et, après un instant, elle comprit que quelqu'un marchait sur la pointe des pieds. Elle sourit, croyant que c'était Stephen qui essayait de se cacher de Mrs. Ranger...

Elle rentra un peu la tête à l'intérieur de la pièce, de façon à ne pas être vue de lui, et, un moment plus tard, elle s'en félicita, car, lorsque le marcheur invisible eut contourné l'angle de la maison, elle vit que c'était Sturrock. Et elle fut doublement heureuse de s'être ainsi retirée à temps, car, lorsqu'il parvint sous sa fenêtre, il s'arrêta et leva les yeux. Elle le vit sourire dans le clair de lune et eut brusquement l'impression désagréable qu'il l'avait vue. Mais il reprit aussitôt sa marche, traversa la pelouse, et disparut parmi les arbustes qui la longeait. Elle se demanda où il pouvait bien aller à cette heure, et vit soudain un des chiens (elle crut que c'était Caïn) galoper après lui. Elle devina alors qu'il

partait à la chasse, et elle eut un frisson qui n'était pas uniquement provoqué par le froid.

. . . . . .

Il lui sembla que ce fut très peu de temps plus tard que Mrs. Ranger frappa à sa porte. Elle lui dit d'entrer d'une voix ensommeillée avant de se rappeler que la porte était toujours fermée à clef. Dans le large rayon de soleil, si large et si brillant qu'on eût dit que le rai de lune s'était transformé en or au cours de la nuit, les avertissements de Mrs. Ranger et sa propre inquiétude paraissaient aussi irréels et s'effaçaient aussi rapidement que le bouts effrangés d'un rêve. Du reste, Mrs. Ranger avait assumé une attitude qui était du moins passive, sinon encourageante.

Elle tira les rideaux et dit :

— Je n'ai pas encore appelé Mr. Stephen. Il s'est couché tard hier soir. Voulez-vous vous habiller vite et venir m'aider à cueillir des fleurs? Il reste encore des asters. Bon! Je vous attends dans la cuisine.

Elle regarda dans le jardin.

— Il fait beau maintenant avec la rosée sur l'herbe. Je ne sais pourquoi mais j'ai toujours aimé à être la première à sortir dans le jardin... afin de l'avoir bien à moi. Mais, aujourd'hui, je le partagerai avec vous.

Elle sourit.

— Et puis cela aiguisera nos appétits.

Marian s'habilla rapidement et descendit à la cuisine. Mrs. Ranger l'y attendait avec un panier, de grands ciseaux rouillés, et des gants de jardinage. Elles sortirent ensemble, traversèrent la pelouse, longèrent les parterres et parvinrent près des hangars. Il y avait là une deuxième pelouse plus petite, hors de la vue de la maison. Marian suivait Mrs. Ranger et, comme celle-ci parvenait au tournant, elle la vit s'arrêter brusquement, si brusquement même que Marian faillit la heurter. Elle rejoignit Mrs. Ranger, et vit qu'elle regardait fixement un grand cochet blanc qui gisait à terre — tas de plumes ensanglantées. Son corps était déplumé, et sa tête arrachée était allée rouler à quelques pas de là.

Marian poussa un cri.

— Il s'agit d'un renard sans doute?

Mrs. Ranger ne répondit rien pour un instant. Puis elle murmura tout bas :

— Peut-être.

Elle alla chercher une bêche dans un des hangars et se mit à creuser rapidement un trou, révélant une force surprenante pour une si petite femme. Elle enterra le coq en ayant soin de ramasser toutes les plumes jusqu'aux plus petites.

Elles cueillirent les fleurs en silence. Mrs. Ranger ne parla pas ni alors ni pendant qu'elles regagnaient la maison.

CHAPITRE XVII

La préoccupation de Mrs. Ranger se prolongea pendant tout le petit déjeuner. Marian elle-même était distraite, car elle ne pouvait oublier la sauvagerie avec laquelle ce coq avait été éventré et égorgé, ni le nuage de plumes ensanglantées, emportées par le vent...

L'explication de la mort du cochet était tout aussi simple : elle avait deviné qu'il s'agissait de l'œuvre d'un renard, mais cela pouvait aussi bien être celle d'un blaireau, puisque, selon Sturrock, il y en avait, là-haut, parmi les rochers.

Sturrock! Elle revenait toujours à lui. Pourquoi, continuait-elle à le soupçonner de la mort du coq? Etait-ce parce que le spectacle le ramenait aussitôt à son esprit? Ou bien, parce qu'elle l'avait aperçu dans le jardin la nuit précédente?

Elle se rappela quelques-unes des paroles de Mrs. Ranger, se rapportant à « des petites choses que nous avons tous dites ou faites ». Et, aussitôt, un vilain essaim de pensées se mit à voleter autour d'elle. Le ricanement plein de convoitises de Sturrock, quand il avait parlé de tuer les animaux, la force de Sturrock, la démarche de Sturrock marchant furtivement sur la pointe des pieds, hier soir, se dirigeant vers un but précis. Et enfin, ce qui était plus troublant que le reste, l'aveu de Mrs. Ranger de l'importance qu'ils attribuaient à la pleine lune.

Marian fut tout à coup emportée par un tourbillon fantastique qui l'entraîna en un galop effréné. Etait-ce donc cela que Mrs. Ranger avait voulu dire hier soir? Etait-ce pour cela qu'elle ne devait pas se promener la nuit, ni négliger de verrouiller sa porte. Mais, dans ce cas, pourquoi Stephen conserverait-il Sturrock à son service. Sturrock avait-il, et c'était possible après tout, quelque emprise sur Stephen. Peut-être, était-ce là la véritable clef de la neurasthénie de Stephen? Mais cela était purement fantastique. La neurasthénie de Stephen était bien réelle.

Sturrock entra dans la cuisine. A sa vue, elle éprouva une crainte soudain mêlée de gêne. Il avait enlevé sa veste et retroussé ses manches; mais il portait toujours sa casquette. Elle crut voir du sang sur ses bras, et, regardant de plus près, elle eût pu jurer qu'elle voyait une petite tache sombre sur son bras droit.

Il lui adressa son sourire habituel.

— Hé! Miss! Vous avez bien dormi?

— Oui.

Elle dut se contrôler pour ne pas faire une allusion intempestive au cochet.

— Moi aussi! (Son sourire s'élargit.) J'ai dormi rudement bien.

La façon dont il prononça ces mots lui rappela comment, la veille, il s'était faufilé sur l'herbe suivi de Caïn. Mais si un renard ou blaireau avait erré la nuit dernière autour de ces hangars,

Caïn ou Abel l'eussent sûrement flairé et eussent donné de la voix...

Sturrock soufflait bruyamment sur son thé. Puis, indiquant la porte d'un geste de la tête, il dit à Mrs. Ranger :

— Eh bien! Comment va Sa Seigneurie aujourd'hui?

— Il dort encore. Il est mort de fatigue.

— Cela ne m'étonne pas, s'esclaffa Sturrock.

Il jeta un regard oblique vers Marian.

Ce ne fut qu'un instant plus tard qu'elle comprit. Alors, elle se leva et sortit. Et en s'éloignant, elle entendit le rire bruyant de Sturrock qui la suivait.

. . . . . .

Mrs. Ranger l'avait prévenue que Stephen ne descendrait pas avant le déjeuner. Elle ajouta qu'il avait dû se surmener la veille, tant il dormait profondément. Elles bavardaient ensemble dans le salon quand elle entendirent l'auto dehors.

Elles allèrent toutes deux regarder par la fenêtre. Une auto de course d'un écarlate flamboyant stoppait devant la maison. Les occupants étaient un jeune homme à moustache noire, coiffé d'une casquette voyante à grands carreaux, et une jeune fille qui portait une écharpe à couleurs vives nouée sur ses cheveux très frisés. Elles les virent jeter des regards impatients autour d'eux jusqu'au moment où, las d'attendre, le jeune homme claironna bruyamment avec son claxon!

Mrs. Ranger sortit suivie de Marian. Le jeune homme avait sauté de l'auto et regardait fixement la maison, les mains enfouies dans les poches de sa culotte de golf. Marian reconnut immédiatement en lui un de ces individus qu'Evelyn avait malicieusement surnommés « les Gentlemen Temporaires ».

Il agita une main potelée vers elle sans retirer sa cigarette de sa bouche.

— Bonjour. Dites donc, où nous trouvons-nous?

Mrs. Ranger le regarda d'un air impassible.

— C'est une maison particulière, dit-elle.

— Vraiment? Nous nous dirigeons bien vers Brickfell?

— Vous avez pris le mauvais tournant, à la bifurcation, à trois milles d'ici.

— Alors, où diable mène ce satané sentier?

— Il se termine ici.

Le jeune homme jeta sa cigarette à terre.

— En voilà une malchance! Où pouvons-nous aller d'ici?

Mrs. Ranger mit son pied sur la cigarette.

— Il ne vous faudra pas longtemps pour retrouver la bonne route.

— Possible. Mais je crève de faim. Pourriez-vous nous donner à bouffer?

— Je crains que non.

— Nous ne serions pas exigeants : une omelette, ou des œufs au bacon, et peut-être une chopine ou deux.

— Je le regrette. Nous ne donnons pas à manger.

— Ça va. On vous payera bien.

— Encore une fois je regrette.

Il haussa les épaules.

— O. K. J'aurais cru que vous auriez tiré partie de cet endroit en y faisant un restaurant. C'est une bicoque assez pittoresque. Vous permettez que j'y jette un coup d'œil.

Il adressa la jeune fille toujours dans l'auto, et toute occupée à se barbouiller la bouche avec du rouge à lèvres.

Mrs. Ranger fit un pas en avant.

— Impossible. Je dois vous prier de partir. Nous avons un malade ici.

La jeune fille parla pour la première et la dernière fois.

— Fichons le camp, Howard. Ces culs-terreux commencent à m'énerver.

Le jeune homme regagnait l'auto quand il se produisit une chose qui obligea Marian à saisir le bras de Mrs. Ranger. Un son étrange résonna soudain, quelque chose entre un hurlement et un cri, et Sturrock apparut à l'angle de la maison. On eût dit un être sorti d'un cauchemar. Son visage était convulsé, une écume blanche dégouttait de ses lèvres, et il portait une fourche dans sa main droite. En les apercevant, il s'arrêta net, la tête penchée de côté, les fixant d'un air rusé. Puis, il se mit à avancer vers l'auto à pas feutrés, le cou tendu en avant.

Le jeune homme lui jeta un regard, et bondit dans l'auto dont le moteur tournait toujours. En quelques secondes, il débraya, fit marche arrière et remonta la route dans un nuage de poussière. Appuyé sur sa fourche, Sturrock les regarda s'éloigner en riant aux éclats.

Il se tourna vers Marian et souffla une bulle d'écume dans sa direction.

— Voilà qui les a effrayés! On s'en est débarrassé en moins de rien comme cela. Savez-vous comment j'ai fait l'écume? Avec du savon à barbe.

Tout à coup, il vit que Mrs. Ranger le regardait fixement. Son rire s'éteignit, et il rappela, à Marian, un chien qui s'attend à recevoir une correction.

— Je regrette, marmonna-t-il. Peut-être bien que je suis allé un peu fort?

Mrs. Ranger dit lentement et distinctement :

— Sacré imbécile! Et s'ils s'avisaient de prendre ça au sérieux? Si *d'autres* prenaient ça au sérieux. Où seriez-vous alors?

Il se courba servilement devant elle, pleurnichant presque.

— Vous m'avez dit de toujours faire fuir les touristes.

— Pas comme cela. Maintenant, continuez votre travail.

Il s'éloigna sans parler, en traînant les pieds, les épaules fléchies, tirant la fourche derrière lui comme une pique.

. . . . . .

Le vent lui parut plus froid que lorsqu'elle avait gravi ces landes deux jours plus tôt. Peut-être était-ce parce qu'ils se dirigeaient vers Pensley, et le Nord. Elle accordait son pas sur celui de Stephen. Il marchait lentement comme pour conserver ses forces, et s'arrêtait fréquemment. Elle estimait, en son for intérieur, que

sa guérison avait été quelque peu précipitée. Et aussi qu'il s'était entêté à veiller si tard.

Quand ils furent à environ un demi-mille de la maison, ils s'arrêtèrent tous deux, et se retournèrent pour la regarder. Un peu de fumée bleu pâle montait tout droit de la cheminée de la cuisine. L'air doré était si clair et si pur que, même de loin, ils pouvaient voir Sturrock dans le jardin et distinguer auprès de lui deux taches blanchâtres qui étaient les chiens.

Obéissant à une impulsion soudaine, comme ils reprenaient leur marche, elle le questionna au sujet de Sturrock. Elle commença en hésitant un peu :

- - Sturrock paraît avoir une robuste indépendance.

Stephen inclina la tête.

— A parler franc, vous faites allusion à ce que vous appelleriez son insolence. Je sais. C'est un diamant brut. Mais il a son utilité.

- Je vois que c'est un bon travailleur.

- - - Oui. Il est fort comme un taureau. Il est parfois utile d'avoir auprès de soi quelqu'un possédant une grande force physique.

Elle prit son courage à deux mains et, parlant avec hésitation.

- - Je sais qu'il est impardonnable de critiquer les domestiques d'autrui. Mais je trouve vraiment qu'il a parfois une manière d'être fort désagréable.

Il s'arrêta devant elle.

— A-t-il été désagréable avec vous?

— Oui. Mais, sans doute, n'a-t-il pas pu s'en empêcher. Mais je pense plutôt à sa manière d'être avec vous.

— Qu'en diriez-vous?

— Je dirais qu'il est d'une insolence pleine de désinvolture. Il me semble que, lorsqu'il vous parle, il ne vous respecte pas comme il devrait le faire. On dirait presque qu'il a son mot à dire dans les décisions que vous prenez.

Après une pause, il répondit :

- - Je sais ce que vous voulez dire. A vivre ici loin du monde, nous en sommes, tous trois, venus à négliger les conventions réglant les rapports entre patron et employés. Cela ne tient pas seulement à ce qu'étant une petite communauté presque indépendante, nous dépendons les uns des autres, mais plutôt, je crois, à ce que nous avons développé en nous un respect mutuel.

— Je détesterais penser que vous avez une affinité quelconque avec Sturrock.

— Sturrock! Je ne supporterais pas qu'on dise un mot contre lui. Il est peut-être grossier, primitif, opiniâtre. Mais, en compensation, il est loyal travailleur et brave comme un lion. Et de plus...

Il cassa une touffe de bruyère d'un coup de canne.

« ...Il sait garder un secret.

Elle fit un dernier effort.

— Oui. Je vous accorde tout cela. Cependant...

— Marian, chère Marian, il n'y a plus rien à dire après cela. Il me convient. Et si, par moments, il devient mal élevé, Mrs. Ranger sait toujours le remettre à sa place.

Il esquissa de nouveau un geste avec sa canne.

— Voulez-vous que nous reprenions notre promenade? Derrière cette crête, il y a quelque chose que je désire tout particulièrement vous montrer.

Quinze minutes de marche en ligne droite les amena à la crête et alors elle poussa un cri d'étonnement. Sous la pente qui commençait à ses pieds, s'étendait un immense marécage en forme de soucoupe, d'au moins deux milles de large, d'une belle couleur émeraude. Trois bandes brunes le traversaient de part en part et se perdaient dans le lointain.

Ils descendirent en silence jusqu'au bord du marais. Alors, elle put voir que les trois bandes brunes étaient des pistes au-dessus de la vase. En suivant Stephen le long de la bande centrale qui s'étendait comme une mince péninsule dans la mer de vase, elle vit que, de chaque côté, s'élevaient des touffes de joncs qui émergeaient de flaques couvertes d'une écume verdâtre; çà et là surgissaient de gros roseaux et des iris qui dégageaient une odeur de pourriture. Une fois, Stephen plongea sa canne à côté du sentier praticable et la vase l'aspira aussitôt comme une chose vivante, avec un jaillissement de bulles noires...

Le sentier était assez large pour leur permettre de marcher côte à côte et ils demeurèrent un instant immobiles, épaule contre épaule, à regarder, au loin à travers la mince vapeur brunâtre qui se dégageait du marais.

— C'est un endroit affreux, dit-elle enfin.

Il hocha la tête.

— Particulièrement après les pluies d'automne. C'est « le Puddock Hag », le plus redoutable piège à mort. Une des trois pistes le traverse jusqu'à l'autre côté. Je m'en suis rendu compte un jour où je me trouvais près d'ici, cherchant des œufs de pluvier. Un mouton sauvage — il y en a plusieurs troupeaux dans cette partie des landes — a traversé le marais en entier en suivant la piste. Il avançait, avec confiance, de pied ferme; alors, j'ai suivi le chemin qu'il avait pris et j'ai traversé à mon tour. Puis, le lendemain, éprouvant une certaine curiosité au sujet des deux autres pistes, je me suis muni d'une longue perche et suis parti seul pour les sonder. Eh bien, ajouta-t-il en secouant la tête, ni l'une ni l'autre n'atteignait l'autre côté du marais! Toutes deux s'arrêtent brusquement aux trois quarts du chemin.

— Mais quelle est donc la bonne piste?

Il tourna la tête et la regarda en souriant.

— Je ne vous le dirais, Marian, pour rien au monde. Car je sais que, si vous la connaissiez, vous essaieriez de franchir le Hag lorsque vous me quitterez. Vous voyez que je vous connais maintenant. Vous tremblez à l'idée de le traverser même en suivant la bonne piste. Mais, précisément, parce que cela ressemble à un défi, vous essayeriez de le faire et de vaincre vos craintes. Et vous pourriez vous tromper de piste.

Sa voix perdit soudain son affectueuse légèreté.

— J'ai souvent songé à cet endroit comme étant le décor le plus affreux pour un suicide.

Alors elle se rappela, telle la vibration soudaine d'une cloche,

ce qu'elle avait pensé au sujet d'Evelyn. Elle s'imagina Evelyn se hâtant le long de ce sentier, dans une crise de désespoir. Et, ici, en cet endroit, en ce « Hag » où Evelyn avait pu mourir, elle éprouva le sentiment que le destin d'Evelyn et de Stephen avaient été liés l'un à l'autre. Pendant les deux derniers jours, toute à son inquiétude et à son bonheur, elle avait écarté les pensées lancinantes au sujet d'Evelyn et de Stephen. Maintenant, elle les sentait se lever, de nouveau, en elle, aussi horribles que la vapeur brunâtre qui se dégageait de la vase. Elle se demanda même s'il ne lui avait pas montré cet endroit dans une intention précise, lorsqu'elle partirait. Mais il fallait, du moins, qu'elle entendît, de ses propres lèvres, ce qu'Evelyn avait éprouvé lorsqu'elle l'avait quitté.

La fermeté un peu rauque de sa propre voix la surprit. Elle dit sans trembler :

— Stephen, il faut que je vous dise une chose. Je sais qu'Evelyn Prentiss a séjourné chez vous, l'an dernier. J'ai trouvé son programme d'école et sa broche.

Sa voix lui parvint après un intervalle comme venant de très loin :

— Eh bien?

— C'était ma meilleure amie, je vous l'ai déjà dit. Vous savez ce que j'éprouve pour vous. Il me semble que j'ai le droit de savoir s'il s'est passé quelque chose entre vous?

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela?

— Le fait que vous m'avez délibérément caché qu'elle était venue ici.

— Dites-moi, est-ce que c'est ce marais qui vous a fait songer à elle à l'instant.

— Oui.

— Je comprends. Vous avez cru qu'elle s'était perdue ici parce qu'elle ne pouvait supporter l'idée de partir. C'est bien cela n'est-ce pas?

— Oui.

— Je ne sais rien au sujet du programme. Où l'avez-vous trouvé?

— Dans ma chambre.

— Oui. Elle y a habité en effet. Je présume que vous avez trouvé la broche dans mon bureau quand vous y avez cherché la quinine? Dois-je vous dire la vérité?

— Oui, Stephen.

— Evelyn s'est amourachée de moi et elle me l'a dit.

— Pourquoi ne m'en aviez-vous pas parlé?

— Parce que je n'ai rien éprouvé pour elle. Rien, sinon de l'admiration, du respect, et une très réelle sympathie. Cela devrait suffire à vous expliquer mon attitude. Je n'ai jamais cru que vous découvririez qu'elle était venue ici, parce que je ne pensais pas que vous resteriez plus d'une seule nuit. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu parler d'elle.

— Etait-ce parce que vous avez deviné que je pourrais vous aimer, moi?

— Non. Pas alors. Je ne vous ai rien dit, tout d'abord, parce que je ne voulais ni vous blesser, ni vous gêner. Ni me gêner. Pouvez-

vous me blâmer de n'avoir pas voulu dire qu'elle était partie d'ici, parce qu'il m'était impossible de lui rendre son amour?

Elle dit lentement.

— Non. Je comprends cela. Tout de même, c'eût été plus gentil de me l'avoir dit plus tard.

— Vous m'avez bien caché que vous aviez trouvé la broche. D'ailleurs...

D'ailleurs?

— Sapristi, Marian, ne pouvez-vous pas comprendre ce qu'un homme éprouve? Croyez-vous qu'aucun homme convenable veuille avouer qu'une femme s'est entichée de lui sans qu'il ait éprouvé le moindre sentiment pour elle? C'est un triste épisode dans ma vie. Et je désire l'oublier. Il est vrai que je ne ressens aucun remords parce que... enfin vous comprenez...

— Parce que vous ne lui avez donné aucun encouragement?

— Et elle avait, comme vous, un trop noble caractère pour vouloir être trompée par de simples politesses. Alors, je l'ai renvoyée.

Il lui saisit les mains.

— Il faut me croire, Marian. Ce fut une très triste histoire pour tous deux. Je désirais la laisser dans l'oubli ainsi que la mémoire d'Evelyn.

Elle releva vers lui son visage qu'éclaira un sourire soudain.

— Naturellement je vous crois, Stephen. Et je sais que vous avez été bon pour elle, et que, grâce à vous, ses derniers jours ont été heureux.

Mais, comme ils s'éloignaient, elle se retourna pour jeter un dernier regard vèrs le marais.

CHAPITRE XVIII

Dès qu'ils furent rentrés, elle partit à la recherche de Mrs. Ranger. Maintenant qu'elle s'était débarrassée de son inquiétude, elle se rendait compte combien elle avait été réelle. Et elle sentait qu'il lui fallait se confier à la personne qui, à un certain point de vue, avait partagé cette même inquiétude à son égard.

Mrs. Ranger était seule. Marian lui dit sans préliminaires :

— Il m'a parlé de la jeune fille qui a séjourné ici, l'an dernier. Il ne l'a pas renvoyée parce qu'il craignait que cela ne devienne trop sérieux pour lui, mais pour la raison contraire. Il savait qu'elle était amoureuse de lui, et, bien qu'elle lui plût, il était absolument sûr de ne jamais pouvoir lui rendre son amour. C'est pourquoi il l'a renvoyée.

Mrs. Ranger sourit.

— Je comprends. Maintenant, je devine pourquoi vos yeux ont cette expression. Vous pensez que le cas de cette jeune fille ne ressemble aucunement au vôtre...

— N'ai-je pas raison?

— J'espère que oui. Car le bruit court qu'elle a été engloutie dans quelque *hag*.

Elle vit le regard lumineux s'éteindre dans les yeux de Marian.

— C'est vrai. Elle est morte dans les marais.

Mrs. Ranger secoua la tête.

Pauvre petite. Je déteste voir mourir les jeunes. Elle n'était guère heureuse la dernière nuit qu'elle a passé ici. Pourtant, elle avait un si bel avenir devant elle.

— Savez-vous à quoi je pense? dit-elle en soupirant.

— Quoi donc?

— A un objet qu'elle portait : un petit cœur en or suspendu à une chaîne qu'elle portait au poignet droit. J'ai souvent pensé qu'elle attachait une grande importance à ce petit cœur.

Marian eut l'impression d'être déloyale envers Stephen en posant la question suivante, mais elle ne put s'empêcher de le faire.

— Le portait-elle quand elle est partie?

— Je n'ai pas assisté à son départ. Comme je vous l'ai dit, Sturrock et moi étions à Pensley quand elle a quitté la maison. Mais elle le portait le matin même, car je me rappelle fort bien qu'il brillait dans le soleil.

Elle jeta un regard par la fenêtre. Le dernier rayon de soleil chauffait le cadran solaire doré du jardin.

— Et dire qu'aujourd'hui elle gît dans un de ces gouffres d'enfer.

Elle se retourna vers Marian.

— Vous a-t-il dit qu'il vous aimait?

— Oui. Il m'aime, et je le sais. Alors, maintenant, il s'agit d'une bataille rangée.

— Vous voulez dire, j'imagine, entre sa vie ici, et son amour pour vous.

— Oui. Si je perds, ce ne sera pas faute d'avoir lutté.

— Je comprends. Vous lutterez jusqu'à ce que vous perdiez... ou gagniez... Vous resterez ici pour toujours ou jusqu'à ce qu'il vous enjoigne définitivement de vous en aller.

— Je resterai ici aussi longtemps que je le pourrai.

Mrs. Ranger lui saisit les mains, et scruta son visage avec une ardeur mélancolique.

— Enfant! Enfant! Ne prêtez-vous donc aucune attention à ce que je vous ai dit hier soir?

— Mais si. Et je sais que vous êtes mon amie. Pourtant, il me faudrait encore rester, même si la maison était maudite.

— Que Dieu vous aide, Marian! Pourtant, vous avez eu un avertissement aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne dirai rien de plus. Vous le découvrirez vous-même plus ou moins tôt. Et je prie Dieu que cela ne vous frappe point trop durement.

Marian la fixa tout à coup, envahie par un vague pressentiment qui lui donna la chair de poule.

— Que signifie tout ce mystère? Dites-le-moi. Vous ne pouvez pas continuer ainsi.

— Il m'est impossible de vous le dire. Mais j'éprouve une grande tristesse pour vous deux.

Elle se détourna. Lorsqu'elle parla de nouveau, ce fut de sa voix normale.

— Puis-je vous donner un conseil? Quand vous aurez dîné, ne restez pas près de lui : il aime toujours être seul pendant les dernières nuits claires de l'année. *Seul.* Il a toujours aimé se promener la nuit. Et c'est la fin du beau temps ici...

— Je sais ce qu'il éprouve. L'ennuierais-je en l'accompagnant?

— Oui. Il aime la promenade solitaire. De plus, il y a, dans ces parages, un couple de chats-huants auquel il s'intéresse particulièrement. Il reste assis pendant des heures entières à les observer, pendant la pleine lune, comme en ce moment. Donc, quand il commencera à s'agiter soyez sage, et montez vous coucher.

— Mais je suppose que je pourrais l'accompagner s'il me demande à aller voir ses chats-huants.

— *Il ne vous le demandera pas.*

. . . . . .

Après le repas et peut-être parce qu'elle avait été prévenue, elle devina l'énervement de Stephen. La lune était haute, éclairant la terrasse vers laquelle il jeta plus d'une fois un coup d'œil. Sa conversation était décousue; il paraissait incapable de rester tranquille et il se levait continuellement pour arpenter nerveusement la pièce. Il lui rappelait un tigre en cage; elle le lui dit, et il se mit à rire.

Elle-même se sentait lasse après l'air vif des landes et elle ne regretta pas, après une heure de conversation à bâtons rompus, de lui dire bonsoir, bien qu'elle pût à peine s'empêcher de rire de l'empressement avec lequel il lui répondit.

— Bonsoir, Marian, dit-il. Dormez bien et ne rêvez pas du « Puddock Hag ». Je ne monterai pas avant quelque temps, alors ne restez pas éveillée à guetter mon pas.

— Vous êtes certain que vous êtes remis de votre fièvre?

Il eut un rire bref avec une espèce de scintillement dans les yeux.

— Je vais tout à fait bien.

Comme elle montait les escaliers, elle vit Mrs. Ranger sortir de la cuisine portant le plateau sur lequel étaient posés les comprimés et un verre d'eau. Marian se déshabilla lentement en proie à une agréable lassitude physique. Elle était sur le point de se mettre au lit, quand elle entendit un hibou hululer et son appel fut répété, un instant plus tard, par un deuxième oiseau à peu de distance de la maison. En les entendant, elle se décida de jeter un dernier regard par la fenêtre. Alors, elle songea brièvement à Sturrock en se demandant si lui aussi était dehors avec ses chiens, et s'il rencontrerait Stephen? Puis, elle repoussa délibérément la pensée de Sturrock. Après les lugubres insinuations de Mrs. Ranger, elle ne désirait plus avoir de pénibles pensées cette nuit.

Elle entendit le grincement lointain de la porte d'entrée, et se pencha davantage dehors, tendant la tête vers la gauche. Elle

distingua des pas qui approchaient en faisant crisser le gravier sous sa fenêtre. Ce n'était pas ses pas légers et rapides, mais des pas lourds et traînants, feutrés comme s'il avançait péniblement, accablé par la douleur ou la fatigue. S'il s'agissait bien de Stephen, il n'était pas encore guéri.

Le marcheur contourna l'angle de la maison et elle vit que c'était Stephen. A sa vue, elle put à peine se retenir de crier. Ses épaules étaient courbées, sa tête penchée en avant; au moment où il parvint sous sa fenêtre, il leva son visage et elle vit qu'il était blême; ses traits étaient comme tordus par la douleur et l'angoisse.

Elle le vit chanceler et presque tomber. Il demeura un instant immobile à regarder fixement devant lui le visage levé et penché en avant, comme celui d'un aveugle. Il tremblait. Puis, comme elle le regardait, il parut retrouver soudain ses forces, car il carra les épaules, remua les bras comme s'il essayait ses muscles pour évaluer leur force. Passant la main sur son front, il secoua la tête deux fois comme pour en chasser toute faiblesse. Puis, il avança de nouveau, marchant avec plus d'assurance, et elle le vit contourner l'angle de la maison et disparaître.

Elle réfléchit rapidement tout en s'habillant. Délire ou rechute soudaine, Stephen était clairement en détresse et avait besoin d'elle. Il était encore convalescent, et, d'après la façon dont elle venait de le voir chanceler, il paraissait à bout de forces. Elle pardonnait et admirait à la fois sa témérité impérieuse.

Elle songea, un instant, à appeler Mrs. Ranger, puis elle rejeta cette pensée. Elle voulait venir en aide à Stephen seule. Si elle ne réussissait pas à le persuader de rentrer, elle pourrait, du moins, demeurer auprès de lui pour le soutenir, le réconforter et surtout pour veiller sur lui au cas d'une rechute dangereuse.

Elle eut, soudain, la conviction qu'il lui fallait se hâter. Alors, enfilant son pull over et les bas de Mrs. Ranger, elle ouvrit la porte et regarda dehors. Le clair de lune lui permit de voir que la porte d'entrée avait été laissée ouverte. Elle la franchit, tourna à droite, et longeait la maison quand un cri l'arrêta soudain. C'était un long hurlement aigu, plaintif, qui s'interrompit brusquement comme si une main venait de l'arrêter dans la gorge. Elle pensa que c'était le cri d'un chien qui venait des hangars, et se demanda si le blaireau ou le renard était revenu. Au même instant, elle perçut des pas qui couraient derrière elle.

Se retournant elle se trouva face à face avec Sturrock. Il haletait et respirait par saccades. Il s'arrêta, un instant, en la rejoignant et elle l'entendit marmonner quelques paroles inintelligibles. Puis, il se remit à courir en trébuchant et elle le suivit.

Ils contournèrent l'angle de la maison et traversèrent la deuxième pelouse, s'approchant de l'endroit où on avait trouvé, la veille, le coq égorgé. Sa gorge se serra tout à coup en apercevant Stephen assis sur l'herbe recroquevillé sur lui-même, la tête penchée en avant. Elle regarda de plus près et vit que le petit corps brun de Caïn était posé sur ses genoux.

Elle entendit, près d'elle, Sturrock qui murmurait d'une voix saccadée :

— Il m'a fait faux bond. Défendez-moi, Miss. Je pensais que j'arriverais à temps.

Il s'avança et se pencha sur Stephen. Celui-ci ne le regarda pas et ne releva pas les yeux, mais continua à regarder dans le vide tout en caressant doucement le pelage brun de Caïn.

Sturrock écarta ses mains et tâta le chien.

— Il est encore chaud, dit-il. Il a le cou brisé. Pauvre petit diable!

Et, à ces mots, Marian se surprit assez bizarrement à éprouver une certaine sympathie pour lui.

Stephen leva la tête. Il parla lentement d'une voix sans timbre. Il dit :

— Il est mort, je présume?

Sturrock fit un signe affirmatif.

Stephen leva ses regards vides de somnambule vers ceux de Marian :

— Je regrette que ce soit arrivé aïnsi.

Il se tourna vers Sturrock et dit, la voix toujours éteinte :

Si vous aviez fait votre devoir, vous auriez pu épargner ceci à Miss Ives, et sauver le chien.

Elle retrouva enfin la voix :

— Stephen... je... je ne comprends pas ce que signifie tout ceci?

— Je vais vous l'expliquer.

Il tendit le corps mou du chien à Sturrock.

— Enlevez ça. Dépêchez-vous, enlevez ça! Et puis laissez-moi seul avec Miss Ives...

Mais Sturrock s'arrêta comme hésitant.

— Bien, Mr. Stephen. Mais croyez-vous que...

— Que ce soit prudent? Stephen eut soudain un affreux sourire. Oui, Sturrock. C'est tout à fait prudent... maintenant! Car j'ai déjà tué ma proie, cette nuit.

CHAPITRE XIX

Sturrock s'éloigna en leur lançant un regard inquiet par-dessus son épaule. Stephen se leva. Ses mouvements étaient saccadés et lents comme s'il se réveillait des effets d'un anesthésique, et elle le vit trembler et se mordre la lèvre. Elle essaya de lui prendre le bras, mais il se dégagea d'une secousse.

Un petit mur se trouvait à quelques mètres de là. Il s'y dirigea, suivi de Marian. Il attendit qu'elle se fût assise avant de s'asseoir, à son tour, à environ un mètre d'elle. Il demeura là quelques moments, le menton reposant sur ses mains, à regarder au loin par-dessus l'herbe brillante. Ses premières paroles furent lentes et hésitantes, mais devinrent plus rapides et assurées à mesure qu'il parlait.

— Après avoir été enterré par cet obus, on m'embarqua pour

un hôpital en Angleterre. C'était plutôt une clinique pour grands nerveux et commotionnés. J'étais assez malade alors. J'avais des douleurs de tête, et des rêves affreux. Je rêvais, sans cesse, que j'étais enterré vivant, et je transpirais si fort, dans mon sommeil, que je perdais plusieurs kilos par semaine. Et, au cours de ma convalescence, il m'arrivait de crier si un oiseau s'envolait brusquement d'un arbuste. Il m'était aussi absolument impossible de regarder bêcher les jardiniers...

« Mrs. Ranger se trouvait dans cette clinique; elle était mon infirmière. Je me confiais à elle et elle devint, pour moi, une vraie bouée de sauvetage. Je lui parlais de moi-même, et de mes projets, et comment je voulais prendre ma place dans le monde nouveau que nous avions tous entrepris de construire.

Il se mit à rire.

« Dans ces temps-là, j'étais rempli d'idéalisme. Mon séjour à la clinique s'est prolongé bien après l'armistice de 1918. Et je paraissais me remettre assez vite. Il y avait là, un médecin, un spécialiste des maladies mentales, un type très chic. Il me disait qu'on ne pouvait jamais se prononcer définitivement au sujet du cerveau, que les cas mentaux étaient les plus délicats de tous, qu'un choc comme celui que j'avais subi pourrait entraîner des conséquences qui s'aggraveraient avec le temps. Ou pis encore, un état ressemblant à l'épilepsie qui reviendrait à certains moments avec des intervalles de lucidité absolue selon mon état physique. A ce moment, je n'ai pas pensé beaucoup à cela... Ne me touchez pas le bras!

« Les « autorités » suggérèrent que je quitte la clinique, et que j'aille achever ma convalescence au bord de la mer. Mrs. Ranger qui m'avait soigné depuis mon arrivée à la clinique devait m'accompagner.

Sa voix trembla légèrement, et elle vit sa main blanchir comme il s'agrippait au mur.

« Je fus heureux là-bas. Nous avions un appartement meublé chez une logeuse qui me laissait tranquille. Elle avait un petit chien, un Pékinois, qui se prit d'une grande affection pour moi. C'était le mois de juillet, et je demeurais étendu sur la plage à prendre des bains de soleil, et, la nuit, je dormais comme un enfant. Mrs. Ranger fut parfaite pendant ce temps-là. Elle ne m'importunait jamais excepté pour me donner mes somnifères et m'écouter quand je désirais parler. J'avais encore des projets à cette époque. Je voulais écrire, voyager, faire de la politique! Et puis, brusquement tout s'est écroulé.

Marian le vit se raidir avant de poursuivre.

« Je me remettais d'une attaque de malaria quand c'est arrivé. Mrs. Ranger m'avait donné mon médicament et était allée se coucher. Je m'endormis dans un fauteuil. Quand je me réveillai, je me trouvais au milieu du salon tenant quelque chose de chaud et de mou entre mes mains. C'était le chien de la logeuse. Je le tenais de telle façon que mes mains s'enfonçaient dans son poil. Il était mort, et ma main droite lui serrait le cou.

« Il me fallut quelques instants pour me rendre compte de ce

qui s'était passé. Ensuite, je crois que je suis redevenu fou. Je demeurai là à regarder le chien en tremblant, et me parlant à moi-même avant de me rappeler brusquement ce que le médecin m'avait dit. Cette fois, j'avais tué un chien : la prochaine fois, ce serait peut-être un homme. Tous mes projets s'effondrèrent autour de moi comme des châteaux de cartes. Et puis, Mrs. Ranger est entrée. Elle comprit aussitôt ce qui était arrivé, je crois qu'elle pressentait que cela *devait arriver* un jour ou l'autre. Elle a pris le chien et m'a obligé à me coucher.

« Le lendemain, elle réussit à étouffer toute l'affaire. Elle raconta une histoire quelconque à la propriétaire du chien, et s'arrangea avec elle, sans doute, et nous partîmes le même jour. Cette fois, nous louâmes un cottage dans le Dorset. Deux mois se passèrent, et je commençais à reprendre confiance et à penser que je pourrais peut-être guérir, quand *c'est arrivé* de nouveau. Cette fois, la victime fut notre chat noir. Les circonstances furent à peu près identiques à celles de la fois précédente. Forte fièvre, délire par temps clair, et pleine lune. La même nausée, le même rêve, le même somnambulisme, le même réveil avec dans les mains quelque chose de doux et de mort.

Sa voix atteignit soudain une acuité qui était presque un cri.

« Dieu! Elles m'aimaient, ces bêtes, comme Caïn m'aimait! C'est pourquoi elles venaient à moi, pour que je les caresse.

Sa voix se raffermit de nouveau.

« Alors nous sommes venus ici. La maison était vide, mon père étant mort peu après l'armistice. Je me suis enfui ici comme si j'étais poursuivi. Je m'enfuyais loin de moi-même et de la police, car je savais ce qu'on ferait de moi, si jamais on découvrait la vérité. On m'enfermerait dans une maison de santé. Grand Dieu! On me mettrait une camisole de force avant un mois.

« Je suis donc venu ici. Parfois même, je suis allé dans le monde, et l'ai bafoué. J'allais à Pensley; je suis même allé à Londres pour voir des agents littéraires et des éditeurs. Je me suis fait la réputation d'être un reclus romanesque, épris des landes et des marais. Parfois, après une période de lucidité plus longue que les autres, j'osais croire avec plus de confiance, après chaque jour qui passait, que j'étais de nouveau sain d'esprit. Et puis, au moment où cet espoir devenait presqu'une certitude, il se produisait quelque incident qui me rappelait brutalement à la réalité.

Sa voix s'éteignit en un murmure.

« Trois fois, il s'est agi d'un chat; quatre fois, d'un chien; ça en fait cinq maintenant. Beaucoup de volailles, des êtres doux, inoffensifs, qui accouraient vers moi.

Il avala péniblement.

« C'est peut-être précisément leur douceur... Le docteur a dit quelque chose de ce genre... Voilà, bien entendu, la raison pour laquelle nous gardons Sturrock. En cas... Mrs. Ranger n'éprouve pas la moindre peur, mais moi, il faut que je sache qu'il est ici.

Il se leva brusquement.

« Je sais. Je ne vous regarde pas, et pourtant je sens l'horreur et la pitié sur votre visage. Ne me plaignez pas, Marian. Eloignez-

vous de moi avec épouvante, si vous le voulez, mais ne me plaignez pas. Sapristi! Après tout, j'ai roulé le monde. Car je devrais logiquement être sous les verrous à l'heure qu'il est, pris au piège comme un léopard en cage. Or, je suis libre. Je vis dans ma propre maison, sur mes propres terres. Je signe des chèques, et *on les honore*. Depuis vingt ans, je me suis chaque jour délecté à cette pensée.

Alors, elle parla pour la première fois depuis le début de l'entretien.

— Mais Stephen, votre état n'est peut-être pas incurable. Vous ne savez pas combien la médecine mentale a progressé depuis vingt ans. Vous pourriez consulter quelque spécialiste...

Il lui fit face, tout à coup, le visage soudain menaçant.

— Ecoutez-moi. Il ne faudra pas vous aviser de bavarder quand vous partirez d'ici.

— Mais tout cela est si regrettable.

— C'est à moi d'en décider. J'aurais dû vous obliger de quitter cette maison immédiatement. Je vous ai permis de prolonger votre séjour. Maintenant, vous savez pourquoi je dois vous renvoyer. Pourquoi vous avez dû verrouiller votre porte. Je vous aime; vous m'avez forcé à l'avouer. Ne trahissez pas cet amour en me trahissant, moi.

Il s'interrompit :

« Sans quoi...

— Sans quoi, Stephen?

— Ne me le demandez pas. Je crois pouvoir me fier à vous. Je l'espère, du moins...

Il se détourna d'elle.

— Rentrez, dit-il. Je désire être seul.

CHAPITRE XX

Elle se détesta pour le sentiment de soulagement qu'elle éprouva lorsque, se retrouvant dans sa chambre, elle put en verrouiller la porte. Elle demeura longtemps étendue, éveillée, à guetter le pas de Stephen dans le corridor. Puis elle commença alors avec une ténacité qui, ainsi qu'elle s'en rendit compte, était devenue une véritable obsession, à jeter les bases d'un nouveau plan. Mais elle ne perçut aucun bruit dehors, et elle s'endormit vers l'aube d'un sommeil inquiet.

Sa première réaction, lorsque Mrs. Ranger frappa à sa porte, le lendemain matin, fut un sentiment de panique. Elle se leva, ouvrit la porte et laissa entrer la gouvernante.

— J'aurais donné beaucoup pour que cela ne se passe pas, dit Mrs. Ranger. J'ai voulu vous en parler tant de fois, j'ai même failli le faire après notre découverte du coq. Mais je ne le pouvais pas, car je l'avais promis. Qu'est-ce qui vous a poussé à sortir hier soir?

En entendant les hululements des deux hiboux, j'ai regardé par la fenêtre. Alors je l'ai vu passer. Il paraissait si malade que j'ai cru à un retour de la malaria.

— Il ne s'agit pas de malaria.

La voix de Mrs. Ranger se durcit.

— Cet imbécile de Sturrock! Il n'aurait pas dû le perdre de vue. Ou, du moins, il aurait dû vous empêcher de voir le chien.

Marian s'assit sur le lit, repoussant les cheveux de ses yeux.

— Je l'aurais sûrement découvert un jour ou l'autre. Vous n'auriez pas pu continuer à me cacher la vérité.

— Je regrette que vous ne soyez pas partie tout de suite. Vous devez le regretter aussi, maintenant. C'est plus dur d'être obligée de partir à cause de cela...

— Pas tout à fait... Du moins, je sais qu'il ne me renvoie pas parce qu'il ne m'aime pas... D'ailleurs... Je vais partir aujourd'hui même. Mais je reviendrai.

Le silence tomba sur la pièce. A la fin, Mrs. Ranger remarqua :

— Vous ne pouvez pas revenir. Vous n'êtes pas en sécurité ici. Songez à lui, aussi. Si vous reveniez ici, s'il vous permettait de revenir, il ne pourrait supporter votre surveillance ni de sentir que vous connaissez son secret.

— Il m'est impossible de laisser les choses telles qu'elles sont.

— Mais que pouvez-vous faire?

— D'abord, dites-moi ceci. Vous m'avez déjà avoué, Mrs. Ranger, que vous aviez de l'affection pour lui, et je vous ai crue. Etes-vous prête à courir le risque qu'il vous haïsse.

— Et vous?

— Oui. Mais il m'est impossible d'agir sans votre aide.

— Comment cela?

— Voilà. Je crois que sa folie, enfin que sa maladie est guérissable, car elle n'est ni organique ni héréditaire, mais résulte directement d'un choc. Cela doit pouvoir se guérir. Hier soir, il m'a tout raconté. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas consulté un psychiâtre, et il m'a dit qu'il avait trop peur d'être enfermé.

— Je le sais. Il a raison. Qu'arriverait-il si on ne le guérissait pas, mais si on était au courant de son cas?

— La médecine mentale a fait beaucoup de progrès dernièrement.

— Il ne consentira jamais à aller voir un psychiâtre. Il en a, du reste, moins besoin maintenant et il les redoute d'autant plus qu'il s'est pour ainsi dire incrusté dans cet endroit.

— Je le sais. Je sais que rien au monde ne le persuaderait d'aller en consulter un. Mais rien ne peut empêcher un psychiâtre de venir le voir ici.

— Comment arrangeriez-vous cela?

— Je crois pouvoir y arriver avec votre aide. Et je connais le médecin qu'il faut. Le meilleur psychiâtre d'Angleterre, en ce moment, est un Viennois. Je l'ai rencontré. Il est même venu faire une conférence à l'Ecole où j'enseigne. Je suis certaine que je pourrais le persuader de m'accompagner ici. Bien entendu, il ne faut pas que Stephen le sache. Le médecin se présenterait ici,

comme par hasard, sous le prétexte d'écrire un livre d'histoire naturelle. Il faudra décider de tout cela avec lui. C'est pourquoi, il me faut partir sans tarder afin d'aller le voir.

— Vous le ramèneriez avec vous?

— Oui. Quand vous et moi aurons mis au point les détails de cette visite.

— Vous désirez partir afin de revenir avec ce médecin... Dites-moi : je ne désire nullement critiquer vos projets, mais savez-vous combien coûterait une consultation avec un grand psychiâtre de ce genre.

— Peut-être deux cents guinées. Au moins cela, à cause du déplacement.

— Et les avez-vous, ces deux cents guinées.

— Non. Mais Stephen a de la fortune et...

Elle s'arrêta se mordant la lèvre. Mrs. Ranger hocha la tête.

— Il est le seul auquel on ne puisse rien demander.

— Je n'avais pas songé à cela.

Elle fronça les sourcils.

— Peut-être pourrais-je me procurer une partie de cette somme. En empruntant sur le peu qui doit me revenir un jour... Mais je ne pourrais pas réunir la somme entière.

— Peut-être, de mon côté, pourrais-je trouver l'argent ici même.

— Comment cela? demanda Marian après une pause. En vendant un objet de valeur sans qu'il le sache.

— Oui. Quelque chose dans ce genre là.

— Mais il le saurait forcément. Il aime chaque pierre, chaque poutre de cette maison.

— Pourtant il ne la connaît pas en entier.

— Que voulez-vous dire?

— Je vais essayer de m'expliquer. Il aime cette maison. Eh bien, il n'a jamais fouillé cette maison de fond en comble, ni moi non plus du reste, car il n'aurait pas voulu que je le fasse. Mais *vous*, *vous* pouvez le faire.

— Je pars aujourd'hui.

— Est-ce indispensable? En restant encore deux jours au plus, vous pourriez peut-être découvrir de quoi payer les honoraires du spécialiste. Cela ne vaut-il pas la peine de prolonger votre séjour dans cet espoir?

— Voyons, dites-moi à quoi vous songez.

— Voici. Je ne crois pas aux trésors cachés ni aux coffres remplis d'or. Mais je sais ceci, car c'est lui-même qui me l'a dit. Son arrière-grand-père était avare, et il possédait des coupes et des bracelets en or. On en a retrouvé la plus grande partie à sa mort, mais on croit qu'il a caché certains objets, auxquels il tenait particulièrement, dans cette maison. Et s'il l'a fait, je devine à peu près où ils doivent se trouver.

— Dans la chambre secrète?

Mrs. Ranger la dévisagea avec stupéfaction.

— Comment êtes-vous au courant de cela?

— Dès mon arrivée ici, Stephen m'a dit qu'il y en avait une,

mais qu'il n'avait jamais pu la découvrir. J'imagine qu'il n'a pas dû essayer.

— Pourtant je crois bien savoir, moi, où elle se trouve, dit Mrs. Ranger.

— Moi aussi, je crois.

— Et où la situez-vous?

— Ce doit être une des pièces donnant sur le corridor où se trouve ma chambre. De l'extérieur, on peut voir une petite fenêtre à barreaux, et, à la place qui y correspond à l'intérieur, la boiserie rend un son creux.

— Oui. C'est bien là où je la place moi-même. Et, s'il y a encore de l'or ici, c'est dans cette pièce qu'il doit se trouver. Mais je ne peux pas, et ne veux pas y fouiller. Voulez-vous le faire?

Marian hésita un instant, ce que voyant, Mrs. Ranger dit avec une certaine vivacité :

— Eh bien? Avez-vous donc peur de lui?

— Non, mais j'éprouve certains scrupules à pénétrer dans cette chambre. Je ressens ce que vous éprouvez en ce moment. S'il y a des objets de valeur dans cette pièce, ils lui appartiennent. Il ne me semble pas que j'aie le droit de m'en servir.

— Mais c'est pour son bien! Voilà qui arrange tout.

Mrs. Ranger posa une main sur son bras.

— Je sais ce que vous ressentez. Il vous répugne de vous servir de ces objets à son insu, même dans son intérêt. Mais nous n'y pouvons rien. Car il ne consentirait jamais à se laisser visiter par un spécialiste.

— Très bien... Je le ferai... Mais comment et quand?

— Demain, Sturrock doit nous conduire tous deux à Pensley. Mr. Stephen doit aller chez le coiffeur. Il y touchera aussi le chèque hebdomadaire destiné à régler les frais de la maison. Vous serez donc seule ici pendant au moins deux ou trois heures. Les barreaux de la fenêtre sont rongés de rouille; vous pourrez donc essayer de pénétrer, dans la pièce, de l'extérieur; vous trouverez une longue échelle dans les écuries. Après avoir limé les barreaux, vous êtes suffisamment mince pour vous glisser par cette fenêtre. S'il y a de l'or dans cette cachette, emparez-vous de quelque petit objet que nous pourrons vendre facilement. Vous me le montrerez à mon retour... Voulez-vous le faire?

— Je ferai ce que je pourrai.

— Quand recommence votre école?

— Dans deux jours.

— Nous pourrons convenir de tout, d'ici deux jours. Occupez-vous de la chambre, et prenez vos dispositions pour que votre médecin vienne ici.

Elle lui toucha de nouveau le bras.

— Je suis heureuse que vous ne partiez pas aujourd'hui. Pour deux raisons : d'abord, il serait fou de tristesse si vous partiez immédiatement après ce qui est arrivé, et puis, je suis contente que nous soyons, pour ainsi dire, associées pour lui venir en aide.

— Moi aussi. Mais je suis tout de même un peu inquiète. Il ne me paraît pas bien de pénétrer par effraction dans cette chambre.

— Tout est si bizarre ici, en ce moment, répliqua Mrs. Ranger, et elle ajouta avec un hochement de tête :

— Voilà donc qui est entendu.

A deux heures, Stephen n'avait pas encore reparu. Mrs. Ranger apporta le repas de Marian, au salon, sur un plateau, et elle mangea seule. Elle s'y attarda ensuite, encore quelque temps, à repasser la conversation de la matinée, puis, oppressée par le silence, elle sortit au soleil.

Elle se surprit à faire le tour de la cour en passant sous les fenêtres de Stephen, elle vit que les rideaux étaient encore tirés. Son regard se posa un peu plus longuement sur la petite fenêtre sombre de la chambre murée. Même vue d'en bas, les barreaux paraissaient très amenuisés par la rouille. Elle ne put en détourner les yeux, étant comme hypnotisée par l'obscurité de la pièce. Il lui sembla que les barreaux se mettaient à dessiner une tête de mort. Marian frissonna et se détourna.

Elle se dit, en apercevant sa veste rapiécée pliée au pied du mur, que Sturrock ne devait pas être bien éloigné. Le chat des écuries était couché dessus et la léchait avec extase. En s'approchant, elle vit qu'Abel lui aussi léchait la veste. Sa vue lui rappela Caïn d'une façon saisissante et horrible.

Elle continua à longer les dépendances qui flanquaient la cour jusqu'à ce qu'elle parvint au grand hangar qui servait de garage, et y aperçut Sturrock s'affairant autour de l'auto.

Il lui adressa un sourire et un regard bref et inquiet. Elle se demanda si Mrs. Ranger l'avait déjà tancé.

— Je la prépare pour demain, dit-il.

Il baissa les yeux vers la terre, puis les releva brusquement vers elle.

— Je suis absolument désolé de ce qui est arrivé hier soir, dit-il.

— Je ne vois pas comment vous auriez pu l'éviter.

— J'aurais dû prévoir la chose. Mrs. Ranger m'a expressément recommandé de ne pas le perdre de vue un instant. Je me suis attardé une minute pour fermer les écuries, et étant bon coureur, je croyais le rattraper facilement...

Il s'interrompit et parut réfléchir.

— C'est un mal curieux. Allez-vous venir avec nous à Pensley demain, Miss?

— Non. Je n'irai pas.

— Peut-être que vous allez partir?

— Non. Je prolonge mon séjour.

— Mrs. Ranger le sait-elle?

— Oui. C'est même elle qui m'a persuadé de rester.

— Ah! Elle sait toujours mieux que personne, ce qu'il faut faire.

Elle dit en reprenant sa marche :

— Vous feriez bien d'enlever votre veste de là! Abel a l'air d'être en train de lécher tout le poil de la manche...

Les sourcils de Sturrock se contractèrent et il lui jeta un regard soudain soupçonneux. Puis, son visage se détentit, elle le vit se diriger vers le mur.

. . . . . .

Lorsqu'elle regagna la maison, Stephen était au salon. Elle fut saisie par l'expression ravagée de son visage. Elle avait redouté la gêne de cette première rencontre qu'il accrut en s'écriant brusquement :

— Alors vous êtes encore là?

— Oui. Il me reste encore trois jours sur les cinq qui me sont alloués.

— J'avais oublié cela.

Elle se raidit, prévoyant une discussion.

— Je sais que, maintenant, vous désirez que je parte.

— Au contraire. Je ne veux pas que vous partiez.

Son étonnement dut se lire sur son visage, car il lui lança un pâle sourire.

— Non. Voilà qui vous surprend, mais c'est quand même vrai. Je ne veux pas que vous partiez. Pas encore, du moins.

— Je suis surprise, je l'avoue. Puis-je vous demander pourquoi?

Il se rapprocha d'elle.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit hier soir? Au sujet de certaine promesse que vous devriez me faire?

Elle ne répondit rien, car la question l'avait prise au dépourvu. Enfin, elle dit afin de gagner du temps :

— Que voulez-vous exactement que je dise?

— Vous le savez fort bien. Par un accident malheureux vous avez découvert mon secret. J'exige donc que vous me promettiez de ne pas me trahir.

— Vous avez donc à ce point confiance en moi? Vous seriez satisfait si je vous donnais ma promesse?

— Oui. Je vous connais, maintenant, Marian. Lorsque vous m'aurez donné votre promesse, je me sentirai en sécurité.

— Vous savez que je ne vous dénoncerai pas. Que si je mentionnais votre... votre cas à qui que ce soit, ce ne serait que dans votre bien.

— C'est précisément cela que je redoute. Je crains que vous n'alliez trouver quelque psychiâtre charlatan qui ne serait que trop heureux de se servir de moi comme de cobaye jusqu'au moment où, se lassant de l'expérience, il me remettrait entre les mains de la police.

Il attendit un instant, scrutant son visage. Enfin, il remarqua tranquillement :

« Je crois que *cela* vous a touchée.

Elle s'écria :

— Mais, Stephen, quel mal y aurait-il à donner à un des grands psychiâtres une chance de vous guérir? S'il ne pouvait vous aider, il ne vous ferait pas de mal. Sûrement, tout médecin est tenu au secret professionnel, comme un prêtre.

— Vous oubliez une chose. Les fous sont des ennemis publics.

Enfonçant les mains dans les poches de sa veste, il abaissa les regards vers elle :

« Ecoutez-moi. Et notez bien ce que je vais dire. Vous ne parlerez de moi à *personne*, m'entendez-vous? A *personne*.

- - Et si je décidais, moi. Je vous aime. Voilà qui me donne quelques droits.

— Non. Aucun. Car c'est de ma vie qu'il s'agit. Et voilà pourquoi...

— Voilà pourquoi?

- - Vous devez me faire cette promesse.

— Et si je refuse?

Il jeta un regard autour de la pièce avant de lui répondre.

— Vous m'obligez, de nouveau, à vous dire que je ne vous permettrai pas de quitter cette maison avant que vous ne m'ayez fait cette promesse.

En lui adressant un signe de tête, sans sourire, il sortit de la pièce.

CHAPITRE XXI

Un peu plus tard, elle monta dans sa chambre et s'étendit sur le lit. Malgré le tumulte de ses pensées, la fatigue de sa nuit blanche ne tarda pas à se faire sentir, et elle tomba dans un profond sommeil.

Elle fut réveillée par un coup frappé à la porte. Mrs. Ranger se tenait dans le couloir portant la robe de satin bleue sur son bras. En voyant le regard étonné de Marian, elle hocha la tête.

— Oui. Il désire que vous la portiez ce soir.

— Mais pourquoi?

— Ne me le demandez pas. Il m'a simplement dit de vous prier de mettre cette robe; lui-même revêtira son costume. Si vous êtes sage, vous ferez ce qu'il désire.

Marian prit la robe et elle était sur le point de rentrer dans sa chambre quand Mrs. Ranger lui dit :

— Il désire également autre chose. Il veut que je prenne les vêtements que vous portez en ce moment pour les nettoyer et les brosser. Laissez-les sur votre lit. Je viendrai les chercher plus tard.

Marian étendit la robe bleue sur le lit et s'assit pour réfléchir. Tout puéril qu'il pût être, il s'agissait du premier coup que Stephen dirigeait contre elle. Son instance pour qu'elle revête cette robe, et, bien plus, le fait qu'il la privât de ses vêtements ordinaires, ne pouvaient résulter que de sa volonté de la retenir à la maison.

C'était là une vilaine pensée, non pas qu'elle eût vraiment à redouter la séquestration; car elle pouvait s'en aller quand bon lui plairait avec l'aide de Mrs. Ranger et de Sturrock. Mais cette ruse nouvelle et mesquine de la part de Stephen semblait confirmer l'impression vague et fâcheuse qu'elle avait ressentie à son sujet.

Elle s'habilla lentement. Maintenant, cette robe lui était odieuse et elle eut la chair de poule lorsque la soie lui gratta la peau. Elle ne se donna aucune peine pour sa coiffure ni pour son maquillage. Elle descendit et trouva Stephen debout devant le feu du salon, revêtu de son costume XVIII^e^ siècle.

Elle surprit, comme elle entrait, l'admiration spontanée qui anima son regard, à laquelle succéda une expression de satisfaction.

— J'espère que cela ne vous a pas ennuyée de mettre cette robe? J'ai pensé que ce déguisement nous aiderait peut-être, tous deux, à oublier ce qui s'est passé depuis que vous l'avez portée pour la dernière fois.

Elle vit la sincérité revenir dans ses yeux. Il continua tranquillement et avec le ton de la plus grande franchise :

« Marian, je désire que vous sachiez combien je regrette tout ceci. Bien que je sache que cela ne pouvait durer, et que, pour cette raison, je désirais que cela se terminât vite, je voulais que vous partiez sans avoir été meurtrie. Et sans que vous puissiez me plaindre... Pour mon propre orgueil, j'aurais préféré que vous me jugiez égoïste et faux, plutôt que quelqu'un qui devient, par moments, une bête fauve.

Elle secoua la tête.

— Je n'admets pas cela, Stephen.

Elle vit le soupçon revenir dans son regard. Il dit :

— Il *faut* que vous l'admettiez.

Elle se leva et marcha jusqu'à l'autre bout de la pièce. Elle sentit son regard la suivre et l'entendit dire :

— Je devrais vous maudire. Car j'étais heureux avant votre venue.

— Mais, Stephen, songez à tout ce qui manquait à votre vie...

Il secoua la tête.

— Non. Il y avait autre chose dans ma vie, un jardin secret. Peut-être, avant que vous ne partiez, vous dirai-je ce que c'était.

— Dites-le-moi maintenant.

— Non. Ce n'est ni le moment, ni le lieu. Mais je vais vous en donner une idée: Sa preuve tangible se trouve dans le meuble à dix tiroirs, dans ma chambre à coucher.

Il lui sourit avec une expression significative pleine d'humour.

— Mais, maintenant, j'ai fermé le meuble à clef.

Elle le vit tout à coup lever les yeux vers le plafond et demeurer immobile, écoutant attentivement. Au même instant, elle perçut à son tour le bourdonnement d'un avion qui semblait voler très bas, presque au-dessus de la maison.

Le bruit augmenta d'intensité et devint même si fort qu'ils ne purent parler. En regardant Stephen, elle vit son visage exprimer un brusque étonnement, puis redevenir mort et dénué d'expression pour se contracter enfin sous l'effet de la rage et de la peur. Elle le vit serrer les poings, se mordre les lèvres et devina que ce vrombissement l'avait brusquement reporté dans le passé, dans les tranchées.

Puis, au moment précis où elle craignait que son sang-froid ne l'abandonnât, le moteur s'arrêta soudain. Elle crut, un instant, que l'avion avait disparu au delà des collines, mais elle comprit ensuite que le pilote décrivait des cercles pour essayer d'atterrir. Et, de fait, le moteur reprit avec un brusque rugissement si puissant qu'on eût dit qu'il était dans le jardin. Puis, il se tut de nou-

veau. Il y eut un fracas, pas très fort, mais très distinct, et ensuite un silence absolu.

Marian regarda Stephen. Toute trace de peur avait disparu de son visage. La tête penchée, il écoutait avec l'attention d'un officier observateur sur le champ de bataille. Se retournant vers elle, il lui fit un signe de tête et se dirigea vers la porte. Elle le suivit.

Ils sortirent dans le crépuscule et remontèrent vers le grand champ plat qui s'étendait à l'autre extrémité du jardin, à l'abri des collines.

Un accident d'aviation avait toujours suscité en elle une terreur particulière, et elle redoutait de voir un jaillissement soudain de flammes contre le flanc sombre du coteau. Mais ses craintes se dissipèrent en approchant de la clôture. Et en percevant le bruit de pas lourds et trébuchants qui se dirigeaient vers eux.

Une silhouette avançait en chancelant à travers le crépuscule. Ses contours se précisèrent peu à peu. Les yeux de Marian étaient maintenant habitués à la pénombre, et elle distingua un casque et une combinaison d'aviateur.

Puis, quand l'inconnu fut encore à environ six mètres d'eux, il s'arrêta net et les fixa d'un regard ahuri. Il parut être sur le point de reculer dans l'obscurité derrière lui. Tout à coup, elle comprit pourquoi l'inconnu les dévisageait ainsi. Dans ce jardin romanesque, envahi par l'ombre, revêtus de leurs atours d'autrefois, ils devaient lui faire l'effet de fantômes. Elle fut sur le point de rire lorsque l'aviateur s'écria :

— Etes-vous vivants ou non?

Stephen répondit :

— Nous sommes bien de chair et de sang. Mais vous, n'êtes-vous pas blessé?

— Je n'ai rien, j'ai été fortement secoué, mais je suis intact. Mais puis-je me servir de votre téléphone?

La voix de Stephen perdit sa chaleur naturelle et il dit prudemment :

— Nous n'avons pas de téléphone. Votre zinc est amoché?

— Non, par miracle, il n'y a que l'arrière qui est un peu tordu. Il est, sans doute, en état de voler, mais je n'ai plus de jus. J'ai été assez bête pour m'égarer. Je pense qu'il pourra voler quand j'aurai rempli le réservoir, mais en attendant... Sans essence, je crains bien que je doive vous demander de m'héberger pour la nuit.

Marian vit Stephen hésiter pendant qu'il réfléchissait à cette proposition. Enfin il répondit poliment, mais sans enthousiasme :

— Avec plaisir. Si vous n'êtes pas trop exigeant.

— Mais non, voyons. C'est très aimable à vous. A propos, je m'appelle Rendall. Barry Rendall.

— Je suis Stephen Deremid et voici Miss Ives. Si nous rentrions?

Tandis qu'ils retournaient vers la maison, elle vit Sturrock qui se tenait, comme par hasard, près du mur. Elle se demanda si Mrs. Ranger l'avait envoyé les suivre quand elle était sortie avec Stephen.

Rendall enleva son casque en pénétrant dans le hall éclairé. Et il plut aussitôt à Marian. Il était blond, large d'épaules, plus petit que Stephen d'environ une demi-tête. Il avait une grande bouche agréable et expressive, des yeux bleus avisés et narquois. Son visage était empreint à la fois de caractère et d'humour, et aussi de bienveillance. Elle se dit qu'il devait avoir environ vingt-huit ans. Il déposa la petite valise qu'il tenait et enleva sa combinaison sous lesquels il portait un costume de ville.

Stephen déclara :

— Je vais aller prévenir Mrs. Ranger. Emmenez Rendall au salon, Marian. Vous savez où se trouve le porto.

Rendall examinait la pièce en connaisseur pendant qu'elle versait le porto.

— C'est épatant, dit-il. Tout ce qu'il y a, est beau. Le doit-on à votre fine main italienne?

— Non. C'est l'œuvre de Stephen.

— Eh bien, Stephen est un homme de grand discernement!

Il recula d'un pas, fermant à demi les yeux.

— Tout y est admirablement groupé. Tenez, par exemple, la façon dont cet écran fait jouer les couleurs de ce garçon peint par Appleton.

— Etes-vous artiste?

— Grand Dieu! Non. Je dessine un peu, tout à fait en amateur. Non, je suis médecin.

Elle fit volte-face.

— *Médecin?*

— Oui. Je suis interne à l'Hôpital Guy, de Londres. Je suis en vacances. Y a-t-il quoi que ce soit de surprenant en cela? Ou bien avez-vous besoin de mes services professionnels? ajouta-t-il en riant.

Stephen entra, et elle accueillit sa venue avec joie. Il dit :

— Voilà qui est arrangé. Ma gouvernante s'occupe d'aérer votre chambre. Vous vous êtes sans doute déjà rendu compte que cette maison est tout à fait primitive.

— Au contraire. J'étais en train d'admirer votre goût excellent. (Il leva son verre.) Bonne chance! Je viens de dire à Miss Ives que je suis un toubib.

Après une pause à peine perceptible Stephen répondit :

— Vous voulez dire un médecin? Quelle espèce de médecin?

— Oh, médecine générale!

Elle sentit le regard de Stephen se poser sur elle, et devina ce qu'il pensait : il se demandait si, par hasard, elle avait pu se rendre, ce matin de bonne heure, à Pensley, d'où elle aurait pu téléphoner à Rendall de venir immédiatement par avion et simuler un accident bien joué. Elle commençait à comprendre les soupçons tortueux et la manie de la persécution qui pouvaient se déclencher dans un cerveau comme celui de Stephen. Elle fut contente que Rendall lui-même eût si naïvement annoncé sa profession. Si Stephen était encore capable de réfléchir, il comprendrait que pareil aveu coïncidait mal avec un complot.

Mais elle devina que les germes du soupçon se levaient dans

l'esprit de Stephen. Son instinct d'affabilité et l'accueil assez sympathique qu'il réservait à toute compagnie nouvelle, tombèrent tout à coup de lui comme un manteau. Bien que Rendall continuât à parler avec entrain, et qu'elle-même fît de son mieux, l'atmosphère devint de plus en plus tendue. Elle fut soulagée lorsque Mrs. Ranger vint leur annoncer que le dîner était prêt.

. . . . . .

Ils revinrent au salon après le repas. Et, afin d'éviter le retour de cette pénible conversation, elle proposa de chanter. Stephen accepta avec indifférence, et Rendall avec enthousiasme.

Au cours du dîner, et depuis, elle avait éprouvé l'étrange certitude que, tout fantastique que cela pût paraître après deux heures de connaissance, Barry Rendall était devenu nettement épris d'elle. Peut-être, était-ce la faute de cette maison, de cette toilette, ou bien éprouvait-il, pour elle, l'attrait que les hommes ressentent pour une femme amoureuse d'un autre?...

Rendall se leva et ouvrit le piano.

— Je vous en prie, chantez quelque chose qui aille avec cette robe, dit-il.

Stephen remarqua :

— Elle vous plaît?

— Oui, sur celle qui la porte actuellement. Elles se mettent mutuellement en valeur.

Elle chanta : *O Ponder Well, My dear and only Love* et *Barbara Ellen,* et, pendant qu'elle chantait, Rendall ne cessa de la regarder. Elle eût voulu jeter un coup d'œil vers Stephen pour voir comment il réagissait devant la *tendresse* (1) évidente de Rendall. Mais elle devinait qu'il était maintenant imperméable à toute jalousie.

Lorsqu'elle eut chanté trois chansons, Rendall lui en demanda d'autres. Elle ressentit brusquement sa présence en cet endroit. Il lui plaisait, il était intelligent et attrayant, mais, parce qu'il ignorait tout de Stephen, il se trouvait en dehors du cercle magique qui les enfermait tous dans cette maison. La question eût été différente si Rendall avait été un psychiâtre...

Stephen bâilla sans se cacher, et Rendall comprit aussitôt. Il se leva poliment, presque à contre-cœur, et dit, tout en regardant toujours Marian :

— Permettez-moi de me retirer.

— Je crois que nous pourrions tous en faire autant, dit Stephen. Qu'en pensez-vous, ma chère?

Ce terme affectueux, d'une banalité conjugale, la surprit. Elle répondit :

— Oui. Je suis prête.

Stephen se tourna vers Rendall.

— Mrs. Ranger va vous conduire à votre chambre.

Dans le corridor, il appela Mrs. Ranger.

— Votre chambre est dans l'aile de l'est, Rendall. Mrs. Ranger, voulez-vous lui montrer le chemin? Bonsoir, ajouta-t-il avec un signe de la tête.

(1) En français dans le texte.

— Bonsoir, Deremid.

Rendall prit la main de Marian et la porta gracieusement à ses lèvres.

— Je dois bien cet hommage à cette toilette et à celle qui la porte, dit-il en souriant. Bonsoir à toutes deux.

Il s'éloigna avec Mrs. Ranger, et Marian suivit Stephen. Celui-ci ne dit rien avant qu'ils ne fussent parvenus au palier, puis il demanda brusquement :

— Eh bien, que pensez-vous de lui?

— Il me plaît assez.

— Et vous lui plaisez. Il n'a pas cessé de vous dévisager pendant toute la soirée. A propos...

— Quoi donc?

— Vous ne l'aviez jamais rencontré auparavant, je présume?

— Non. Mais il arrive que je plaise parfois à certaines personnes.

Il lui sourit.

— *Touché* (1). Moi, entre autres. Moi également j'ai été épris de vous tout aussi vite. S'agit-il d'un charme que cette demeure projette sur vous ou vous sur elle?

— Stephen?

— Quoi donc, Marian?

— Rendall vous a-t-il fait éprouver le sentiment d'être malheureux? Je serais profondément peinée que vous ayez été blessé, mais j'accueillerais ce signe avec joie si, par hasard, cela pouvait vous persuader de faire ce que je désire.

Le visage de Stephen se durcit de nouveau.

— Ce sujet est clos, dit-il. Excepté pour votre promesse.

Ils parvinrent à la chambre de Stephen en silence. A la porte, il abaissa de nouveau ses regards vers Marian dont il se tenait écarté. Et il dit :

— Il est dans l'aile de l'est. Je n'ai pas pu lui dire de fermer sa porte à clef. Il ne devrait, du reste, pas y avoir de danger après ce qui s'est passé la nuit dernière, car je n'ai encore jamais eu d'attaque deux nuits de suite. Mais au cas...

Et tirant la clef de la serrure, il la lui tendit :

— Bonsoir. Et fermez la porte derrière moi...

CHAPITRE XXII

En rentrant dans sa chambre, elle vit que ses vêtements de ville avaient disparu. Elle se déshabillait lentement quand on frappa à la porte et Mrs. Ranger entra.

— Eh bien, dit-elle, qu'allons-nous faire maintenant?

— Que voulez-vous dire? demanda Marian.

— Mais de ce Rendall! N'est-ce pas demain que vous devez

(1) En français dans le texte.

essayer de pénétrer dans cette chambre? Qu'arrivera-t-il s'il désire prolonger son séjour, lui aussi?

— Pourquoi donc voudrait-il rester?

Elle s'interrompit et Mrs. Ranger eut un hochement de tête significatif.

— Oh, vous savez fort bien ce que je veux dire! Il n'a cessé de me questionner sur vous pendant que je le menais à sa chambre.

— Il voudra sans doute repartir de bonne heure. Il croit que son avion n'est pas assez endommagé pour ne pas pouvoir décoller. Mais si, par hasard, il désire passer une autre nuit ici...

— Eh bien?

— Il faudra l'emmener avec vous à Pensley. Du reste, il devra, sans doute, y aller pour se procurer de l'essence.

— C'est possible. Espérons-le. Je ferai tout ce que je pourrai pour le faire partir, mais il faudra m'aider... Vous devriez vous arranger pour lui faire comprendre que vous n'avez pas envie de compagnie.

— Cela sera facile. Après déjeuner, je dirai que j'ai un violent mal de tête, et que je vais me reposer dans ma chambre jusqu'au dîner.

— Bon. De mon côté, je vais préparer tout ce dont vous aurez besoin. Vous paraissez robuste. Du reste, vous ne devriez pas avoir grand mal, tant ces barreaux sont rouillés. En tout cas, je vais préparer la grande échelle, une lime, un ciseau et une espèce de produit qui est comme du ciment, car il vaudra mieux replacer les barreaux, si vous le pouvez...

Elle hocha la tête.

— C'est tout, je crois.

Marian demanda :

— Me permettez-vous une remarque? Je n'arrive pas à comprendre comment vous, qui avez tant d'amitié pour lui, n'ayez pas songé à faire cela avant. Et, aussi, pourquoi vous y consentez subitement, après vingt années?

— Mais je vous l'ai dit, ma chère. Bien entendu, j'aurais pu combiner quelque chose de ce genre. Mais je ne l'ai pas fait parce que je savais qu'il était heureux ici et parce que personne — quelle qu'en soit la raison — n'a le droit de risquer la vie d'un autre sans son consentement.

— Oui. Nous avons toutes les deux dit cela. Lui aussi l'a dit. Mais, dans ce cas, pourquoi les circonstances vous paraissent-elles différentes maintenant.

— Parce que, désormais, il faut songer à vous. Ne le voyez-vous pas? Maintenant, votre bonheur se trouve confondu avec le sien et le sien avec le vôtre. Croyez-vous qu'il ne puisse plus jamais être heureux quand vous serez sortie de sa vie? Jamais. J'avais bien prévu tout cela quand vous avez insisté pour demeurer ici, mais, aujourd'hui, il est trop tard. Vous avez troublé sa paix. Et je vois qu'il est malheureux. Il ne pourra jamais plus être satisfait de son ancienne vie. Il nous faut donc lui en donner une nouvelle, encore bien plus dans son intérêt que dans le vôtre.

Mrs. Ranger demeura silencieuse un instant, puis elle ajouta lentement :

— Je ne voudrais pas vous effrayer, mais je dois vous prévenir. Ayez bien soin de ne pas éveiller ses soupçons.

— Je crains qu'il ne se doute déjà de quelque chose.

— Vraiment? Voilà qui est mauvais.

— Vous voulez dire qu'il sera sur ses gardes et qu'il soupçonnera tout étranger qui se présentera ici? Vous avez raison. Il m'a déjà interrogée au sujet de Rendall.

Mrs. Ranger eut une nouvelle hésitation et dit enfin :

— Je suppose que vous êtes tout à fait résolue à poursuivre cette tentative.

— Mais bien entendu.

— Oui, sans doute. Mais, maintenant, je songe à vous. Je vous dis, Marian, que j'ai peur pour vous.

La façon dont Mrs. Ranger prononça ces paroles parut soudain glacer et assombrir la chambre. Marian eut brusquement peur.

Elle s'écria affolée :

— Vous savez ou soupçonnez quelque chose que vous ne m'avez pas encore dit.

— Oui. C'est vrai. Je ne le *sais* pas, Dieu merci, et je ne veux même pas le soupçonner parce que c'est si affreux qu'il serait difficile d'y songer et de conserver son sang-froid. Mais je n'ai pas cessé d'y penser, ces derniers jours, depuis votre arrivée. Eh bien! la jeune fille qui a séjourné ici l'année dernière, non contente de s'éprendre de lui, elle a découvert ce que vous avez découvert.

— Comment cela?

— Elle l'a surpris pendant qu'il tuait un furet. Il a baissé le dos de la bête, et n'a même pas paru se rendre compte que les dents de l'animal s'étaient refermées sur son poignet. Après sa découverte, elle a voulu faire comme vous. Elle a projeté d'amener un médecin ici pour le voir. Je l'ai entendue en discuter avec lui. Il ne put la dissuader...

Elle hocha de nouveau la tête.

— On dit qu'elle est descendue vers les marais. Personne n'a retrouvé son corps, et, d'autre part, nous ne l'avons pas vue *partir d'ici*.

Alors Marian éprouva une espèce d'essoufflement, et sa propre voix lui parvint comme le faible bourdonnement d'un moustique très éloigné.

— Je devine ce que vous pensez. Mais c'est impossible! Il me l'aurait avoué.

— Et risqué d'être interné à l'asile de Broadmoor?

— Il sait que je ne pourrais jamais le dénoncer, quoi qu'il ait pu faire. Jamais!

— Ayez soin de l'en convaincre.

La voix de Mrs. Ranger s'adoucit. Elle posa une main sur le bras de Marian.

— N'acceptez pas cette idée comme vraie, ni même comme possible. Appelez cela un mauvais rêve. Je ne vous en ai parlé que parce que cela aurait pu arriver... Et pourrait encore arriver.

— Et maintenant, bonsoir, ma chère, dit-elle en se levant.

CHAPITRE XXIII

De nouveau, il lui fut impossible de dormir, non qu'elle éprouvât de la crainte pour elle-même, bien que, au fond d'elle-même, elle sentit qu'elle pourrait avoir peur... Stephen et Evelyn... Elle devina que, malgré tout ce qu'elle avait éprouvé à son sujet, cette dernière hypothèse était cependant possible... Elle eut peut-être trois heures de rêves inquiets, et se réveilla vers l'aube attendant, les yeux brûlants, que Mrs. Ranger vint frapper à sa porte. Le soleil la ragaillardit un peu, et aussi l'arrivée de Mrs. Ranger lui rapportant ses propres habits bien pliés et repassés, car, dans son humeur actuelle, elle se raccrochait désespérément à tout. Stephen ne semblait pas essayer de la retenir de force.

Elle fut également soulagée que Mrs. Ranger ne fît aucune allusion à ce qu'elle lui avait dit la veille. D'ailleurs, avec la venue du jour, et par ce beau soleil, cette sinistre suggestion s'effaçait progressivement. Mrs. Ranger se contenta, du reste, de lui adresser un sourire assez malicieux en l'informant que M. Rendall était descendu avant elle.

Marian déjeuna avec Barry. Ce dernier parassait moins exubérant que la veille, et lui plut davantage. Il lui était assez sympathique, sauf quand son admiration pour elle devenait par trop évidente. Car elle reprochait à Rendall de l'admirer aussi vite... Il lui proposa, après le déjeuner, d'aller inspecter l'avion, et elle y consentit volontiers, heureuse de tout ce qui pouvait la distraire. Il se montra très gai pendant le trajet et s'extasiait sur la beauté de la matinée. Et il citait Browning lorsqu'ils parvinrent à l'avion.

Alors, il devint aussitôt sérieux et pratique. A l'œil peu exercé de Marian, l'appareil ne paraissait nullement endommagé, et elle regarda Barry ramper sous le fuselage, muni d'une clef à écrou. Elle perçut quelques jurons, puis un bruit de martèlement et il reparut, après un certain temps, couvert d'huile, mais satisfait. Il grimpa dans la carlingue et, un moment plus tard, le moteur se mit à ronronner. Rendall le fit tourner quelques instants, puis, il coupa l'allumage et sauta à terre en lui souriant gaîment.

— O. K., dit-il. Il n'y a rien de cassé. Nous pourrions faire un petit vol ensemble quand je l'aurai remis en état. Montez donc un instant pour vous rendre compte.

Elle obéit sans enthousiasme et il enleva un amas de fils et d'écouteurs enchevêtrés qui encombraient le siège.

— Savez-vous ce que c'est? demanda-t-il en les lui montrant. J'en suis assez fier. C'est un dispositif que j'ai fabriqué, moi-même, une espèce de microphone portatif muni, à l'autre extrémité, d'un amplificateur. D'une simplicité absurde. Micro, à ce bout-ci, amplificateur à l'autre, relié par un fil double de la longueur qu'on veut — cent mètres et plus. Une petite batterie complète le circuit.

Marian sourit.

— Est-ce d'une utilité quelconque?

— Non, je ne le pense pas. Sauf pour la Gestapo, peut-être. C'est conçu sur le même principe que leurs microphones, bien qu'ils soient pourvus d'écouteurs à casque. Non, mais j'ai pensé que cela pourrait servir un jour ou l'autre. Si, par exemple, le babillage d'un ruisseau vous plaisait, vous pourriez, grâce à cet appareil, en entendre le murmure jusque dans votre maison...

Elle demanda :

— Vous avez dit que l'avion était réparé?

— Il peut voler, en tous cas.

— Mais qu'allez-vous faire pour vous procurer de l'essence?

— J'avoue que c'est assez indispensable. En fait, je viens d'employer le dernier demi-litre à remettre le moteur en marche. Dites-moi où se trouve la pompe à essence la plus proche. Ou bien, y a-t-il du jus ici?

— Pas plus d'un bidon de secours pour l'auto. Mais ils vont aller à Pensley, cet après-midi. Je sais qu'il y a un garage. Vous pourriez rapporter des bidons dans l'auto. Où disirez-vous aller?

— Seulement jusqu'à l'aérodrome de Halham, à vingt milles environ. Si j'avais été sûr de la direction, j'aurais presque pu y parvenir en vol plané. Vous êtes certaine que je pourrais trouver de l'essence à Pensley.

— Certaine. En fait, vous avez de la chance, car l'auto n'y va qu'une fois par semaine et il se trouve précisément quaujourd'hui c'est le jour.

— Vous irez aussi, je présume?

— Non. Je resterai ici. Je désire passer une après-midi tranquille. Mais vous irez; vous tiendrez compagnie à Stephen.

Il remarqua pensivement :

— Ah, dans ce cas je ferai aussi bien de rester aussi et revoir l'avion de plus près! Ils pourront facilement me rapporter les bidons.

— Mais ne devez-vous pas déclarer votre atterrissage forcé à la police?

— Mon Dieu, non! Ce n'est pas comme si je m'étais tué ou si j'avais endommagé la propriété d'autrui.

Il lui sourit.

— Savez-vous que vous êtes une drôle de petite personne?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire... Il me semble — vous allez me trouver fort impertinent — que vous êtes une espèce de caméléon psychologique. Je m'imagine que, loin de cette maison, à Londres, par exemple, vous devez être toute différente. Ici, vous paraissez avoir acquis un peu de la sérénité de ces landes...

Elle le regarda avec un respect nouveau.

— Ça, c'est assez fort de votre part. Je crois que c'est vrai. Vous pensez donc que l'atmosphère peut nous affecter physiquement?

— Bien entendu. J'éprouve cela moi-même. A Londres, dans le bruit de la foule, je suis un de mes *moi,* mais placez-moi sur les bords d'un lac, alors que les pluviers crient au crépuscule et je deviens littéralement une tout autre personne.

— Croyez-vous que ce changement, s'il se prolongeait, pourrait devenir définitif?

— Je le suppose.

— On trouve parfois les deux ensemble. Comme la guerre par exemple.

— Oui. Ça, c'est l'exemple parfait. On a vu des employés, pâles et boutonneux, entrer dans la guerre en sous-off timides, et en sortir, trois ans plus tard, en généraux bronzés et autoritaires. Oh! oui, la guerre a été un admirable creuset psychologique.

— Avez-vous jamais eu des commotionnés dans votre hôpital?

— Cest drôle que vous me demandiez cela. Ce n'est pas ma spécialité, bien entendu, mais j'ai toujours été assez intéressé par des cas de commotion nerveuse, ou par tout autre trouble mental provenant d'un choc violent. Le vieux Fitzjohn, le grand pathologiste, est un de mes amis, et il m'a raconté pas mal de choses à ce sujet. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que, selon lui, la violence chasse la violence et qu'un choc en annule un autre.

— Que voulez-vous dire?

— En bref, l'idée est que si un homme devient momentanément fou à la suite d'un violent accident d'avion, par exemple, il faudra peut-être avoir recours à un autre accident d'aviation pour le guérir. Personnellement, je crois que c'est une conception qui contient beaucoup de vérité. Après tout, à moins de lésions cérébrales sérieuses, toute victime d'un choc a de bonnes chances de s'en tirer.

— Est-ce que Ftizjohn a opéré lui-même des guérisons?

— Des douzaines. Je me souviens qu'il m'a dit avoir guéri un type qui, en général, était le plus doux des êtres, mais qui, au cours de ses rêves, devenait un maniaque homicide, parce qu'il s'imaginait qu'il était, de nouveau, en train de tuer des Allemands. Sa femme effrayée était sur le point de le quitter. Alors, il est venu consulter Fitzjohn...

— Qu'a fait Fitzjohn?

— Voici. Partant de son idée qu'un choc en chasse un autre, il eut tout d'abord une entrevue privée avec la femme de son client. Il lui dit ce qu'il désirait qu'elle fasse, et, comme elle était courageuse et qu'elle aimait son mari, elle y consentit. Fort heureusement, le mari avait ses attaques à des intervalles plus ou moins réguliers, et sa femme savait, à quelques jours près, quand elles allaient se produire. Elle devait donc demeurer éveillée, et, dès qu'il commençait à marmonner et à essayer de la saisir, elle devait le frapper aussi fort qu'elle le pourrait pendant qu'il était encore dans sa transe. Fitzjohn croyait que s'il éprouvait une frayeur physique au milieu de son hallucination, et qu'il se réveillât brusquement pour se retrouver dans son propre lit en train d'essayer de garrotter sa propre femme, le choc serait si soudain et si effrayant qu'il pourrait le guérir définitivement.

— Eh alors?

— C'est ce qui arriva. La femme raconta, plus tard, que son mari poussa un cri terrible et passa une heure à trembler de honte, de peur, et de remords, et dès cet instant, fut complètement guéri.

Marian prit une longue respiration.

— Cette histoire est-elle bien vraie?

— Je le jure. Et j'ai connu d'autres cas semblables. Seulement, naturellement, le choc doit être psychologique aussi bien que physique.

Il hocha vigoureusement la tête.

— Remarquez que je ne prétends pas que cela réussisse toujours. Mais je maintiens que le principe de Fitzjohn est bon. Car ici, on ne traite pas un cerveau organiquement malade, mais un cerveau qui n'a, pour ainsi dire, que des ratés.

Il lui sourit.

— Excusez-moi de discourir ainsi. Mais vous savez ce que nous sommes, nous autres médecins, quand nous enfourchons notre dada! J'espère que je ne vous ai pas trop ennuyée.

— Au contraire, répondit-elle lentement.

Ils débouchèrent sur la grande pelouse. Elle reprenait courage après ce que Rendall venait de lui dire, et la pensée : « Il peut être guéri », sonnait comme un refrain dans son cerveau. Et ce fut d'une voix presque joyeuse qu'elle désigna à Rendall l'arbre creux où perchaient les hibous de Stephen. Elle éprouva le besoin d'agir sans tarder. S'excusant, elle le laissa explorer le jardin et alla aussitôt retrouver Mrs. Ranger à la cuisine.

Dès qu'elle entra, Mrs. Ranger lui dit :

— J'ai préparé tous les outils dont vous aurez besoin. Ils sont dans le deuxième hangar près du poulailler. Avez-vous réussi à vous débarrasser de M. Rendall?

— Je le crois. Du moins je lui ai fait comprendre que je ne désire la compagnie de personne. Le mal de tête devrait suffire à le convaincre.

« Du reste, ce sera assez exact, car j'en ai un maintenant. Je ne puis pas dormir. Avez-vous quelque chose pour me faire dormir? Le somnifère que vous donnez à M. Stephen, par exemple?

— Je lui donne surtout du Bromure. Et du N-Butyl, s'il est trop violent. Mais, au fait, j'ai une nouvelle drogue. Cela s'appelle du Morphol.

— En comprimés?

— Oui. Ils sont assez forts. A lui, j'en donnerais trois, mais un seul devrait vous suffire. J'irai le chercher pendant son déjeuner, et vous le mettrai sur votre table de nuit. Comme cela, vous pourrez l'emporter avec vous quand vous partirez.

— Quand je partirai?

Oui. Je désire que vous vous en alliez ce soir même. Vous pourrez partir avec Rendall dès qu'il aura réparé son avion.

— Mais pourquoi ce soir?

— Pourquoi pas? Vous ne prolongez votre séjour que pour examiner la chambre secrète, n'est-ce pas? Si vous y trouvez quelque chose, il vaudra mieux partir vite et essayer d'agir vite. D'ailleurs...

— Quoi donc?

— Vous devez regagner votre école; si vous tardiez à revenir, on pourrait commencer à s'inquiéter à votre sujet. Et, alors, la

police pourrait venir fourrer son nez ici comme elle l'a fait pour *l'autre.*

— Je comprends. Et je comprends que je n'aurai aucune raison de rester quand j'aurai examiné cette chambre. Et, maintenant, voulez-vous m'apprendre la véritable raison pour laquelle vous désirez que je parte aujourd'hui?

Mrs. Ranger la dévisagea assez longuement. Puis, elle répondit :

— Très bien. La voici. Aujourd'hui, c'est la pleine lune. Il ne faut pas rester ici...

— Qu'allez-vous faire de lui?

— Je lui donnerai trois comprimés de Morphol. Cela devrait suffire, mais leur effet peut ne pas durer toute la nuit. Et il est impossible d'administrer des doses massives de somnifère.

— Je croyais qu'il s'agissait de quelque chose de ce genre. Eh bien, je vais vous apprendre une nouvelle à mon tour! Peut-être n'aurons-nous pas besoin de poursuivre notre plan, après tout...

— Que voulez-vous dire?

— J'ai un projet... Et j'y crois. Cela m'est venu, tout à coup, après quelque chose que j'ai entendu aujourd'hui.

— Alors, vous n'allez pas essayer de fouiller cette chambre après tout?

L'expression de Mrs. Ranger ressemblait tant à celle d'un enfant déçu, que Marian hésita un instant.

— Je le ferai si vous y tenez absolument.

— Aujourd'hui, est la seule occasion que vous aurez de le faire avant la semaine prochaine. Au cas où votre projet ne réussirait pas.

— Très bien. Je ne puis vous dire ce dont il s'agit, car je sais que vous m'empêcheriez d'y donner suite. Mais je vous répète que je crois que cela réussira...

. . . . . .

Le déjeuner terminé, elle n'eut pas de difficulté à persuader à Barry qu'elle avait un violent mal de tête et qu'elle allait se reposer dans sa chambre. Il accepta d'aller à Pensley aussi gaîment que s'il n'avait jamais pensé l'éviter.

Vers deux heures, elle monta, ferma sa porte, et s'étendit sur le lit. Le comprimé de Morphol était sur la table de nuit, et elle le glissa dans une enveloppe.

Elle entendit Sturrock vociférer, puis l'auto qui vint se ranger devant la maison. Elle ferma les yeux, mais les rouvrit presque aussitôt en entendant des pas légers qui couraient dans le corridor.

La porte s'ouvrit et Stephen entra. Il la regarda un instant en silence avec une expression de sympathie, puis il murmura :

— Pauvre Marian! Avez-vous de l'aspirine et tout ce qu'il vous faut?

— Oui, merci. Cela se dissipera si je puis dormir un peu.

— Bon. J'espère vous trouver tout à fait remise à notre retour.

Il lui sourit.

— Alors, dormez bien.

Tout en parlant, il enleva la clef de la serrure, sortit. Elle entendit la clef tourner à l'extérieur...

CHAPITRE XXIV

Dès qu'elle entendit l'auto s'éloigner, elle ouvrit la fenêtre et se pencha en dehors pour examiner les lieux. Elle calcula qu'une distance de trente ou quarante pieds la séparait du sol, mais qu'une chute serait amortie par le parterre de fleurs qui se trouvait au-dessous de la fenêtre. Pourtant, elle hésita à sauter de cette hauteur car elle ne pouvait courir le risque de se tordre ou se casser la cheville.

Elle remarqua alors qu'un rebord de pierre d'environ six pouces de large courait tout le long de la maison. Si elle pouvait l'atteindre, il lui serait peut-être possible, en s'aplatissant contre le mur, de gagner la gouttière. Une fois qu'elle serait parvenue au tuyau, la descente serait facile.

Marian jeta un regard autour de sa chambre en cherchant quelque chose qui lui permettrait de franchir les deux pieds qui la séparaient de la gouttière, et vit la ceinture de la robe de chambre chinoise. Elle avait environ un mètre et demi de long, était légère et mince, mais lui parut pourtant assez solide.

Elle attacha la ceinture à l'espagnolette et la laissa tomber dans le vide. Puis elle se glissa par la fenêtre, s'accrochant fortement à l'appui. Elle saisit ensuite la ceinture de sa main droite, et se tint un instant ainsi suspendue. Elle éprouva un moment de frayeur en sentant la soie se tendre sous son poids. Mais elle résista, et Marian se laissa glisser avec précaution jusqu'au rebord de pierre.

Mais, maintenant, il lui fallait lâcher la ceinture. Les bras aplatis contre le mur et les pieds écartés, elle dut avancer de biais vers la gauche comme un crabe, en résistant à l'impulsion de se pencher en arrière et de se laisser tomber sur le sol. Lorsqu'elle parvint, enfin, au tuyau de descente, elle transpirait abondamment et sa lèvre saignait tant elle l'avait mordue.

Puis, elle se laissa glisser le long du tuyau, et sauta, enfin, sur le terreau mou de la corbeille de fleurs.

Avant de rentrer dans la maison, elle jeta un regard prudent autour d'elle. Mais elle ne vit âme qui vive, et après avoir attendu cinq minutes, elle ouvrit la porte d'entrée et monta rapidement au premier.

Elle se rendit, d'abord, dans le corridor sur lequel donnaient les chambres à coucher. En passant devant la porte de sa chambre, elle vit que la clef se trouvait toujours dans la serrure; elle entra retira la ceinture et ferma la fenêtre.

Elle n'avait pas grand espoir de pouvoir pénétrer dans la chambre de Stephen, mais, à son étonnement, la porte n'était pas verrouillée. Elle la poussa et hésita un instant avant d'entrer. Lorsqu'elle pénétra, enfin, dans la pièce, son cœur battait à coups redoublés.

Se rappelant ce qu'il avait dit, elle alla directement au meuble

aux dix tiroirs. Mais les deux barres latérales étaient solidement fixées. Elle espéra que ce qu'elle cherchait ne s'y trouvait pas.

Elle alla ensuite au petit coffre mural, à la poignée de cuivre. Si ce qu'elle cherchait ne se trouvait pas là, elle n'aurait guère d'espoir de faire réussir son projet. Elle tourna la poignée qui céda, et elle poussa un soupir de soulagement en apercevant les rangées de flacons de toutes dimensions disposés à l'intérieur de l'armoire.

Elle trouva le Morphol sans difficulté, un flacon sombre avec une étiquette sur le côté. Elle savait, d'après celui que Mrs. Ranger avait mis dans sa chambre, que les comprimés étaient blancs, carrés et assez grands. Il lui fallait trouver d'autres comprimés à peu près de la même taille. Elle chercha, un instant, examinant avec soin plusieurs flacons, car il lui fallait une drogue inoffensive. Et elle faillit pousser un cri de triomphe en découvrant enfin un flacon de pastilles de menthe.

Elle échangea alors le contenu des deux flacons et les replaça ensuite sur la planche en ayant soin de mettre le flacon de Morphol, maintenant rempli de pastilles de menthe, à portée de la main. Elle trouva aussi la bouteille de bromure et de N-Butyl, et les cacha tout à fait à l'arrière de la planche.

Refermant la porte du coffre-fort, elle regarda sa montre et fut toute surprise de constater qu'il n'était que deux heures et demie.

Elle se rendit, aussitôt, au deuxième hangar où elle vit les outils préparés par Mrs. Ranger, placés dans un sac, près de l'échelle. Il y avait une lime, un ciseau, un marteau, une petite scie à main, une corde, et un pot contenant une pâte qui ressemblait à de la colle.

Elle prit, d'abord, l'échelle et la plaça au pied du mur, sous la fenêtre. Puis, elle chercha les outils, et les mit à portée de sa main. Ensuite, glissant la lime dans son pull-over, elle se mit à grimper à l'échelle. Elle attaqua le premier barreau vertical à gauche, et constata avec joie que la lime mordait comme un couteau dans du fromage. Alors, elle travailla frébrilement, sans s'arrêter, car elle sentait que Stephen pouvait revenir d'un moment à l'autre. Enfin, tous les barreaux furent limés, à l'exception de l'unique barre transversale qui les reliaient tous, et qui était encore scellée dans le mur de droite. Elle la lima à son tour, et tira tout le grillage à elle.

Elle descendit et posa les barreaux à terre puis, étant remontée à l'échelle, elle attendit un instant sous la fenêtre, dont l'ouverture lui paraissait aussi noire et glacée que l'entrée d'un tunnel, et elle frissonna presque à l'idée de s'y engager. Elle éprouvait, de plus, une curieuse répugnance.

Elle jeta un dernier regard vers le soleil, plaça les deux mains sur le rebord de la fenêtre en s'y agrippant. Elle était sur le point d'enfoncer la tête et le cou dans la cavité obscure, quand une voix dit au-dessous d'elle :

— Et que faites-vous là-haut, je vous prie?

Le choc fut si violent qu'elle oscilla, saisie de vertige. Elle serait tombée si, sous l'empire de la panique, ses mains ne s'étaient pas

accrochées encore plus fortement au rebord de la fenêtre. Mais, lorsqu'enfin elle baissa ses regards, elle faillit pleurer de soulagement parce que l'homme qui se tenait au pied de l'échelle n'était pas Stephen, mais Barry.

Il lui sourit et ses dents parurent très blanches dans son visage hâlé.

— Je vois que le mal de tête va mieux, dit-il. Mais, ma chère Marian, que diable signifie tout ceci? Vous pouvez vous confier à moi sans crainte, car je suis seul.

Tout en éprouvant une grande satisfaction en entendant ces paroles, elle eut un moment la pensée de renoncer à l'entreprise, mais elle se rappela qu'aujourd'hui était sa seule chance. Elle allait essayer si possible de pénétrer elle-même dans la pièce tout en empêchant Barry d'y entrer, et lui demanderait, sous un prétexte quelconque de jurer de ne rien dire à Stephen. Et, tout en prenant cette détermination elle constata, avec satisfaction, que la fenêtre était du reste beaucoup trop étroite pour permettre à Barry d'y passer.

Elle descendit quelques échelons. Elle réfléchissait à ce qu'elle allait lui dire, quand il la devança.

— Je parie que je sais ce que vous êtes en train de faire. Vous explorez une chambre secrète.

— Comment le savez-vous?...

— C'est élémentaire, mon cher Watson (1). Cette échelle et ces outils démontrent clairement que la porte qui y donne accès à l'intérieur de la maison a été bloquée...

Il hocha la tête en souriant de nouveau.

— Je vous parie autre chose aussi. Notre bon M. Deremid n'a aucune idée que vous vous livrez à ce petit jeu. Quelle est donc votre idée? Vous voulez lui faire une surprise?

— Oui, c'est ça! Une surprise! Il connaît l'existence de cette chambre, mais il n'a jamais eu la curiosité de l'ouvrir.

— Alors vous avez décidé de le faire malgré lui. D'où le mal de tête? J'ai cru tout d'abord que vous aviez cherché une excuse pour vous débarrasser de moi. Tout de même, vous auriez pu me mettre au courant. Je suis un expert en chambres secrètes. J'aurais probablement pu vous ouvrir celle-ci de l'intérieur. Voulez-vous que j'essaie de le faire maintenant?

— Non. Non. Je tiens à y entrer par la fenêtre puisque j'ai pris la peine de scier les barreaux.

— Moi, je ne pourrai pas passer par là.

— Je vous dirai s'il y a quelque chose à l'intérieur.

— Très bien. Je vais tenir l'échelle. Montez.

Marian se laissa glisser dans l'obscurité. Elle entendit et sentit les planches craquer sous son poids et un fin nuage de poussière s'envola autour d'elle. La pièce était froide comme une cave après la chaleur de l'extérieur. L'obscurité lui parut si intense qu'elle tint, un instant, le dos tourné à la fenêtre. Peu à peu, les murs et le parquet prirent forme. Le plancher était recouvert d'une épaisse

(1) L'ami de Sherlock R. Holmes.

couche de poussière; elle y remarqua quelques marques curieuses, taches et stries, comme si des empreintes avaient été récemment effacées à l'aide d'un balai.

Elle se sentit absolument seule et isolée. Cette pièce noire et silencieuse était comme retranché du temps et de l'espace. Un papillon d'hiver frôla son visage, et elle tressaillit brusquement.

Elle prit une boîte d'allumettes dans la poche de sa jupe et en gratta une. Le mur le plus proche s'éclaira soudain et elle distingua de vieilles boiseries. Avançant avec précaution, elle suivit le mur du fond. De temps à autre, elle grattait une allumette et glissait les bouts calcinés dans sa poche.

Décidément, cette chambre ne lui plaisait guère. Elle aspirait à terminer cet examen. Néanmoins, elle examina la pièce avec lenteur et attention, tout en sachant fort bien qu'elle ne souhaitait plus rien découvrir, et qu'elle ne désirait que de se retrouver dehors au soleil.

Parvenue au dernier mur, elle ressentit un véritable soulagement. Elle éprouvait une envie impérieuse d'écourter son inspection, de passer rapidement devant ce mur, et d'atteindre ainsi celui où le carré lumineux brillait et flamboyait comme un vitrail. Mais elle repoussa ce désir, et examina ce mur aussi minutieusement que les trois autres.

Arrivée au dernier angle, elle découvrit qu'il ne lui restait plus que cinq allumettes. Elle en gratta une et son cœur sembla se contracter à la vue d'un paquet recouvert d'un sac, calé dans l'angle des deux murs.

Elle demeura un instant figée, à le regarder. Elle n'avait aucune envie de soulever le sac. L'allumette s'éteignit; elle en gratta une autre vivement. Alors, elle se raidit, se pencha, et, d'un geste sec, arracha le sac. Elle aperçut des ossements, et un scintillement d'or et elle devina aussitôt à qui tous deux avaient appartenus.

Elle ne cria pas parce qu'il lui fut impossible de crier. Elle se redressa et ne remarqua même pas que l'allumette lui brûlait les doigts, mais seulement qu'elle s'était éteinte. Et, en essayant d'en allumer une autre, elle éprouva une terreur folle de laisser tomber la boîte.

Puis soudain, miraculeusement, tout changea, de sorte qu'elle n'éprouva plus ni horreur ni crainte de ce qui était placé sous le sac, car elle ne pourrait jamais avoir peur d'Evelyn? Elle s'agenouilla, souleva le sac, et fit glisser doucement la chaîne et le cœur en or du poignet décharné.

Elle enveloppa le cœur dans son mouchoir et le glissa dans sa poche. Maintenant, il lui fallait attendre un instant afin de permettre aux couleurs de revenir à son visage avant d'affronter Barry. Et, lorsque la dernière allumette s'éteignit, elle attendit tranquillement dans l'obscurité, avant de se glisser par la fenêtre et de descendre pour le rejoindre.

CHAPITRE XXV

Lorsqu'elle vit le bon visage intelligent de Barry qui lui souriait, elle eut une envie soudaine de lui montrer le cœur en or et de tout lui raconter. C'était étrange avec quel détachement elle songeait maintenant à Stephen, sans plus éprouver pour lui aucun sentiment. Elle ne pouvait pas le haïr, pas plus qu'elle ne pouvait l'aimer, parce que, brusquement, il était devenu, pour elle, un mort mu par quelque démon. Il lui était impossible de penser à Evelyn, car elle la considérait comme morte depuis plus d'un an. Elle n'éprouvait, d'autre part, aucun désir de venger sa mort parce que, même maintenant, il lui était possible d'admettre de sang-froid, que Stephen n'était pas responsable.

Il est vrai que la mort d'Evelyn était autre chose que celle de Caïn ou du cochet, parce qu'il avait dû la tuer sciemment, afin de se protéger lui-même. Cela paraissait prouvé par la déclaration de Mrs. Ranger qui soutenait qu'elle l'avait vue vivante le matin, et qu'elle était partie avant la tombée de la nuit. Même s'il l'avait tuée au cours d'une vague de folie, il avait dû être lucide au moment où il l'avait cachée. Cependant, ces intervalles lucides eux-mêmes faisaient partie de sa folie, car ils se succédaient entre deux attaques, comme une accalmie entre deux vagues. Il avait compris que toute sa façade, si soigneusement édifiée, était menacée, et il avait pris les mesures nécessaires pour empêcher qu'elle ne s'écroulât.

Marian pouvait suivre son raisonnement tortueux, et, en admettant son point de vue, il lui était même possible de le trouver naturel. Mais, maintenant, rien ne pouvait l'aider à franchir l'abîme qui les séparait, elle et lui. Sturrock, Mrs. Ranger, Stephen lui-même avaient tous eu raison; c'était elle qui avait eu tort. Elle ne pouvait plus l'aimer. Il était mort pour elle.

Bien qu'elle le comprît, elle fut désespérée comme si elle venait de voir mourir Stephen. Une partie d'elle-même était morte avec lui, mais, en compensation, une autre partie qui avait disparu dernièrement, revint brusquement à la vie : l'instinct de se protéger. Maintenant que la raison du risque et du sacrifice qu'elle avait consenti à courir avait disparu, elle comprit qu'elle avait peur. Elle se trouvait dans la même situation qu'Evelyn. A moins qu'elle ne lui fît la promesse qu'il exigeait et ne s'en allât immédiatement, elle pourrait fort bien partager avec Evelyn le vieux sac jeté dans le coin de la chambre secrète. Tout ce que Barry avait dit au sujet de la théorie de Fitzjohn ne signifiait plus rien. Son projet se trouvait balayé. Il ne lui restait plus qu'à partir. Elle se rendit compte que Barry l'attendait toujours patiemment au bas de l'échelle. Elle fut sur le point de lui demander de l'emmener immédiatement en avion avant de se rappeler que ce dernier était immobilisé jusqu'au retour de l'auto ramenant l'essence, jusqu'au retour de Stephen.

Elle entendit Barry lui demander :

— Eh bien? Vous avez l'air toute abasourdie. Avez-vous trouvé des lingots là-haut?

Elle se força de lui répondre en souriant :

— Non! Non! Je n'ai rien trouvé du tout.

— La chambre était donc vide?

— Oui. Vide.

Il poussa les barreaux du pied.

— Qu'allons-nous faire de ceux-ci?

— Je vais les replacer.

— Vous avez l'air un peu fatiguée. Asseyez-vous et laissez-moi faire.

— Non. Non. Je sais comment ils se placent.

Elle se planta carrément devant la fenêtre pendant qu'ils travaillaient, et, de nouveau, elle se hâta fébrilement, car, cette fois, elle scellait une tombe.

Lorsqu'ils eurent terminés, ils replacèrent ensemble, dans le hangar, l'échelle et les outils. Et, comme elle s'éloignait aux côtés de Barry, elle se souvint de la question qu'elle avait voulu lui poser.

— Comment êtes-vous revenu et pourquoi?

— Je suis content que vous m'ayez demandé cela. A environ quatre kilomètres d'ici, j'ai aperçu un bout de lande couvert de bruyères, et j'ai déclaré que j'avais, tout à coup, envie de marcher. Je franchirais à pied les derniers six kilomètres. Je crois bien que cette femme — Mrs. Ranger — eut un vague soupçon, mais elle ne dit rien, et, du reste, j'avais déjà sauté de l'auto. Puis, agitant gaîment la main, je suis parti à grands pas à travers la lande. Dès qu'ils furent hors de vue, j'ai rebroussé chemin, et me voici.

Elle poussa un cri involontaire :

— Il aurait pu vous suivre. Pourquoi êtes-vous revenu?

Alors il déclara très simplement :

— Parce que je vous aime, Marian.

Elle avait fait quelques pas avant de comprendre le sens de ces paroles. Alors elle s'arrêta, et se tourna vers lui :

— Le croyez-vous sincèrement?

— Bien entendu. Pas vous?

— Non.

— Ah, je sais ce que vous pensez! Je vous connais depuis à peine vingt-quatre heures. Vous savez, comme moi, que l'on aime les gens d'instinct et non par logique. Or l'amour peut fort bien fleurir en vingt-quatre heures.

— Oui, je le sais.

— Vous voyez! Moi, j'ai tout de suite compris. Mon cœur n'a fait qu'un bond quand je vous ai aperçue dans le crépuscule. Et ne dites pas que ce fut à cause de votre toilette, de l'ambiance, ou de votre solitude dans cet endroit isolé, ce n'est pas vrai. Non, il s'est agi pour moi du coup de foudre.

Il lui toucha légèrement le bras.

— Aviez-vous deviné ce que j'éprouvais, Marian?

— Oui.

— Eh bien, alors, qu'en pensez-vous?

Elle se secoua.

— Quoi donc? Je songeais à autre chose.

— Très bien, soupira-t-il. Je sais que je vais trop vite en besogne. Mais voulez-vous au moins me dire une chose?

— Laquelle?

— Aimez-vous quelqu'un d'autre.

Elle avait aimé. Elle avait aimé quelqu'un dont elle venait d'apprendre la mort. Ses pensées couraient maintenant, parallèles à celles de Barry, sans pourtant les atteindre. Elle ne se rendit pas compte qu'elle répondait peut-être indirectement à sa question lorsqu'elle dit :

— Quand vous serez prêt, voulez-vous m'emmener avec vous, aujourd'hui même?

L'espoir et la surprise se succédèrent sur le visage de Barry.

— Bien entendu. Mais, à propos de tout ceci...

— Stephen?

— Oui. Stephen. Car je ne pense pas que vous voulez partir avec moi à cause de moi... par hasard.

Elle fut touchée par sa jeunesse et l'inquiétude de ses regards, et elle éprouva, soudain, une espèce de compassion pour lui, parce qu'il avait choisi ce moment pour lui déclarer son amour. Elle répondit doucement :

— Non. Vous voulez que je sois franche, n'est-ce pas? Eh bien, je pars parce qu'il faut que je parte maintenant. Je devais du reste m'en aller sous peu...

— Vous retournez à votre travail?

— Oui.

— Je comprends. C'est, sans doute, pourquoi vous avez examiné cette chambre. C'était votre dernière chance.

— Voulez-vous faire quelque chose pour moi?

— Naturellement, Marian. Tout ce que vous voudrez.

— Alors ne parlez pas à Stephen de cette chambre. Je ne veux pas qu'il sache que j'y suis allée. Je craindrais qu'il soit froissé et je ne le veux pas.

Elle refoula une nausée subite.

— Il ne le saura pas. A propos, où voulez-vous que je vous conduise? Je compte passer la nuit à Haltham. Il doit y avoir une gare.

— Je vous dirai ça plus tard.

Ils étaient parvenus devant la maison. Elle éprouva le même sentiment qu'elle avait eu, huit jours plus tôt : celui d'un cycle révolu. Elle se sentait épuisée, incapable de penser, de sentir, et même de marcher. Elle savait que Barry la regardait avec une sympathie intriguée.

Elle connaissait si bien le type de Barry, d'une intelligence facile, sans profondeur, qui masquait une sensibilité romanesque sous une inconstance inquiète. Il lui plaisait; elle l'admirait même, et, en d'autres circonstances, elle eût accueilli sa compagnie avec plaisir. Maintenant, sa sympathie si ardente, et qui venait si mal à propos, l'énervait comme la bonté d'une infirmière sans tact.

Elle ne souhaitait que fermer sa porte à clef, s'étendre, penser être seule, et débarrassée de lui jusqu'au moment de leur départ.

Elle dit en détournant ses yeux.

— Je vais monter préparer mes affaires et me reposer jusqu'au moment de partir.

Il inclina la tête et lui adressa un sourire inquiet.

— Je voudrais tant pouvoir vous aider, dit-il, et que vous me permettiez de le faire. Je devine que quelque chose vous tourmente. Déjà, hier soir, j'ai eu l'impression que vous étiez inquiète, mais vous l'êtes encore davantage aujourd'hui.

— Je vais bien. Il n'y a rien que vous puissiez faire, si ce n'est m'emmener d'ici.

— Bien entendu. Je serais très heureux de le faire...

Il s'interrompit.

— Il me vient tout à coup une idée bizarre, dit-il. Vous n'avez pas, par hasard, été bouleversée par quelque chose que vous avez trouvé dans cette pièce? J'ai pensé que vous y avez peut-être découvert quelque chose que Stephen y avait caché... comme des lettres d'amour, par exemple...

Elle blêmit :

— Pour l'amour du ciel, laissez-moi. J'ai seulement besoin de repos...

Il hocha la tête et s'éloigna. Mais, comme elle se dirigeait vers les escaliers, il se retourna et la regarda longuement.

. . . . . .

Elle s'étendit sur son lit et éprouva un sentiment de paix, car, maintenant qu'il ne lui restait plus rien, et que tout espoir était perdu, elle n'avait plus besoin de tirer des plans, ni de penser. Et, quand elle s'endormit, ce fut comme si elle s'enfonçait dans un puits, dans l'obscurité totale.

Elle se réveilla dans une agitation confuse, comme si elle sortait des effets d'un anesthésique. Elle s'efforça de reprendre connaissance et, levant les yeux, elle vit Barry qui, penché sur elle, la secouait par les épaules. Elle poussa un cri où se mêlait la colère et le saisissement. Elle l'eut volontiers giflé. Il lui fallut quelques instants pour comprendre ce qu'il voulait dire, lorsqu'il lui cria :

— Réveillez-vous, Marian! La police est en bas.

CHAPITRE XXVI

Elle sentit ses genoux fléchir tout en descendant les escaliers, et elle trébucha et serait tombée si Barry ne l'avait pas soutenue par le bras. Elle essaya de comprendre pourquoi les policiers étaient venus, et ce qu'elle leur dirait, mais elle ne put s'empêcher de rapprocher leur venue de la découverte qu'elle venait de faire dans la chambre secrète.

Dans le hall, elle se raidit, et dit à Barry :

— Laissez-moi. Je vais m'occuper de cette affaire.
— Vous êtes certaine de ne pas avoir besoin de mon soutien?
— Non, laissez-moi.

Il se détourna et elle le vit remonter les escaliers. Elle avança vers la porte. Un inspecteur et un agent se tenaient là : l'inspecteur avait des épaules carrées et une épaisse moustache, et l'agent était dégingandé et rougeaud.

Elle s'arrêta et leva les regards vers eux. L'inspecteur lui adressa un salut, et entra, faisant signe à l'agent de le suivre.

Il dit :

— Je suis l'inspecteur Rogers, et voici l'agent Richardson. Etes-vous la maîtresse de maison?
— Non. Je ne suis ici qu'en visite. Je pars aujourd'hui.

Elle le vit se détendre un peu et il la regarda avec une attention nouvelle.

— Vous ne seriez pas Miss Ives, par hasard?
— Oui. C'est moi. Pourquoi?
— Depuis combien de temps avez-vous quitté Brickfell?
— Depuis huit jours.
— Je vois. Et il ne vous est pas venu à l'esprit de songer à tout le mal que vous avez pu causer?...
— Que voulez-vous dire?
— Vous venez du Sud, je présume. De Londres peut-être?
— En effet.
— Alors, sans doute, ne connaissez-vous pas très bien cette partie du pays? Ces landes, par exemple.
— Je sais qu'elles sont remplies de fondrières.
— Et vous n'avez jamais songé au danger?
— Vous voulez dire que j'aurais pu disparaître dans l'une d'elles?
— Nous aurions fort bien pu le croire. Votre valise a été envoyée à Pensley voici déjà huit jours, et vous avez quitté Brickfell pour vous y rendre à pied. Depuis lors, on a complètement perdu votre trace.

Elle inclina la tête.

— Je le regrette. J'avais oublié ce fait.

Il reprit impitoyablement :

— Tenez, l'année dernière, à cette époque, une jeune demoiselle qui traversait à pied cette même étendue de landes s'est perdue et a été engloutie dans un de ces *bogs*. Et on ne l'a jamais retrouvée, elle.

Elle répéta :

— Je le regrette vivement. Est-ce pour cela que vous êtes venus?

L'inspecteur perdit, soudain, son ton de gronderie à demi paternelle, et carra de nouveau les épaules.

— Non. Nous somme ici rapport à une plainte qui a été déposée au commissariat. Il paraît qu'il y a un fou dangereux ici.

Elle sentit tout son sang refluer brusquement; elle se demanda comment ils avaient pu découvrir la vérité. Et puis, tout à coup, telle une lumière perçant l'obscurité, elle comprit à quoi il faisait allusion. Cette visite était, sans doute, due au jeune couple vulgaire

qui était venu dans l'auto de course écarlate et qui avait vu Sturrock, l'écume aux lèvres.

L'inspecteur dut prendre le soulagement dans ses yeux pour de l'amusement, car il sourit lentement par sympathie.

— Notez que je ne crois pas qu'il y ait de quoi fouetter un chat dans toute cette histoire, dit-il. Mais donnez-moi donc votre version.

Elle se raidit et s'efforça de paraître vive et curieuse.

— Vos informateurs ne sont-ils pas un jeune homme et une jeune fille dans une auto de course rouge?

Il jeta un regard vers l'agent comme s'il réfléchissait sur l'opportunité de divulguer des secrets redoutables, puis il hocha la tête.

— Oui. Une M. G. rouge. Ils nous ont dit qu'ils s'étaient arrêtés ici, et qu'un fou furieux, qui écumait comme un chien, s'était rué sur eux...

— Je suis désolée, mais il ne s'est agi que d'une plaisanterie. Comme vous le savez, sans doute, cette maison appartient à M. Deremid. Il a un homme à tout faire, Sturrock. Ces gens sont arrivés et voulurent visiter la maison. Puis, ils ont demandé à manger. Ils refusèrent de s'en aller, et se montrèrent assez désagréables. Alors, Sturrock s'est avisé de leur jouer un bon tour pour les effrayer. Il s'est fourré du savon à barbe dans la bouche, s'est emparé d'une fourche et a fait semblant de foncer sur eux.

— Hum! C'est un humoriste, à ce que je vois. Alors ils ont filé, saisis de panique... C'est bien cela, hein?

— C'est tout ce qui est arrivé.

L'inspecteur se mit à rire.

— Nous nous sommes dérangés pour rien.

Elle comprit ce qu'il attendait d'elle.

— Ne voulez-vous pas boire un verre de bière, avant de vous en retourner?

Il sourit montrant, des dents magnifiques.

— Merci, Miss. Ce n'est pas de refus, hein Arthur? Ça vous dessèche la gorge de conduire sur ces routes.

Elle alla chercher la bière et deux verres. Ils burent lentement, savourant la bière et bavardant. Elle écouta, d'une oreille distraite, leurs potins du pays, s'attendant, à chaque moment, à voir l'auto revenir avant qu'elle pût regagner sa chambre. Enfin, ils partirent. Alors elle remit les bouteilles en place, lava les verres, et remonta.

Barry la croisa sur les escaliers. Il lui adressa un sourire interrogateur et s'arrêta comme s'il désirait lui parler. Comme elle le dépassait sans mot dire, il continua à descendre, se dirigeant vers le hall.

Elle réussit à fermer de l'intérieur la porte de sa chambre. Puis elle s'étendit sur son lit.

Le soleil baissait derrière les collines et sa chambre s'obscurcissait rapidement. Elle appréhendait, de plus en plus vivement, le moment où l'auto reviendrait et où Stephen serait obligé de monter pour la libérer.

Sans doute, s'endormit-elle de nouveau, car elle fut brusquement réveillée par le bruit de la clef tournant dans la serrure.

Stephen entra, le visage impassible. Elle se sentit sans défense lorsqu'il la regarda. Il lui sembla que le secret de Stephen, qui était maintenant aussi le sien, devait se lire sur son front et dans ses yeux.

Il dit :

— Une auto de la police nous a croisés comme nous revenions. Est-elle venue ici?

— Oui.

— Pourquoi sont-ils venus ici?

— A mon sujet.

— A votre sujet? comment cela?

— J'avais envoyé ma valise à Pensley. Ils voulaient savoir pourquoi je n'y étais pas encore arrivée.

— Rien d'autre? Vous en êtes certaine?

— Absolument rien d'autre.

Elle devina son soulagement.

— J'espère que vous avez fait un bon somme et que votre mal de tête va mieux? Sans doute, devrais-je vous présenter des excuses, mais vous savez pourquoi il était nécessaire que je vous enferme. Descendez quand vous voudrez. Mrs. Ranger prépare le thé.

— Qu'allez-vous faire?

— Je vais aller aider Rendall à remplir le réservoir de son avion. Il désire partir sans tarder.

Et, lui adressant un petit signe de tête, il sortit de la pièce.

CHAPITRE XXVII

Dès qu'il fut parti, elle se leva, se passa de l'eau sur la figure et descendit. Par la fenêtre, elle vit Barry, Sturrock et Stephen qui portaient des bidons d'essence à travers le verger, et elle alla tout droit à la cuisine.

En l'entendant entrer, Mrs. Ranger se retourna, tenant la théière à la main.

— Eh bien? Vous devez avoir beaucoup de choses à me raconter. Et les policiers? Que désiraient-ils? Etait-ce à son sujet?

— Non. Ils sont venus, en partie, à cause de moi...

— Comme ils sont venus l'année dernière pour *elle*.

— Je leur ai dit que j'avais fait un séjour ici. Ils sont aussi venus au sujet de cette mauvaise plaisanterie de Sturrock qui a tant effrayé les gens de l'auto.

— Je lui avais bien dit que cela nous attirerait des ennuis! Que leur avez-vous expliqué?

— Je leur ai raconté ce qui s'était passé.

— Et ils vous ont crue.

— Oui.

— Et ils ne sont pas revenus. Ils ne cherchent rien d'autre ici?

— Non.

— Bon. (Mrs. Ranger hocha vigoureusement la tête.) Et bravo... Eh bien, qu'est-il donc arrivé avec Mr. Stephen?

— Quand cela?

— Il est revenu, n'est-ce pas? Qu'est-il arrivé alors? Vous a-t-il vue?

— Il m'a enfermée à clef dans ma chambre. Je suis sortie par la fenêtre. J'ai cherché l'échelle et les outils et j'ai commencé à limer les barreaux.

— Mais l'autre, Rendall... Il nous a faussé compagnie sous un prétexte quelconque. Est-il revenu ici?

— Oui. Je me trouvais sur l'échelle.

— Qu'avez-vous fait?

— Je suis entrée dans la chambre.

— Y est-il entré aussi?

— Non. La fenêtre était trop étroite.

— Mais vous êtes entrée. (Elle attendit un instant, puis ajouta) : Y avez-vous trouvé quoique ce soit?

— Oui, j'y ai trouvé quelque chose.

— En or?

— Une chose.

Mrs. Ranger la dévisagea fixement et dit enfin :

— Je vois bien que vous êtes toute ébranlée. Vous feriez mieux de me dire ce qu'il y a.

Sa voix se fit plus douce.

— Il faut me le dire, Marian. Quand je suis allée vous rejoindre dans votre chambre, l'autre soir, vous avez promis de me dire tout ce qui pourrait vous effrayer. J'ai le droit de le savoir s'il s'agit de quelque chose qui le concerne, lui.

— Vous pouvez deviner.

La bouche de Mrs. Ranger s'ouvrit, s'arrondissant en « o ». Ses yeux s'écarquillèrent, les pupilles dilatées. On eût dit que sa respiration cessait tout à coup : elle ressemblait à une personne qui vient d'être frappée d'une balle, et qui est sur le point de s'écrouler.

— C'était ce que je redoutais? dit-elle.

— Oui. Maintenant, en y songeant, je comprends à quel point cette crainte vous torturait. Et aussi votre insistance, car vous teniez absolument à ce que je regarde dans cette chambre. Cette histoire d'un trésor ne tenait pas debout. Je sais ce que vous vous attendiez que je découvre... Vous avez fait là une chose terrible.

— Je le sais, mais il fallait que je le fasse. Pour lui et aussi pour votre bien, à vous. Si elle se trouvait ici, sur cette propriété, il me fallait, à tout prix, savoir où c'était. Car c'était un cauchemar qui devenait, chaque jour, plus affreux, de savoir qu'elle pouvait être découverte d'un instant à l'autre, que Sturrock pouvait la déterrer...

— Et c'est pour cela que vous m'avez laissé le soin de la trouver?

— Il fallait que vous le sachiez aussi. Elle était votre amie. Vous m'avez dit que vous étiez venue ici pour essayer de la retrouver...

Elle lui caressa la main.

— Pardonnez-moi. Vous avez raison. Je vous ai envoyée dans

cette chambre, car je n'osais pas y aller moi-même; il me fallait continuer à vivre ici, avec lui. Mais il fallait que nous sachions, toutes les deux, la vérité.

Le visage de Mrs. Ranger reprit son expression résolue.

— Il faut, tout d'abord, nous débarrasser de Rendall. Je ne me fie pas à lui. J'ai failli me trouver mal quand il est descendu de l'auto parce que je ne pouvais vous prévenir. A-t-il pu jeter le moindre regard dans la chambre?

— Non. Je me tenais devant la fenêtre.

— Mais il peut se mettre à fureter. Il faut qu'il s'en aille. Tout de suite.

— Il va partir. Il prépare son avion en ce moment. Je l'accompagne.

Mrs. Ranger courba la tête en signe d'assentiment avant de prendre la main de Marian. Elle dit doucement :

— Vous ne reviendrez pas?

— Je ne puis pas revenir.

— Non. Pas après cela... Mais que faites-vous de ce projet dont vous n'avez pas voulu me parler?

Marian s'écria :

— Ah, ne me parlez plus de ça maintenant!

— Qu'éprouvez-vous à son sujet?

— J'ai l'impression qu'il est mort.

— Trouvez-vous qu'il devrait être puni, enfermé?

— Non. Je ne veux pas qu'il soit puni. Mais il n'était pas nécessaire qu'elle meure, et ç'aurait pu être moi.

— Je sais. Je me le reprocherai toujours... Mais il faut me croire lorsque je vous dis que je ne l'ai jamais cru, car il n'est jamais dangereux le jour... Je n'ai pas tenu compte de sa ruse et de sa crainte. Mais cela ne se reproduira plus jamais, Marian. Dorénavant, personne ne séjournera ici comme vous et elle l'avez fait. Et, s'il lui faut voir des étrangers, il ne les verra jamais seul.

Elle lui reprit les mains.

— Me ferez-vous confiance pour cela? Ne le faites pas enfermer, Marian. Donnez-lui encore cette chance, car cela le tuerait d'être enfermé. Et vous l'avez aimé. Cela ne peut plus l'aider, *elle*, de le tuer; vous ne pouvez désirer la venger. Partez d'ici pour toujours. Oubliez-les tous deux, elle et lui. Et ayez confiance que je ferai le nécessaire pour lui permettre de vivre en paix.

Marian inclina la tête. Il lui était impossible de parler. Mrs. Ranger poussa un soupir et serra davantage ses mains. Elle dit tranquillement :

— Le reverrez-vous avant de vous en aller?

— Oui. Je désire lui faire une promesse.

— Au sujet du spécialiste?

— Oui. Il ne saura pas pourquoi je la lui fais maintenant, mais, du moins, il me croira.

— Vous ne lui laisserez naturellement pas savoir ce que vous avez découvert.

— Non.

— Car autrement... autrement vous pourriez fort bien ne jamais repartir d'ici.

. . . . . .

Stephen se trouvait seul dans le salon quand elle y entra. Elle se dit que Barry soumettait, sans doute, son « zinc » à une dernière révision. Elle dit sans préliminaires :

— Je suis venue vous dire adieu. Je pars à l'instant.

Il hocha la tête en la regardant.

— C'est ce que j'ai compris, d'après ce que Rendall m'a dit, pendant que nous charrions l'essence. Je n'ai pu manquer de remarquer la joie de sa voix quand il m'a appris la nouvelle.

— Vous... vous savez fort bien qu'il ne s'agit pas de cela.

Il eut un rapide sourire.

— Devrais-je vous féliciter?

— De quoi? Vous ne pensez pas encore à lui.

— Indirectement, seulement. Je ne suis pas tout à fait aussi naïf que cela. Mais vous vous servez de lui et de son avion pour vous en aller. Ainsi, vous pouvez filer sans me faire cette promesse.

— Non, dit-elle, non, je vous la donne à l'instant même.

— Vous me promettez de ne pas envoyer quelqu'un ici pour m'examiner?

— Oui. Et j'ajouterai que je n'essayerai plus jamais de vous revoir.

Elle vit les yeux de Stephen se rétrécir et comprit qu'elle venait de faire un faux pas.

— Voilà une volte-face assez soudaine, dit-il.

— Non, répondit-elle vivement. Cela découle logiquement de l'autre promesse. Vous refusez de me permettre de vous aider, donc il me faut disparaître de votre vie.

— Très bien. Dans ce cas, il est inutile de prolonger les adieux.

Il lui sourit.

— Merci de me faire cette promesse. Désirez-vous que nous échangions un baiser d'adieu?

Elle aurait pu l'embrasser à cause de la pitié qu'elle éprouvait pour lui si elle n'avait pas senti son mouchoir enroulé autour du petit cœur d'or. Alors, il lui fut impossible de le toucher. Elle put seulement secouer la tête sans parler.

Stephen laissa retomber ses mains à ses côtés et dit en souriant :

— Pas de faiblesse, Danton! Je comprends. Je vous remercierai seulement de ce que vous étiez prête à faire pour moi.

Et, même alors, à cet ultime instant, la tristesse dans ses yeux et l'infinie lassitude de sa voix faillirent la désarçonner. Elle voulut lui parler de nouveau, mais cela lui fut impossible. Elle se détourna de lui sans mot dire et sortit de la pièce.

Mrs. Ranger et Sturrock l'attendaient tous deux près de l'avion. Sturrock lui adressa un sourire, et dit en ricanant :

— Vous en avez de la veine, Miss! Vous arrivez à pied et repartez en pigeon voyageur!

Mrs. Ranger s'éloigna un peu et Marian la rejoignit.

— Eh bien, lui avez-vous dit adieu? Tout s'est-il bien passé?

— Oui.

— Vous lui avez donné votre promesse?
— Oui.
Le regard de Mrs. Ranger s'adoucit.
— Eh bien, vous avez du cran! dit-elle.
— Non. Pour l'instant, je suis simplement engourdie.
— Tenez, je vais vous confier quelque chose. Au début, je crois bien que je n'ai songé qu'à lui, mais, à la fin, je crois que j'ai songé autant à vous.
Un vrombissement soudain et un grand souffle d'air annoncèrent que Barry avait brusquement mis le moteur en marche. Il était impossible de parler; seul, Sturrock ne paraissait nullement troublé par ce bruit formidable.
Marian vit Barry se pencher hors de la carlingue et lui faire signe. Il tenait un casque d'aviateur dans une main, et lui tendit l'autre.
Elle se tourna vers Mrs. Ranger qui lui tendit les deux mains en attirant la jeune fille brusquement à elle. Puis, elle demeura à la regarder pendant que Barry l'aidait à monter dans l'avion. Lorsque celui-ci décolla, elle n'agita pas la main, mais resta plantée là, les regards levés, les mains ballantes. Et son petit visage pâle fut la dernière chose que Marian aperçut au moment où l'avion commençait à prendre de l'altitude.

CHAPITRE XXVIII

Ils descendirent, à travers le ciel crépusculaire, vers les lumières de Haltham. Elle sentit l'avion hésiter, puis tressauter sur le sol. Ils roulèrent sans heurt à travers le terrain d'atterrissage du petit aérodrome. Barry l'aida à descendre puis, elle l'attendit dehors pendant qu'il remplissait diverses formalités.
Quand il la rejoignit, il lui prit le bras et la mena vers la ville. Il dit vivement :
— Et maintenant, Miss Marian, quels sont vos projets? Allez-vous essayer d'attraper un train vers le Sud tout de suite, ou pensez-vous passer la nuit ici?
— Ni l'un ni l'autre, car ma valise se trouve à Pensley et il faut que j'aille la récupérer.
— Et comment parvient-on à Pensley? demanda Barry en souriant. Car n'oubliez pas que j'ai été empêché de m'y rendre une fois déjà.
— Nous en sommes à près de dix-huit milles... Peut-être y a-t-il un service d'autobus?
— *A bas le bus* (1). Je vais vous y mener. Je vais louer une auto. Attendez-moi ici pendant que je téléphone à un garage. Vous êtes prête à partir maintenant?

(1) En français dans le texte.

— Tout à fait prête.

. . . . . .

Elle se sentit épuisée, tandis qu'ils roulaient à travers l'obscurité vers Pensley. Elle avait l'impression de se trouver dans ce *no-man's land* qui se trouve entre le rêve et l'état de veille. Ces huit jours étaient vraiment un rêve, et, demain, l'Ecole deviendrait la réalité. Elle comprit qu'au cours de ces quatre dernières heures, pendant lesquelles elle avait éprouvé une horreur indicible et une crainte physique intense, elle avait eu de la chance d'avoir découvert à temps la triste vérité, et de s'en être tirée la vie sauve. Pourtant, cela ne lui causait ni exaltation, ni soulagement. Elle se sentait simplement très fatiguée, et cette lassitude physique neutralisait sa trop grande tristesse.

Il lui était impossible de parler et elle fut reconnaissante à Barry de ne faire aucun effort pour entamer une conversation, ou, ce qui eût été encore plus insupportable, d'essayer de parler de Stephen. Pendant les dix premières milles, il observa un silence presque absolu en fredonnant à mi-voix. Il ne rompit ce silence, pour la première fois, que lorsqu'il s'écria tout à coup :

— Sapristi, j'ai oublié quelque chose!

Il se mit à rire.

— Il s'agit d'un petit tour que j'ai joué ce matin à notre ami Stephen. La précipitation de notre départ me l'a tout à fait chassé de la tête.

Elle ne fit aucun commentaire, et il retomba dans le silence.

Ils étaient peut-être à cinq milles de Pensley, lorsqu'il parla de nouveau, et remarqua d'un ton rêveur :

— Vous savez, je ne suis guère étonné que vous soyez un peu secouée. Après ce que vous avez trouvé dans cette chambre!

Une minute s'écoula avant qu'elle ne saisît le sens de ces paroles. Stephen était maintenant derrière elle, hors de sa vie, et, pourtant, sa sollicitude pour lui était si grande qu'elle sentit le sang refluer à son cœur, la laissant étourdie et chavirée. Elle s'écria d'une voix aiguë :

— Vous y êtes donc entré?

— Oui, pendant que vous receviez les flics. Je n'ai pu résister à la tentation de le faire, par simple curiosité. Car j'avais remarqué l'expression de votre visage lorsque vous en étiez ressortie, et j'ai, aussitôt, deviné qu'il y avait quelque chose là-dedans.

— Comment êtes-vous entré?

— Je vous ai déjà dit que je suis un expert en chambres secrètes... Je suis donc entré par le corridor, tout simplement. J'ai tâtonné un instant, et, en moins de cinq minutes, j'ai découvert la rose sculptée dans la boiserie qui faisait jouer la porte. Alors je suis entré.

— Vous l'avez vue, *elle?*

Il parut intrigué.

— Qui ça, *elle?* Que voulez-vous dire? Qu'avez-vous donc vu?

— Ce qui se trouvait sous le sac.

— Eh bien, alors?

— Eh bien quoi? J'ai vu ce que vous avez vu, c'est-à-dire un squelette. Ce n'a pas été très agréable pour vous. Mais cela m'a intéressé en tant que futur *coroner*. Je veux dire que cela m'a amusé de calculer depuis combien de temps ce vieux type pouvait bien être là.

Il dut voir l'étonnement dans ses yeux, car il reprit vivement :

— Il s'agit sans doute de quelque prêtre. Je crois que cette pièce devait être un « trou à prêtre », pendant les guerres religieuses...

La voix de Marian résonna soudain, rauque :

— C'était *un homme*?

— Oui, un homme. Et qui doit avoir, à mon avis, au moins trois cents ans.

— Savez-vous ce que vous dites?

Il se mit à rire.

— Bien entendu, j'en suis certain. Les ossements, ça me connaît. Oui, il s'agit bien du squelette d'un homme qui a au moins trois cents ans.

Elle prit une longue respiration, et s'écarta un peu de lui.

— Vous avez affirmé, dit-elle, que vous feriez n'importe quoi pour moi. Voici l'occasion de le prouver. Je ne veux plus aller à Pensley, maintenant. Ne me posez pas de questions, Barry. Mais conduisez-moi jusqu'à un endroit d'où il me sera possible de regagner la maison à pied...

CHAPITRE XXIX

Tandis qu'ils roulaient, un tourbillon de pensées tournoyaient dans son esprit. D'abord, elle pouvait de nouveau aimer Stephen, et tout son amour pour lui était revenu. Tout avait repris sa place normale, avec un sentiment de soulagement et aussi de remords. Et puis, maintenant que son innocence, au sujet de la mort d'Evelyn, était procurée, aucune poursuite ne le menacerait plus, si on le faisait rentrer dans le monde. Elle oserait, désormais, mettre son projet en exécution, car, bien qu'il pût comporter un danger immédiat pour elle, il n'y aurait pas de danger pour lui.

Elle se secoua désespérément afin d'envisager clairement la situation. C'était la rentrée, demain, à Corne : elle n'y serait pas. De toute façon, elle n'y serait pas...

La terreur l'étreignit de nouveau. Elle jeta impulsivement un regard vers Barry, et ressentit un brusque renouveau de réconfort et de courage. Son visage intelligent et gai était bien à l'opposé de celui qu'elle allait rencontrer. Elle ressentit un élan d'affection pour lui, non pas impersonnel, comme lorsqu'il lui avait parlé des ossements, mais confiant, comme s'il fut le dernier chaînon qui la reliât au monde calme et lucide. Il était bon, sympathique, sans curiosité, et elle fut, de nouveau, tentée de lui raconter, au dernier moment, et de lui demander de l'accompagner.

Comme à l'appel de ses pensées, il lui parla tout à coup :

— Que désirez-vous que je fasse? Que je vous attende? Ou que je retourne à Haltham?

Elle savait ce qu'elle désirait, ce que sa chair apeurée la poussait à lui demander. Elle souhaitait qu'il l'accompagnât, quand elle pénétrerait dans le *no-man's land* et qu'il y demeurât caché à la surveiller jusqu'au dernier moment. Mais, en le regardant elle comprit qu'elle ne pourrait pas lui demander cela. C'était impossible. Barry serait obligé de poursuivre Stephen si le pire lui arrivait, à elle, car, si rapide que pourrait être son intervention, il ne pourrait la sauver. Et s'il essayait de la venger, il risquerait de subir le même sort qu'elle.

Elle dit :

— Barry, retournez à Haltham lorsque vous m'aurez déposé près de la maison. Ne me demandez pas pourquoi. Je désire y aller seule.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui.

— Seriez-vous fâchée, si je vous disais quelque chose qui peut sembler impertinent?

— Quoi donc?

— Tout ceci me paraît bizarrement brusqué. Tout d'abord, vous décidez de quitter Stephen et la maison et puis, vous décidez tout aussi soudainement d'y retourner. Il s'est donc passé quelque chose qui vous a fait changer d'avis. Je ne vous demande pas ce que c'est. Tout ce que je sais c'est que vous n'obéissez pas à une impulsion fortuite, mais à une décision importante. Evidemment, cela se rapporte au sentiment que vous éprouvez pour Stephen. J'ai raison, n'est-ce pas?

— Oui. Vous avez raison.

— Bon. Reste à savoir si je puis vous être utile en aucune manière.

— Non. Barry. Vous avez déjà fait assez. Je vous en serai toujours reconnaissante. A quelle distance en sommes-nous maintenant?

Il réfléchit en jetant un regard autour de lui.

— Ce doit être près d'ici que je suis descendu d'auto. Je me souviens de ce rocher qui ressemble à un grand crapaud. Nous devons être à plus de deux milles de la maison.

— Alors, je vais descendre ici.

— Vous ne pourrez pas marcher pendant deux milles.

— Mais si.

— Alors, je vous attendrai ici. Vous reviendrez peut-être.

Elle attendit un instant afin de contrôler parfaitement sa voix.

— Je ne reviendrai pas.

— Mais vous pourriez revenir, Marian? Vous voudrez repartir si les choses ne vont pas.

— Dans ce cas, je ne reviendrai sûrement pas.

— Quoique vous puissiez dire, je vais vous attendre ici pendant trois heures, au moins.

Tout à coup, elle accueillit cette idée avec joie.

— Très bien, dit-elle.

Descendant de l'auto, elle se tint un instant dans le clair de lune à regarder vers le Nord. La haie projetait une ombre épaisse à ses pieds. Elle se tourna vers Barry et lui sourit, et, comme elle s'éloignait à pas rapides, il lui cria :

— Bonne chance!

CHAPITRE XXX

Il y avait un soupçon de gel dans l'air; l'herbe crissait légèrement sous ses pieds. Le jardin et les flancs des coteaux qui le surplombaient étaient baignés dans un clair de lune aussi brillant que la rampe d'un théâtre. Elle parvint à la grille blanche. Bien qu'elle eût soin de marcher sur l'herbe et sur la pointe des pieds, ses pas parurent résonner fortement. Elle poussa la grille et la referma derrière elle, s'y attardant un instant, car c'était comme une frontière, et, plus loin, le terrain devenait périlleux. Elle souhaita, tout à coup, déchirer ce silence par un cri perçant, et elle dut s'arrêter, un instant, les yeux baissés pendant qu'elle se ressaisissait. Puis, levant les regards, elle étudia les lumières de la maison. Le salon n'était pas éclairé, et il lui sembla que la maison tout entière était obscure. Mais il est vrai qu'elle ne pouvait en voir que la façade. La pièce qui lui importait le plus, la chambre de Stephen, n'était pas visible de l'endroit où elle se tenait.

Elle avança en appuyant sur sa droite, afin de longer la maison. Elle évita les sentiers, guettant, tendue, le bruit d'un autre pas sur l'herbe. Elle se demanda où Mrs. Ranger pouvait bien se trouver en ce moment. Maintenant que Barry n'était plus là, elle eut envie de se confier à Mrs. Ranger, et de compter sur elle pour trouver du secours. Elle savait, cependant, que c'était impossible, car Mrs. Ranger n'approuverait jamais sa dangereuse équipée. Il lui fallait donc agir seule.

Enfin, elle put voir la façade occidentale de la maison; la chambre de Stephen n'était pas éclairée. Sans doute, était-il dans le parc, et, à cette pensée, son cœur manqua un battement. Elle se demanda, si elle irait d'abord vers l'arbre où perchaient les hiboux, ou vers le jardin où Caïn avait été tué. Elle résolut de revenir sur ses pas et de se diriger d'abord vers l'arbre creux... Elle ferait, ensuite, le tour du jardin.

Ses pas sonnèrent, de nouveau, avec force comme elle franchissait l'herbe scintillante. Au loin, l'arbre creux projetait une longue ombre noire sur le sol. Elle poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle parvint à l'ombre protectrice de l'arbre, après avoir traversé un grand espace découvert. Elle s'y arrêta un instant, essayant de calmer son cœur qui battait si fort, qu'elle avait l'impression qu'on pouvait l'entendre dans ce silence. Il n'y avait pas le moindre bruit, pas même le hululement des hiboux perchés

dans l'arbre au-dessus d'elle. Elle resta ainsi, pendant environ cinq minutes, sans rien entendre, puis, brusquement, elle perçut un craquement dans les arbustes tout près d'elle.

Il résonna comme un coup de pistolet dans le silence, et fut aussitôt suivi par d'autres craquements, comme si quelqu'un se frayait un passage à travers les broussailles. Marian essaya de prier et, dans son angoisse, s'enfonça les ongles profondément dans les paumes de ses mains.

Les arbustes se séparèrent laissant passer une ombre. Elle leva les yeux pour voir, et elle crut rêver en voyant sortir, non pas Stephen, mais Mrs. Ranger.

Celle-ci s'approcha vivement, tête baissée. Elle marchait à pas légers, et paraissait jeune et presque espiègle. Il se dégageait, de toute sa personne, un air malicieux qui était encore rehaussé par le petit manchon gris dans lequel s'enfonçaient ses deux mains.

Traversant vivement la pelouse, elle parvint sous la fenêtre de Stephen. Là, elle s'arrêta et leva les yeux, la tête un peu penchée de côté. Elle sourit longuement dans le clair de lune. Puis, elle posa le manchon sur l'herbe sous la fenêtre, et Marian vit alors que c'était le cadavre du chat des écuries...

Pendant une seconde elle demeura figée. Son cerveau se refusa à raisonner ce fait : pourquoi était-ce Mrs. Ranger et non Stephen qui était ici, et pourquoi avait-elle placé, avec soin, un chat mort sous la fenêtre de ce dernier? Sans doute, chancela-t-elle sous l'effet de cette tension, car Mrs. Ranger fit aussitôt volte-face sur la pointe des pieds, comme un boxeur, et la regarda. Cela suffit. Ce regard contenait suffisamment de furie et de crainte pour tout expliquer : Marian comprit ce qu'elle faisait avec le chat, et le rattacha aussitôt, en son esprit, au coq et à Caïn...

Mrs. Ranger se dirigea rapidement vers elle. Elle vint silencieusement, et elle ricanait en montrant les dents. Marian savait qu'elle aurait dû s'enfuir, mais ses jambes étaient comme enchaînées au sol. Mrs. Ranger siffla doucement entre les dents, Sturrock surgit hors des arbustes et sa venue compléta le cauchemar.

Toute retraite lui était fermée. Sturrock lui souriait aussi. Elle le fixait de ses yeux écarquillés, la bouche desséchée...

Mrs. Ranger dit doucement, d'une voix chantante, presque affectueuse :

— Petite chienne! J'aurais dû me douter que vous reviendriez. Et vous restiez là à me regarder pendant que je posais minou... (Elle sourit.) N'essayez pas de bouger, maintenant, sans quoi je devrais prier Mr. Sturrock de vous arracher la gorge.

Elle reprit songeuse :

— Je me demande ce qui a bien pu vous pousser à revenir? C'est regrettable. Pour vous et, aussi, pour nous...

Enlevant la ceinture de sa robe d'indienne elle la tendit à Sturrock.

« Attachez-lui les mains, Jim. Mieux vaut lui enfoncer quelque chose dans le bec aussi, pendant que nous déciderons de son sort.

Marian sentit qu'il lui serait impossible de crier pendant que Sturrock la touchait. Il s'attarda à lui lier les mains, serrant la

ceinture jusqu'à ce que l'étoffe lui coupât les poignets. Puis, il la bâillonna avec un épais mouchoir de coton.

Mrs. Ranger se remit à parler.

— Vous êtes vraiment une petite imbécile, bien que je reconnaisse que vous avez du cran. Trois fois, j'ai cru vous avoir effrayée et forcée à partir, et, cependant, vous revenez toujours en quête d'autre chose.

Elle se rapprocha de Marian.

« Ne m'en veuillez pas si je triomphe un peu, aujourd'hui. Nous vous avons vraiment roulée si gentiment, car vous avez vraiment cru que ce pauvre imbécile est fou. Comme il le croit lui-même, du reste. Voulez-vous savoir comment nous l'avons berné, comment tout cela a commencé et comment nous allons continuer? Oui, n'est-ce pas? Je ne sais pourquoi, mais j'ai une envie de tout vous raconter...

Elle vérifia lentement le bâillon. Elle se glissa derrière Marian et éprouva le lien qui lui serrait les poignets. Elle leva les yeux vers elle, en lui enfonçant fortement les doigts dans son bras, et elle murmura :

« Voyons, par où ferais-je mieux de commencer? Je suppose qu'il vous a raconté comment je l'ai soigné après qu'il eût quitté l'hôpital? Oh, j'étais un ange secourable! C'est à ce moment que une idée m'est venue, quand il m'a parlé de son argent, de sa maison, et qu'il m'a dit qu'il n'avait pas de parents. Il croyait qu'il pouvait perdre la raison et il avait toute confiance en moi. C'était de l'argent facile à gagner si je jouais bien mon jeu. Je n'avais qu'à placer, à sa portée, quelques animaux morts et lui faire croire qu'il les avait tués. Et l'écarter des spécialistes en lui donnant la terreur d'être enfermé. Dès que je pus le ramener ici, ce fut facile. Personne ne venait jamais le voir...

Elle sourit de nouveau.

« Du moins, il n'en est pas venu plus d'une ou deux. Vous seriez étonnée comme ce fut facile, car il n'était encore qu'un gosse alors, et que je terrifiai en lui donnant à comprendre ce qu'il éprouverait si on l'emmenait d'ici. D'ailleurs, il ne lui déplaisait pas de rester ici alors, car il aimait cette propriété et ses landes. Et puis, il pouvait écrire. Au début, le seul fait de ne plus être dans les tranchées lui fut une joie suffisante, et, plus tard, il se mit à aimer vraiment ce pays. Il n'exigeait rien de plus alors, car il n'était pas amoureux. Et, lorsqu'il devenait inquiet, je n'avais qu'à lui rappeler ce qui arriverait si on découvrait la vérité. Cela me faisait rire parfois en constatant à quel point il me considérait comme son sauveur.

« Les accidents furent faciles à manigancer, surtout lorsque j'ai eu Jim pour me seconder. Nous n'y avions, du reste, recours que lorsqu'il commençait à reprendre du poil de la bête, et à croire qu'il était peut-être guéri. Nous ne le faisions pas à chaque pleine lune. Aujourd'hui, j'ai planqué le chat par prudence, si on peut dire, parce que c'était la pleine lune et aussi parce qu'il était particulièrement attristé par votre départ.

Sturrock l'interrompit tout à coup :

— Minute, Alma. A supposer que ce sacré Rendall soit avec elle et l'attende pas loin d'ici?

Mrs. Ranger fronça les sourcils et se tourna vers Marian.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit? Hochez ou secouez la tête et dites-moi la vérité, sinon je vous arracherai le cœur avant qu'il ne puisse parvenir jusqu'à vous.

Marian secoua la tête. Mrs. Ranger sourit.

« Je ne crois pas qu'elle l'ait amené. A deux, c'est parfait, à trois on se gêne, pas vrai? C'est seulement ce cher Stephen qu'elle désire voir. Où en étais-je? Ah oui! Je vous disais comment cela marchait. Eh bien, naturellement, nous pouvions toujours lui faire avoir des malaises en lui administrant des drogues à effets rapides, qui lui donnaient des rêves bizarres! Les soirs où nous tuions les animaux, nous lui donnions un somnifère qui l'assommait : alors, Jim le portait dehors où il se réveillait plus tard avec les bêtes mortes entre les mains.

Elle s'interrompit et parut rassembler ses pensées.

« Evelyn a eu de la malchance. Elle est arrivée ici, par hasard, comme vous, et elle est tombée amoureuse de lui, toujours comme vous. Mais il ne lui rendit pas son amour, et, afin de l'éloigner, il lui raconta son malheur, en désespoir de cause, espérant la refroidir ainsi. Elle dit qu'elle s'en irait, mais elle avait résolu que, dès qu'elle serait chez elle, elle irait trouver un spécialiste qu'elle ramènerait chez Stephen. Seulement comme une imbécile, elle s'est confiée à moi au lieu de lui en parler, à lui. Sans doute, pensait-elle qu'il essayerait de la dissuader, ou qu'il serait sur ses gardes plus tard. En tous cas, ce fut vraiment malheureux pour elle. Car nous ne pouvions permettre la venue d'un spécialiste qui aurait constaté que Stephen était parfaitement sain d'esprit. Nous fûmes donc obligés d'empêcher la petite Evelyn d'aller chercher le spécialiste.

Elle lança un de ses sourires joyeux vers Marian.

« La dernière matinée qu'elle a passée ici, Jim m'a emmenée en auto comme pour aller à Pensley. Mais je suis descendue au tournant et je l'attendais, quand elle est apparue, traversant les landes. Je suis allée à sa rencontre et nous avons bavardé de Stephen tout en marchant côte à côte. Nous sommes arrivées ainsi au « Puddock Hag ». Alors, comme elle était occupée à examiner cet endroit, je l'ai frappée par derrière avec une clef anglaise. Je ne sais vraiment pas si elle était morte quand elle est tombée dans la fondrière. Je lui ai enlevé le petit cœur en or avant qu'elle ne s'engloutît. (Elle se mit à rire.) Je n'ai jamais pu résister à l'attrait de l'or, vous savez. Je l'ai conservé. Je pensais bien que cela pourrait être utile un jour ou l'autre. C'est, du reste, ce qui est arrivé.

Sa voix reprit une note caressante.

— Ensuite, vous êtes venue. Cela nous donna du mal, car je compris qu'il s'éprenait de vous, comme vous de lui. Pour la première fois, il aurait presque consenti à courir le risque d'être guéri. Je savais qu'il vous aimerait. Bien entendu, nous aurions pu vous arrêter lorsque vous traversiez le marais et vous jeter dans la fondrière pour y dormir auprès d'elle, mais il me répugnait de

faire cela. Non pas que je me souciais de vous, mais parce qu'il aurait pu commencer à s'énerver si vous étiez partie sans lui donner de vos nouvelles. Et puis, ces flics, tout bêtes qu'ils sont, auraient pu devenir soupçonneux si deux femmes étaient disparues, la même année, au même endroit. Nous aurions pu vous tuer facilement, mais il me semblait plus simple et plus prudent de vous obliger à partir, avant que vous ne deveniez tous deux trop épris l'un de l'autre.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu. Lui-même nous a aidés par sa bizarrerie, ses portes fermées à clef et tout le reste. Et moi, j'ai poussé à la roue en vous parlant de toutes les choses étranges qui se passaient dans la maison. D'abord, je vous ai fait comprendre qu'il vivait à l'écart du monde et n'avait que faire de l'amour, mais j'ai vite compris que cet argument ne résisterait pas à l'amour que vous éprouviez pour lui. J'ai, ensuite, procédé par sous-entendus au sujet de la pleine lune, les portes verrouillées. Puis, comme vous vous obstiniez toujours à ne pas vouloir partir, nous avons eu recours aux grands moyens. Ce fut, d'abord, le coq. J'ai bien vu que vous pensiez que c'était Jim qui l'avait tué, à la façon dont vous avez regardé la tache de sang qui se trouvait sur son bras.

Sturrock se mit à rire.

— Ce qu'elle a pu m'engueuler de ne pas l'avoir essuyée! dit-il.

Mrs. Ranger reprit :

— Cela ne vous ébranla pas dans votre résolution. Alors, ce fut au tour de Caïn. Nous avons manigancé cela selon notre méthode habituelle. J'ai donné de la drogue à Stephen et nous l'avons fourré dehors alors qu'il luttait pour se ressaisir. Il est parvenu à la pelouse avant que la drogue lui fît perdre connaissance pour un instant. Caïn était sur les talons de Jim et ce fut l'affaire d'une seconde, pour ce dernier, de lui tordre le cou. Jim plaça ensuite le chien sur les genoux de Stephen, puis contourna rapidement la maison en courant, afin de déboucher du côté opposé, au moment précis où Stephen reprenait connaissance, car c'est un fameux coureur, que Jim.

« Mais le plus drôle de l'histoire c'est que nous n'avons jamais cru que cela marcherait si bien. Ce fut vraiment tout à fait par hasard que vous êtes sortie et l'avez trouvé là. Jim a poussé le cri du hibou pour vous faire regarder par votre fenêtre et voir passer Stephen, mais nous ne pensions pas que vous descendriez. Car l'incident de Caïn n'était vraiment destiné qu'à lui servir d'avertissement pour l'obliger à vous renvoyer.

« Et puis, vous l'avez vu et il vous a tout dit; je croyais donc que l'affaire était dans le sac. Mais, au contraire, loin de vous décourager, cela vous a donné l'idée de ramener un spécialiste pour l'examiner. Seulement, vous lui en avez parlé, ce qui fut heureux pour vous, car je savais qu'il ne vous permettrait jamais de le faire, ni de partir sans lui donner votre parole. Alors, j'ai dû imaginer quelque chose qui vous le ferait prendre en horreur, et de vous obliger à partir en lui faisant la promesse qu'il exigeait

de vous. Cela fut facile, car nous avions tous les éléments sous la main, pour ainsi dire. Je vous ai bourré le crâne avec cette histoire d'un trésor caché dans la chambre secrète. Dieu, que vous étiez crédule! et j'ai pris la précaution de vous y laisser un objet à y découvrir. Comme vous le savez maintenant, il ne s'agissait nullement d'Evelyn, car elle est au fond du Puddock Hag, mais d'un vieux squelette que Jim avait découvert muré dans la maison, il y a longtemps de cela. J'ai suspendu le cœur en or à son poignet, et vous êtes tombée dans le piège. Alors, vous étiez bien obligée de partir, de ne jamais revenir, et de le laisser seul, car, après cette macabre découverte, vous avez eu l'impression que vous ne pourriez supporter qu'il vous touche, puisqu'il avait tué votre meilleure amie. Et, d'autre part, vous n'osiez plus essayer de le guérir à cause du danger que cela comportait pour lui. J'ai failli rire aux larmes de cela, et je me félicitais de la réussite de ma machination, car vous m'aviez fait passer un fichu quart d'heure avec votre nouveau projet, celui dont vous ne vouliez pas me parler. Sans doute, la vue du squelette vous a-t-elle décidée d'y renoncer également. Eh bien, maintenant, nous ne saurons jamais de quoi il s'agissait!

« Or, je suis certaine que vous aimeriez connaître le mobile de tout ceci. Non, nous ne sommes pas fous. Nous n'avons pas été détraqués par la solitude des landes. Nous ne détestons pas les jeunes filles, et nous ne sommes pas jaloux d'autrui. Je ne suis pas amoureuse de Stephen, Dieu soit loué! Nous n'aimons même pas tuer, bien que nous puissions le faire, si nous y sommes poussés. Non, la réponse est fort simple et je vous la donnerai en un mot : l'Argent.

Elle hocha la tête.

— C'est drôle que vous n'ayez jamais songé à cela. Un peu d'arithmétique eût pourtant suffi à vous fournir à la fois le mobile de nos actes et vous mettre sur la voie de la vérité. Stephen nous payait, en chiffres ronds, 40 livres par semaine, pour son entretien et celui de la maison. Or, les notes se montaient à 10 livres par semaine. Des 30 livres qui restaient, j'en prenais vingt et donnais le reste à Jim. Cela ne paraît pas énorme, n'est-ce pas? Cela ne vaut certainement pas la peine de commettre un assassinat pour de pareilles sommes. Cependant, multipliez cela par vingt années et voyez ce que vous obtener? Oui, c'est juste : Moi et Jim avons mis de côté vingt mille et dix mille livres chacun, ici dans cette maison. Pas de banques pour nous.

« Vous pouvez bien me demander pourquoi, après avoir amassé ces sommes, nous n'avons pas tout simplement plié bagage et quitté ce trou perdu pour aller recommencer notre vie ailleurs? Eh bien, il y a deux réponses à cela! Premièrement, il est dur de tuer la poule aux œufs d'or, et, ensuite, et, cette raison a plus de poids, nous ne pouvions plus nous arrêter. Nous n'osions pas partir et le laisser car, une fois débarrassé de nous, il eût deviné ce qui s'était passé et aurait compris qu'il avait été victime d'une machination. Alors, nous avions l'intention de continuer notre petit jeu encore quelque temps. On n'est pas si mal ici, et puis nous pouvions tou-

jours prendre des week-ends à Pensley... Après... qui sait? Il aurait pu mourir subitement...

Elle se rapprocha de Marian au point de la toucher. Marian devina ce qui allait se passer. Maintenant qu'on lui avait tout dit, qu'elle connaissait leur infâme secret, elle savait ce qui l'attendait. Elle espéra que ce serait rapide et avoir plus de chance qu'Evelyn. Elle éprouvait un extraordinaire détachement, et se sentait presque calme. Malgré la certitude du sort qui l'attendait, elle ressentit cependant une satisfaction intime à la pensée qu'elle ne s'était pas trompée au sujet de Stephen. Non seulement, il n'avait pas tué Evelyn, mais il ne lui avait même jamais fait la cour.

Mrs. Ranger murmura pensivement :

— Et maintenant, ma chère, considérons la fin. Que va-t-il vous arriver? Car je crains bien que vous deviez y passer puisque vous avez percé à jour notre petit jeu. Que pensez-vous, Jim? Où et comment cela se passera-t-il?

Sturrock réfléchit, en se frottant le menton. Puis, il dit :

— Nous pourrions la porter dans sa chambre, à lui, et la tuer là. Et lui dire, à son réveil, que c'est lui qui l'a fait.

Mrs. Ranger pesa cette suggestion en souriant :

— Pas mal, dit-elle. Cela l'empêcherait, certes, de nous demander où elle est partie et pourquoi elle ne revient pas.

Mrs. Ranger secoua la tête.

« Non, Jim. Je crois que vous faites erreur. Ce serait par trop risqué. Stephen est un imbécile avec des idées si nobles qu'il serait capable d'aller se constituer prisonnier et déclarer à la police qu'il lui faut expier son crime. Non. Je ne suis pas d'avis de le mêler à cette affaire. Il ne s'attend pas à la voir revenir. Donc, si nous avons de la chance, il n'y a aucune raison pour qu'il apprenne jamais qu'elle est revenue.

— C'est exact. Peut-être que le « Hag » serait préférable, après tout.

— Je le crois. Et voici pourquoi. Les policiers savent qu'elle a séjourné ici. Sans doute, leur a-t-elle dit qu'elle allait partir. Or, elle s'en va, mais n'arrive jamais à Pensley. Fort bien. Que s'est-il passé? Elle a dû traverser le marais sur une piste qui passe devant le « Puddock », elle a dû glisser perdre pied et ne jamais revenir à la surface. Voilà qui est bizarre! diront-ils. En plein jour et bien qu'elle fût avertie du danger que présentaient les fondrières. Bizarre aussi que l'autre ait également disparu ainsi, l'année dernière, après avoir séjourné elle aussi dans cette même maison! Etrange coïncidence, hein? Eh bien, il y a deux chances pour une que, étant des policiers, ils n'y penseront pas! En tous cas, il leur sera impossible de retrouver les corps car le « Puddock Hag » ne livre jamais ses proies. Pourtant, s'ils s'avisaient à faire une enquête — je dis *si* — alors, j'aurais une histoire à leur raconter. Je ne la leur présenterai pas comme étant la vérité, mais je l'insinuerai confidentiellement. Je suggérerai, avec tristesse et délicatesse, que ces deux pauvres jeunesses se sont tuées par amour pour Stephen, et qu'elles se sont dirigées exprès vers le « Puddock » parce qu'il les avait renvoyées. Qu'en pensez-vous? Cela devrait

prendre, car il confirmera lui-même cette histoire si on l'interroge...

Elle se tourna vers Marian et lui posa les deux mains sur les épaules en lui souriant. Elle dit :

— Allons, ma chère, êtes-vous prête?

Et elle demanda à Sturrock, par-dessus son épaule :

— Voulez-vous vous en charger, ou préférez-vous que ce soit moi?

— Ça m'est égal. Mais on va l'y conduire à pied. Car je ne veux pas la porter toute cette distance.

— Allez-y, alors. Moi, il vaudra mieux que je reste ici au cas où il se réveillerait. Ce n'est guère probable, car je lui ai donné trois comprimés de Morphol. Allez-y, Jim. Vous pouvez vous amuser un peu en chemin, si vous le voulez, car cela n'a pas été très drôle pour vous ici dernièrement.

— Comment est-ce que je vais l'estourbir? ricana-t-il.

— Avec vos mains, je crois, Jim. Car vous risquez de faire de la saleté en l'assommant. Faut pas qu'il y ait de sang sur vos habits.

— O. K.

Il s'approcha de Marian et plaça la main sous son menton.

— Allons. Faites risette au gentil monsieur! Allons, ma chérie. En avant, marche!

Il lui fit faire un demi-tour en la tenant par les épaules, de sorte qu'elle fît face aux collines, dont les sommets arrondis et brillants lui semblaient des points de repère dans un rêve, d'irréelles montagnes lunaires. Elle sentit la main de Sturrock se glisser sous ses poings liés, la poussant en avant.

A ce moment, les broussailles entourant l'arbre s'écartèrent, et Stephen en sortit. Elle vit un rayon de lune se poser sur le revolver qu'il tenait à la main.

CHAPITRE XXXI

Il leur adressa un signe de tête.

— Ne bougez pas, Mrs. Ranger. Je sais me servir d'un revolver et le ferai volontiers dans ce cas-ci et sans la moindre hésitation. Oui. J'ai tout entendu.

Le revolver bougea un peu, visant directement la gorge de Sturrock.

— Sturrock, détachez Miss Ives. Dépêchez-vous. Avez-vous jamais vu un homme avec une balle dans le ventre? Je vous assure que c'est affreux. Parfois, il met des heures à mourir. Alors dépêchez-vous, mais restez devant elle; ne cherchez pas à vous abriter derrière elle.

Il toucha le revolver de sa main gauche.

— J'ajouterai qu'il y a dix cartouches là-dedans... Oui, j'ai tout entendu. Toute votre conspiration, ce qui est arrivé à Evelyn, et

ce qui m'est arrivé à moi. Je l'ai entendu comme par un miracle. Vous m'avez donné trois comprimés de Morphol, et je les ai avalés, naturellement, car je ne me doutais encore de rien. N'essayez pas de vous éloigner, Sturrock, car votre gros ventre m'offre une cible excellente. Je les ai pris et me suis couché, et, parce que j'étais triste et malheureux, je me suis endormi. Mais pas pour bien longtemps. En me réveillant, je n'ai pas éprouvé cette sensation d'engourdissement hébété que vos drogues me donnent généralement. Peut-être est-ce parce que j'y suis accoutumé? Ou bien, ce nouveau Morphol n'est pas aussi fort qu'on le dit. Ou peut-être, vous êtes-vous trompée de flacon, Mrs. Ranger, car en fait ces comprimés avaient plutôt le goût de pastilles de menthe.

« Vous désirez savoir ce qui m'a réveillé? C'est bien la chose la plus surprenante de toutes. Car, brusquement, là, dans ma chambre, j'ai entendu votre voix et celle de Sturrock, comme si vous étiez tous deux à mon chevet. Seulement vos voix avaient une espèce de résonance métallique. Alors j'ai cherché, et, après un instant, j'ai trouvé un petit amplificateur et un poste portatif fixés dans la boiserie au-dessus de mon lit.

Il fit un signe à Marian.

— Je crois que ce doit être l'œuvre de Rendall. Car maintenant que j'y songe, il avait l'air de m'avoir joué un tour... Je pense que l'autre bout du fil doit être fixé dans la cavité de cet arbre, et qu'il espérait m'effrayer quand les hiboux se mettraient à hululer.

« Toujours est-il que je suis resté à écouter et que j'ai tout entendu. Mais, quand j'ai su ce que vous aviez fait à Caïn, je suis allé jusqu'au meuble aux dix tiroirs qui se trouve dans ma chambre...

Son regard se posa sur le revolver et sa voix baissa d'un ton.

— Voici vingt ans qu'il était enfermé là-dedans. Je l'ai rapporté de la guerre, chargé. C'est un bon revolver. Il a déjà tué deux hommes, soit dit en passant. Je l'ai toujours gardé à portée de ma main. Puis, quand je vous ai entendu à l'instant, et que j'ai enfin appris ce que vous aviez fait à cette fille et à moi, j'ai compris que ce revolver allait sans doute servir à autre chose. Alors je l'ai pris, j'ai vérifié s'il était bien chargé, et l'ai apporté avec moi.

Sa voix se durcit, elle devint rauque et menaçante.

« Vous avez tué Evelyn. Vous étiez en train de me tuer aussi, seulement j'ai mis plus de temps à mourir. Vous avez pris ma jeunesse, et détruit mes projets. Je ne pourrai jamais retrouver cela maintenant. Vingt ans! Vous avez fait de moi mon propre geôlier. Pouvez-vous même vous imaginer ce que ce fut d'être lucide et se croire fou, de se surveiller nuit et jour, guettant le moment où on va se transformer soudain en une bête? De vous endormir parce qu'il vous était impossible de vous tenir éveillé un instant de plus, et vous demander, dès votre réveil, ce que vous trouveriez entre vos mains? De vous mentir à vous-même, jour après jour, et savoir que vous vous mentiez, en essayant même de vous persuader qu'il y avait certains avantages à ne pas être sain d'esprit? Etre continuellement en train de réprimer le tueur qui est en vous? Bien pis, parfois, vous me permettiez de reprendre espoir, vous m'accordiez

une certaine liberté et puis vous me rappeliez à l'ordre d'une brusque secousse sur ma chaîne. Non, je ne serais jamais quitte avec vous, même si je vous crucifiais la tête en bas, au-dessus d'un feu ardent.

Sa voix baissa un peu.

« Fort bien! C'est mon tour, maintenant. Marian, rentrez à la maison et attendez-moi. Je vais emmener ces deux à Pensley au Commissariat de police. Je vais les y conduire à pied en passant par les marais...

Elle vit Mrs. Ranger adresser un sourire de biais à Sturrock. Elle devina ce qu'elle pensait et voulut prévenir Stephen, mais elle vit que lui aussi souriait. Et, à cet instant, elle comprit qu'il avait tiré ses plans et que rien de ce qu'elle pourrait lui dire ne les lui ferait changer.

Elle se dirigea vers la maison en frottant ses bras engourdis. Parvenue au sentier, elle se retourna et vit Mrs. Ranger et Sturrock qui marchaient côte à côte en silence, allant vers les collines. Stephen les suivait, et le clair de lune clignotait sur le revolver qu'il tenait toujours à la main.

CHAPITRE XXXII

Ils marchèrent tous trois en silence jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la première crête. Là, Mrs. Ranger s'arrêta comme pour reprendre haleine. Elle lança un sourire à Stephen par-dessus son épaule.

— Alors vous nous emmenez à Pensley? mon petit gars. Voyez-vous ça! Et là, vous nous accuserez sans doute de l'assassinat d'Evelyn Prentiss? Quel fol espoir! Laissez-moi rire! Des preuves? Le récit d'une fille hystérique et d'un homme qui a vécu seul depuis vingt ans. D'ailleurs, même Jim ici présent sait qu'il ne peut s'agir d'assassinat s'il n'y a pas de cadavre à l'appui. Je les vois en train d'assécher le « Puddock Hag » pour le retrouver.

Stephen ne répondit rien. Il leva son revolver, ce que voyant Mrs. Ranger, haussa les épaules et se remit à marcher. Ils avancèrent pendant encore une demi-heure ainsi en silence, jusqu'au moment où une odeur fétide leur apprit qu'ils approchaient du « Puddock Hag ».

Dans le clair de lune, la couleur verte de la fondrière parut plus dure et plus métallique; les touffes de roseaux se détachaient nettement, les ombres profondes à leur base soulignant leur hauteur. Les trois pistes étaient clairement visibles, sombres comme du velours sur le vert uniforme du marais.

Ils franchirent la crête et arrivèrent au bord même du « Puddock Hag ». Et, alors, Stephen parla pour la première fois. Il leur dit de s'arrêter et, lorsqu'ils se tournèrent vers lui, ils virent qu'il souriait de nouveau.

Il dit très tranquillement, comme s'il se parlait à lui-même :

— Veuillez-vous arrêter et m'écouter. Voici, pour vous, la fin du voyage. Vous connaissez cet endroit. Vous devez le connaître, car Evelyn y est engloutie, et Marian s'y trouverait aussi, à cette heure, si un hasard miraculeux... Avec le temps, j'aurais pu y venir échouer moi-même, dans les bras de Sturrock. C'est à mon tour, maintenant. Je pourrais vous tuer tous deux ici, et vous jeter ensuite dans le « Hag ». Vous venez de me rappeler que cet endroit ne rend jamais ses morts. Je serais justifié de le faire, non seulement à cause de la façon dont vous m'avez traité, mais parce que vous l'avez tuée, elle. Vous, Mrs. Ranger, venez de me dire, il y a un instant, qu'il est probable que vous ne seriez jamais condamnée pour son assassinat. Je suis de votre avis. Je me propose donc de vous accuser et de vous condamner moi-même.

« Ne bougez pas. A mon point de vue, je pourrais vous abattre maintenant d'une balle dans le ventre. Mais, je me contenterai d'être votre juge et non votre bourreau. Qui plus est, je vous offre une chance de sauver votre misérable peau.

Il indiqua le « Hag » d'un signe de tête.

« Voilà. Je laisse au « Hag » le soin de juger. Vous voyez ces trois sentiers de terre ferme. Ce sont des sentiers dont l'un traverse la fondrière jusqu'au bord opposé du « Hag ». Les deux autres se perdent dans la vase. Je vous laisse libre de choisir l'un des trois, et si vous choisissez le bon, vous pourrez vous en aller sans rien craindre de ma part. Mais, si vous choisissez le mauvais sentier, vous pourrez songer à elle tout en vous enlisant...

Sturrock rompit le silence en marmonnant avec incohérence. Stephen leva le revolver.

— Silence, Sturrock. Si vous bougez, ce sera votre mort, car je jure que je vous abattrai au premier pas que vous ferez vers moi. Je vous donne une chance, une seule, ou aucune. Si vous refusez de choisir le sentier que vous suivrez, je vous tuerai tous deux, ici même, et vous jetterai dans le « Hag ». Je dirai que vous y êtes tombés en essayant de m'échapper. Et tout le monde me croira. Vous avez une chance sur trois de partir libres. Du reste, peut-être l'un de vous connaît-il le bon sentier comme je le connais? Voilà! Ma décision est prise. A vous de prendre la vôtre. Je vous accorde cinq minutes pour faire votre choix. Si, après ce délai, vous n'êtes pas engagés sur l'une ou l'autre des pistes, je vous tuerai tous deux d'une balle au cœur.

Mrs. Ranger dit d'une voix rauque :

— Viens donc, imbécile! Il parle sérieusement. Moi, je prendrai la piste de gauche.

— Vous prendrez tous deux la même, intervint Stephen. Je la suivrai également, à un mètre derrière vous. Je vous accompagnerai jusqu'au bout. Soit jusqu'au côté opposé du « Hag », soit jusqu'à ce que je vous aie vus vous y engloutir. Mais il ne s'agit pas de rebrousser chemin. Il vous reste trois minutes pour vous décider.

Alors, Sturrock s'écria d'une voix enrouée :

— C'est la piste du centre qu'est la bonne!

Mrs. Ranger dit ;

— Non. C'est la gauche, j'en suis certaine. Fie-toi à moi, imbécile, j'ai toujours eu raison jusqu'ici.

— Vous avez encore deux minutes.

Sturrock hurla :

— Viens donc! Finissons-en! Nous prendrons la piste de gauche.

— Passe le premier, répondit Mrs. Ranger.

Ils s'engagèrent sur le sentier de gauche, et avancèrent en silence, Sturrock en tête, puis Mrs. Ranger à un mètre derrière lui et enfin Stephen à un mètre derrière elle. L'odeur qui se dégageait du marais était nauséabonde, et, de chaque côté de la piste, des bulles d'air venaient continuellement crever à la surface du « Hag », clignotant comme des petits yeux de jais.

Sturrock avançait lentement en glissant un pied devant l'autre. Cette précaution ne lui apprit rien. Stephen eut pu le prévenir de cela, car qu'elle fût mouvante ou solide, la croûte tremblante tiendrait jusqu'au moment où le poids entier de son corps peserait sur elle... A travers la légère brume brunâtre qui les environnait, Stephen pouvait voir la sueur couler le long du cou de Sturrock. Celui-ci se retourna une fois et aperçut Mrs. Ranger qui le suivait avec un regard furibond, et, derrière elle, le revolver. En se détournant, il faillit perdre son équilibre et réprima un cri de terreur en le retrouvant.

Il avança encore plus lentement et adopta une nouvelle tactique en plantant ses pieds de biais. Pourtant, quand il eut franchi encore une centaine de mètres ainsi, la confiance parut lui revenir et il accéléra son allure, faisant de plus grandes enjambées.

Puis, tout à coup, comme il étendait la jambe gauche, le sol céda sous lui. Il retira brusquement le pied en arrière, et le plaça de nouveau de biais. L'endroit parut solide jusqu'au moment où tout son poids pesa dessus. Alors, il glissa le pied du côté opposé de la piste où le sol semblait plus ferme. Il fit trois pas en avant et de biais, sentit le sol frémir de nouveau, fit un saut en avant, et tomba sur un espace de terre ferme. Il y resta un instant, s'épongeant le front de sa manche.

Alors, il tourna le visage vers eux et Stephen vit qu'il pleurait. Ses grandes épaules étaient secouées par des sanglots. Il avança d'un pas et le sol résista encore. Un autre pas, mais son pied glissa et il s'effondra au milieu du sentier. Mrs. Ranger lui donna un coup de pied; il se releva en tremblant, et puis, comme si la terreur l'avait soudain rendu fou, il avança impulsivement. Son pied gauche s'enfonça et il le retira avec peine de la vase; mais comme son poids se trouva rejeté sur son pied droit celui-ci glissa également dans le « Hag ».

Ils virent ses épaules tendre sa chemise comme il se rejetait en arrière. Il essaya de se dégager mais s'enlisa de nouveau. Stephen le vit fixer, hébété, la vase noire qui montait déjà au-dessus de ses chevilles, et il comprit que Sturrock n'avancerait pas plus loin maintenant. Alors il éprouva un sentiment nouveau, et fut brusquement poussé par le désir de venir en aide à Sturrock. Il fit même un pas en avant, abaissant son revolver. Mais, à ce moment, les choses se précipitèrent.

En voyant Sturrock qui se tenait là, en pleurnichant, quelque chose soudain se brisa en Mrs. Ranger. Elle se retourna et fit face à Stephen d'un air de défi, la bouche grande ouverte, les mains crispées. Et, à ce moment, son pied gauche glissa, et elle tomba en arrière et de côté. Afin de retrouver l'équilibre, elle se retourna et vint heurter Sturrock. Il essaya de s'appuyer sur ses mains, mais celles-ci s'enfoncèrent aussitôt dans la vase bien au-dessus des poignets. Il se débattit et, sous l'effet de ses efforts, la piste s'effondra sous Mrs. Ranger, la fit glisser et tomber de biais sur Sturrock. Son poids entraîna ce dernier, dont le corps, les bras, et les jambes disparurent dans le « Hag » : seuls son cou et ses épaules émergeaient à hauteur des roseaux.

Maintenant Mrs. Ranger était sur ses épaules, l'enfonçant, de ce fait, un peu plus. Elle s'accrochait aux cheveux de Sturrock et, la tête tournée vers Stephen, proférait des imprécations.

Poussé par une impulsion soudaine, ce dernier s'avança et tendit les mains vers elle. Mais il vit le triomphe et la haine dans les yeux de la femme, et devina qu'elle ne souhaitait que l'entraîner avec elle dans la mort. Pourtant, il lui aurait tendu la main, si, à ce moment, Sturrock n'eut poussé un cri perçant, tout en disparaissant brusquement dans un grand remous. Mrs. Ranger disparut avec lui dans la vase noire et mouvante du « Hag ». Seule sa tête émergeait maintenant, mais la boue montait vite et se referma sur son visage grimaçant...

Quant à Stephen, il continua à avancer, traversant les marais de part en part, car ce sentier était le bon.

CHAPITRE XXXIII

Marian ne rentra pas à la maison en quittant Stephen, car elle ne pouvait supporter cette idée. Elle était, au contraire, retournée vers la route de Pensley. Sans doute, Barry l'y attendait-il encore avec l'auto, et elle décida de se rendre à Pensley, avec lui, pour y rencontrer Stephen.

Elle marcha machinalement, étant fort heureusement incapable de penser ni d'analyser ses sentiments pour le moment. Elle devinait que, bientôt, de même que la douleur s'efface peu à peu, tout ce cauchemar se résoudrait en joie et en soulagement. Mais, pour l'instant, elle se trouvait encore dans un tel cauchemar que, parvenue à mi-chemin, elle fut de nouveau saisie par la terreur et qu'elle fut obligée de s'asseoir sur le talus, tant ses genoux tremblaient sous elle. Elle y demeura peut-être une vingtaine de minutes serrant ses genoux tremblants dans ses bras encore ankylosés. Elle tressaillit une fois et se redressa d'un bond en croyant entendre un faible cri, très éloigné, qui venait des marais.

En apercevant Barry debout près de l'auto, elle courut vers lui en trébuchant, et lui saisit les mains. Alors elle comprit tout à coup et très nettement quel miracle avait été son arrivée, sa décou-

verte du squelette, et que la pose du haut-parleur dans la chambre de Stephen lui avait sauvé la vie.

— Oh Barry! s'écria-t-elle en lui serrant les mains. Je voudrais pouvoir vous remercier. Je le voudrais tant. Vous ne saurez jamais ce que je vous dois, ce que nous vous devons tous deux.

Il lui sourit avec un peu de tristesse.

— Alors tout va bien, maintenant?

— Oui, grâce à vous, tout va bien.

— Où est-il alors? N'êtes-vous venue que pour me renvoyer?

— Il... il a dû aller à Pensley. Barry, voulez-vous faire une dernière chose pour moi?

— Une *dernière* chose? Bien entendu. De quoi s'agit-il?

— Conduisez-moi à Pensley, mais, vraiment, cette fois, dit-elle avec un sourire.

— Je comprends. Je vais faire tourner l'auto.

Ils roulaient depuis une demi-heure en direction de Pensley, lorsqu'elle poussa un cri, et Barry arrêta l'auto. Stephen venait vers eux, le visage las et sans expression. Elle vit que ses souliers et le bas de son pantalon étaient recouverts d'une épaisse couche de boue noire.

Elle descendit de l'auto et alla vers lui. Barry leur jeta un regard puis fit discrètement avancer l'auto à une cinquantaine de mètres de là.

Stephen devina la question dans les yeux de Marian, et il lui fit un signe de tête. Il dit :

— Ils sont morts, tous les deux. Je leur avais donné une chance. J'étais en dehors du coup. Ils ont essayé de s'échapper comme nous traversions le « Puddock Hag », et s'y sont enlisés. Ce fut très rapide. Ils sont allés la rejoindre.

Il ouvrit son revolver et le lui montra.

— Voyez. Je n'ai pas tiré une seule balle.

— Oui. Je suis heureuse Stephen, si heureuse que vous n'ayez pas...

— Je le sais.

Il lui adressa un sourire très tendre, et son visage perdit enfin son expression tendue et vigilante.

— Venez, dit-il. Il ne faut pas faire attendre Barry. Allons à Pensley.

Le mois prochain nous publierons Drame à Mallow, *de E.-S. Books, un roman d'un genre très animé, plein d'entrain et dont les personnages pittoresques et peints d'une plume très alerte plairont certainement à nos lecteurs.*

Warren Clinton tomba comme une pierre dans l'obscurité; il commit, alors, l'erreur de tirer trop vite la corde de son parachute, et le parachute, au lieu de s'ouvrir immédiatement, s'enroula autour du corps du jeune aviateur.

Il fut saisi d'horreur. Il était à moins de mille pieds du sol. Déjà, la masse de soie l'engloutissait dans ses plis. Clinton était

trop occupé pour se demander ce qui arrivait à son avion abandonné.

Enfin, il put se dégager; la corde se tendit, une secousse lui apprit que l'appareil s'était déployé, et il se balança dans les airs, délivré de sa terreur.

— Quelle frousse j'ai eue! grommela-t-il.

Cependant, il n'était pas encore sauvé; autant qu'il en pouvait juger dans l'obscurité, il tombait au beau milieu d'un bois. Descendre en parachute en pleine nuit dans la campagne du Kent, n'est pas un divertissement de tout repos. Warren Clinton ne le faisait pas par jeu, mais comme son avion menaçait de s'effondrer, il n'avait pas eu le choix.

Tout en descendant, il se disait que, dans son malheur, il avait eu beaucoup de chance. Un accident d'avion n'est jamais drôle, surtout à onze heures du soir, par une nuit sans clair de lune. Depuis deux ans, Warren Clinton faisait la navette entre Croydon et Le Bourget. A part quelques tempêtes ou un brouillard soudain, c'était une besogne assez monotone. Aussi, s'exerçait-il à des vols nocturnes dans l'espoir de changer de service.

Il se demanda en combien de morceaux serait son avion. Le vieux Freckles Moss — autrement dit le chef d'escadrille Stephen Moss — qui en était l'auteur, aurait le cœur déchiré. Cependant, dès le début Warren avait attiré son attention sur quelques défauts, mais l'autre n'avait fait que hausser les épaules.

D'ailleurs, l'appareil était rapide, économique, facile à conduire. En quittant Le Bourget, Warren s'attendait à un voyage sans incident. Il avait traversé la Manche sans encombre, puis une secousse lui avait donné à réfléchir. Il avait entendu des ratés; le manche à balai bientôt n'obéissait plus à ses mains. Warren avait décidé qu'il était temps de se confier à son parachute.

En approchant du sol, il s'intéressa davantage au paysage. Il devait se trouver entre Tunbridge Wells et Westerham. Le pays était accidenté et boisé. Le vent le poussait au sommet d'une colline. Un petit bois s'étendait à ses pieds, impossible de l'éviter.

Sans aucun doute, il aurait à passer un mauvais quart d'heure. Le jeune homme serra les dents et attendit l'inévitable choc. Pan! Ses pieds heurtèrent quelque chose avec un bruit sourd et il se trouva sur le faîte d'un toit, un toit qui se balançait et auquel l'aviateur déconcerté se cramponna avec l'énergie du désespoir. Il arriva à se débarrasser de son parachute qui fut entraîné par le vent et chercha à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait.

Il était bien sur un toit; cependant, Warren Clinton était tombé sur la cime d'un arbre d'une hauteur extraordinaire. Le jeune homme était encore trop ébranlé par sa chute pour réfléchir, mais un vague souvenir lui revenait. Quelque part, il avait vu une cabane à la cime d'un arbre. Comment, quand, où? il n'en savait rien.

Peu à peu, ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité. Autour de lui, des branches s'agitaient et chuchotaient sous la brise d'une nuit d'été. A part cela, un profond silence régnait. A quelques pas de lui, Warren Clinton aperçut une lucarne de forme étrange qu'il ne voyait pas pour la première fois.

LES ROMANS POLICIERS

* *Pour tous les lecteurs.* — ** *Pour les adultes.* *** *Pour lecteurs avertis.*

*** LA MORTE SCANDALEUSE. Le Portulan.

Plutôt qu'un roman strictement policier, le Portulan nous donne là un récit où l'aventure et, surtout, l'étude des caractères et du milieu — étude du reste excellente — tiennent la première place.

Il est bon cependant de préciser que si le drame policier ne reçoit pas l'éclairage principal, ce n'est pas du fait de son insuffisance. Mais l'auteur avait, sans doute, un autre propos que de nous y intéresser exclusivement. Aussi ne sommes-nous guère intrigués et comprenons-nous assez vite de quoi il retourne.

Dans un petit bourg du Texas, aux confins du désert, une femme qui, comme le personnage de Volpone, s'intitulait « simple particulière », en réalité dame de petite vertu, a été assassinée. Ce crime révolutionne les habitants du bourg dont les réactions sont notées de façon très vivante.

Le coroner à la forte carrure, dessiné avec beaucoup de netteté, se lance, à tâtons, pesamment, en bon paysan qu'il est, à la recherche de l'assassin. Les Indiens sont sans doute mêlés à ce crime qui a eu le vol pour mobile. Dès lors, qui a trahi? Qui a tué Matilda?

Si nous le soupçonnons assez vite, cela n'ôte rien à l'intérêt que nous donne cette lecture. Les personnages ont une vérité et un relief frappants et l'atmosphère est sobrement rendue avec une puissance d'évocation parfois remarquable.

Ne vous attendez tout de même pas à lire un Faulkner, mais il serait injuste de ne pas rendre justice au ton de ce roman.

SAMMY.

** UNE FEMME QUI TOMBE. — LA MAUVAISE CHANCE, par Anthony Berkeley, adapté de l'anglais par M. B. Endrèbe.

Qui, du célèbre, astucieux et présomptueux écrivain Roger Sheringham, ou de l'inspecteur Moresby, courtois et consciencieux, découvrira le meurtrier ou la meurtrière? Les solutions succèdent aux solutions, compliquées et adroites, et puis le bon sens triomphe, mais après trop de conversations et trop longues. L'intérêt n'est pas assez soutenu pour qu'on se passionne pour cette recherche de la vérité. C'est cela, on lit ce livre sans passion, bien que ce soit du travail adroit, vivant et bien fait. — J. E.

** ON NE TUE JAMAIS ASSEZ, par Roden, chez Morgan.

Voici pour la troisième fois aux éditions Morgan, l'agent de publicité Jonight et son ami le détective Sedney Ames dont la haine pour les policiers est si plaisante. Nous revoyons aussi avec plaisir les policiers, le brave Ryan qui accepte volontiers à boire, cette grosse brute d'Anthony qui ne parle que passage à tabac, et le capitaine Hoggarth assez adroit, lui, pour ménager les deux amis, parce qu'il sait, comme nous, qu'en définitive la vérité viendra de ces deux lascars.

Certes, ce n'est pas cette vérité et sa découverte qui font l'attrait de ce livre si vivant et si dynamique, mais son rythme trépidant et la suite d'épisodes un peu brutaux mais fort amusants.

Espérons que Roden ne se lassera pas de mettre en scène ces très amusants personnages, je ne crois pas que le lecteur soit près, lui, d'être las de lire leurs aventures. — J. E.

** L'INSPECTEUR ET LES J 3, par Viot.

Sans doute M. Viot connaît bien la vie des colonies de vacances. Il la décrit d'une façon plausible; dans ce décor, un homme est assassiné. Sans doute par un de ses nombreux concurrents dans une manière de course au trésor. L'histoire qui nous est contée, quoique un peu banale, est assez distrayante, mais, il me semble, a gardé un peu, pas beaucoup heureusement, des naïvetés des histoires pour enfants. — J. E.

** LE BANDIT, par Leslie Charteris, chez Morgan.

C'est trop peu dire que c'est de l'excellent Chasteris. Ce nouveau roman de l'auteur du Saint est une réussite parfaite du genre. C'est trépidant, vivant, ou plutôt d'un rythme endiablé. Le héros, frère du Saint ou de Mannering, est aussi sympathique que surhumain, l'héroïne est charmante, les gens vivent en vingt-quatre heures plusieurs années des romans habituels et nous avons eu l'heureuse surprise de ne plus trouver cet aspect

de roman d'anticipation satanique qui abîmait, à notre avis, *Mr. X* et *Terreur sur Londres*, les précédents Chasteris des Editions Morgan.

Certes, Ramon Franscisco de Castilla y Espronceda Manrique a des qualités poussées à un degré jamais encore observé, mais nous aurons toujours des trésors de crédulité pour le courage d'un héros, au lieu que les explosifs trop invraisemblablement puissants, et les ennemis de la société assez invincibles pour terrifier la terre entière avec une poignée d'acolytes, ne font que désarçonner l'esprit, qui finit par ne plus s'étonner de rien, et, surtout, qui est placé dans un monde qu'il ne reconnaît ni ne souhaite connaître. Au lieu que tous, au fond de nous, avons bien rêvé un jour, d'être un merveilleux bandit chevaleresque et d'être aimé d'une courageuse jeune Maris Caolf. — R. G.

** LE MYSTERE EGYPTIEN, par Ellery Queen, chez Albin Michel, Le Limier.

Cette horrible histoire de crucifixions n'ajoute pas à l'admiration que nous pouvons avoir pour Ellery Queen, non qu'il n'y ait pas les qualités habituelles d'astuce d'Ellery Queen, mais on a l'impression que ce récit demeure bien extérieur à l'auteur. Peut-être l'a-t-il un peu écrit avec ennui. Diverses complications sont insuffisamment rattachées à l'intrigue et montrent trop qu'elles ne sont là que pour égarer le lecteur. Et puis le détective non plus n'est pas dans ses bons jours (au fait, est-ce étonnant, puisque c'est lui l'auteur?) Vraiment, que fait-il d'autre que de se déplacer d'un théâtre de crime au suivant? Sans doute découvre-t-il l'assassin à la dernière page, mais nous trouvons un peu outrées les marques d'admiration de son entourage. En réfléchissant aux détails de cette histoire, peut-être suis-je trop sévère, mais Ellery Queen est un des grands auteurs policiers actuels et son mystère égyptien n'est pas son meilleur livre. Nous contemplons avec quelque désinvolture chaque nouveau crucifié en nous disant simplement : « Encore un. ». — J. E.

** MAIS LA MORT VIENT PLUS VITE, par William P. Mc Givern. Traduit par L. Escoube; grand prix du roman policier américain 1948. Chez Morgan.

L'intrigue bien agencée, et présentée de façon amusante, met en scène une grande maison d'édition américaine. Il est regrettable que l'auteur se soit trop complaisamment attardé à décrire ce milieu, non pas, sans doute, de façon inintéressante, mais toutefois trop extérieure au sujet pour ne pas ralentir un peu et délayer le récit. Cependant, si l'on met à part tant de conversations à peu près inutiles, on ne peut que s'incliner devant l'attribution du grand prix du roman policier américain 48 à ce roman. — J. E.

** JE DOIS MOURIR CE SOIR. Collection l'Empreinte.

Les romans d'espionnage se ressemblent souvent. Du côté allié, un chef génial et très dur, de l'autre une brute cruelle et intelligente. De sympathiques agents alliés, d'atroces espions allemands, un traître parmi les alliés, une fiancée très courageuse pour le héros. Tout va très mal vers la fin, et puis, à la fin elle-même, tout se termine pour le mieux, moins un épisode bien triste et qui fait plus vrai.

Celui-ci ne fait pas exception à la règle commune, d'ailleurs bien mené, attrayant et vivant. — J. E.

** MEURTRE AUX AIGUADES, par Jean Février, Le Labyrinthe, 125 fr.

L'histoire est de celles que conterait Simenon. Elle est assez bien menée, assez ingénieuse, assez complexe, trop complexe peut-être. Roman bien fait cependant, aux personnages vivants et où l'atmosphère de la côte algérienne nous est correctement rendue. — R. G.

MYSTERE-MAGAZINE.

Le n° d'octobre de cette excellente revue est particulièrement intéressant. Il faut absolument lire l'article sur E. Poe. En cette année anniversaire, ce sera une manière fort appropriée de faire vos dévotions à ce grand saint et ange gardien de la littérature policière. Au sommaire, une très belle nouvelle de lui, à peu près inédite en France. — S.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7109
Dépôt légal N° 81. 4e trimestre 1949.

Du nouveau dans le ROMAN POLICIER

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Publication policière mensuelle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD"
publie tous les mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

N. M. P. P.